

Marcel Debel

# La magie du passé

*Anecdotes de vie*



Les éditions  
**Belle Feuille**







# **La magie du passé**



**Marcel Debel**

# **La magie du passé**

**Anecdotes de vie**

**Tome 1**

**Collection « Tendresse »**



**Les éditions**

**Belle Feuille**

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Debel, Marcel, 1942-

La magie du passé

Anecdotes de vie

(Collection Tendresse)

L'ouvrage complet comprendra 3 v.

ISBN 978-2-9811696-9-3 (v. 1)

1. Debel, Marcel, 1942- - Anecdotes. 2. Vie - Philosophie.  
3. Valeurs (Philosophie). 4. Poètes québécois - 20e siècle -  
Anecdotes. I. Titre. II. Collection : Debel, Marcel, 1942- .  
Collection Tendresse.

PS8557.E225Z47 2011 C841'.6 C2011-942503-3

PS9557.E225Z47 2011

Infographie des pages couvertures et intérieures : Yvon Beaudin

Révision et correction : Josyane Doucet, Pierre Poulin, Louise Rondeau et  
Myriam Fontaine

Mise en page : Marcel Debel

Illustrations page couverture et page 8 : peintures de Noëlla Bellefeuille

Autres illustrations intérieures : photos prises par Marcel Debel

Imprimeur : Transcontinental

La maison d'édition désire remercier tous les collaborateurs à cette  
publication.

**Distribution :**

Bayard Novalis Distribution      Ginette Saindon : 514 844-2111 poste 247  
4475, rue Frontenac  
Montréal (Québec)  
H2H 2S2

Les Éditions Belle Feuille  
68, chemin Saint-André  
Saint-Jean-sur-Richelieu  
J2W 2H6 (Québec)

Téléphone : 450 348-1681

Courriel : [marceldebel@videotron.ca](mailto:marceldebel@videotron.ca)

**Dépôt légal**

Bibliothèque et Archives nationales du Québec—2011

Bibliothèque et Archives Canada—2011

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés

© Les Éditions Belle Feuille 2011

© Laboratoire de recherche sur les pratiques et les orientations sociales et  
philosophiques (POSOP) 2011

© Marcel Debel 2011

Les droits d'auteur et les droits de reproduction sont gérés par Copibec

Toutes les demandes de reproduction doivent être acheminées à :

Copibec (reproduction papier) - 514 288-1664 - 800 717-2022

[licences@copibec.qc.ca](mailto:licences@copibec.qc.ca).

**À toute ma famille  
des beaux jours de Grande-Île  
Que nos souvenirs restent gravés à tout jamais!**



## **Page couverture et page adjacente**

J'ai vécu la majeure partie de mon enfance dans la municipalité de Grande-Île, près de Valleyfield, la Venise du Québec, au 167 boulevard Bord de l'Eau de 1947 à 1960. Derrière la maison paternelle, la remise dans laquelle mon père élève une vache surplombe le fleuve. Une descente nous conduit vers la rive jusqu'à la chaîne de roches. Au coin droit de la propriété se trouve un petit bâtiment à deux étages. En haut, le poulailler ayant une dizaine de poules comme locataires et, en bas, trois ou quatre cochons qui grognent dans cette désescalade.

De la fenêtre arrière de la maison, un féérique panorama s'offre à nous. Le fleuve, avec ses méandres, ses plis et replis dans le sillon de la flore et de la faune, m'envoûte et m'émerveille. L'été je me baigne dans ce merveilleux fleuve pur. C'est notre piscine. J'apprivoise l'inspiration par de bonnes bouffées d'air pur. Je pêche l'achigan, le brochet, la perchaude, le crapet, l'anguille... C'est le début de l'aventure de ma vie. J'aime voir les poissons vivants et frétilants. Lorsque j'entre par le côté de la maison, il y a toujours ce gros ressort métallique en spirale qui referme la porte du moustiquaire brusquement. C'est la coutume dans les familles pour s'assurer que les enfants ferment bien leurs portes car il y a beaucoup de mouches à la campagne.

En face de chez nous, dans ce merveilleux pays de Grande-Île, les immortelles granges de ti-Bout Grenier et de Gaston Hainaut résistent toujours aux pires intempéries avec leurs toits de tôle scintillante. C'est bien différent du 91, rue Saint-Louis, notre ancienne demeure au centre-ville de Valleyfield.

Il n'y a pas de pont pour se rendre de l'autre côté du fleuve. Cependant, un traversier pas très loin, près de la petite école de campagne que j'ai fréquentée pendant six ans, nous y conduit. Dans la grande noirceur des longs hivers, des patinoires naturelles qu'il faut souvent déblayer se forment au grand vent. Nous sommes une famille de surnoms : ti-Yves, ti-Né, ti-Sel... Plus tard, tous les surnoms ont disparu. On se lève l'hiver avec des -20 et des -30 degrés. On

grelotte dans les escaliers. Une fois les fournaises alimentées, on fait des rôties sur les parois.

À l'école, l'appréhension me broie les entrailles. Je suis déterminé à obtenir les meilleures notes. Les tempes palpitantes, les mains moites et glacées imprimant mes empreintes sur les pages de mon livre, je lis, j'étudie, je me concentre, j'apprends par cœur. Puis, lorsque ma mère est disponible, je lui récite à voix basse ma leçon. Mes livres bougent. Parfois j'hésite, je me reprends. Ma maîtresse d'école, bien que sévère pour les autres, me prend comme exemple de perfection. Lorsqu'arrive la fin de l'année, je suis content d'entamer d'autres expériences.

Enfin les vacances! C'est l'été 1951. Dix heures du matin, le dimanche 24 juin. Le soleil apparaît resplendissant. Les cloches de la petite chapelle du Camp Bosco carillonnent. Les bâtisses du camp sont pavoisées du fleurdelisé flottant fièrement au sommet de leur hampe. C'est la grande fête de la Saint-Jean. De plus, cette année, cette fête des Canadiens français survient un dimanche. Nous célébrons tous par une messe en plein air au camp où la solidarité de toute Grande-Île est au rendez-vous accompagnée d'une brise de vallée fraîche.

Puis, c'est la frénésie du retour, l'excitation, une extraordinaire passion. Je reviens en solitaire, soit à pied ou en bicyclette. Jeune, c'était un bicyclette et non un vélo. C'est le dîner du dimanche. Je retrouve l'amour des miens, sur la table du bon pain. Je repêche mes parents, la conscience tranquille, la satisfaction d'un travail de semaine bien accompli. C'est le bonheur, l'abondance, la santé... les bonnes vibrations.

L'après-midi, on va à la parade de la Saint-Jean. J'admire les chars allégoriques. Chaque association se pavane avec sa fanfare: le club Champlain, les Zouaves, le club Rotary (le club nautique), les Raquetteurs, le club Richelieu, l'O.T.J., la J.O.C... Je me souviens d'un opulent bonhomme qui frappait la grosse caisse, le *gros tambour*, comme on l'appelait. Il avait de grosses jambes courtes et il se devait de faire de grandes enjambées pour garder le pas avec les autres. Le soir, c'est le traditionnel feu

d'artifice au parc Sauvé. C'est l' v nement le plus important à Valleyfield avec naturellement les régates, au début de juillet.

Les jours que je ne travaille pas chez les jardiniers Dupuis ou Cardinal, je traverse souvent le bras du fleuve, je saute sur les écueils pour me rendre à l' le du camp Bosco. Je ressens cette douce brise typique à l'insularité, caractère endémique de la flore et de la faune. Là, c'est la forêt. Pour moi, c'est la brousse. Je découvre les merveilles et la beauté de la création luxuriante. Jeune broussard, j'écoute. La forêt résonne de mille bruits. Tous les insectes de la création se réunissent et entament leur tapageur bavardage. Les oiseaux jettent des cris stridents. J'aime me promener dans ce maquis où je m' imagine des lianes et des animaux sauvages exotiques. Parmi les fougères et les bruyères, je hume la brise parfumée des fleurs sauvages.

Je me rends de l'autre côté de l' le où les ruisseaux et les chutes cascadedent entre les pierres formant des bassins de galets. Les poissons frappent l'eau de leurs sauts. Je me rends jusqu'à la clairière embaumée par les fleurs sauvages. Là, les eaux cristallines déferlent de quelques grands rochers mouchetés de mousse. Je pense voir grand, élargir mes horizons, dépasser la routine, voyager... Acquérir des connaissances était pour moi un moyen, une façon de me faire valoir. Souvent assis sur l'herbe, m'adossant à une grosse pierre lisse, je contemple le paysage familier. Quelques nuages surplombent un genre de lagon moiré. Je m' imagine voir quelques îlots comme des barques chargées d' meraude en file au large des côtes. J'ai neuf ans. Le fleuve est une mer exotique. Je m'invente des histoires dans ce pays enchanté.

Le vent caressant ma chevelure et mon visage, rassasié d'air et de beauté, je descends la côte vers le retour. Gambadant sur des pierres polies, je traverse le bras du fleuve, devenu plus tard un affluent rivulaire.

Ma mère était en compétition constante avec les gens de son entourage, surtout d'avoir des enfants des mieux accomplis. Quand je reviens à la maison, souvent je la surprends   déguster son thé par la fenêtre arrière, le regard vers le fleuve si large, si

## La magie du passé

---

bleu, si beau, jetant des étincelles sous le soleil brillant et d'où quelques petites vagues aux reflets nuancés de l'opale provoquée par le courant, roulent doucement vers la rive, éclaboussant d'écumes neigeuses les rocailles qui émergent de l'eau. Ma mère aimait sa maison, son environnement, sa campagne. Elle avait la fierté de nous avoir trouvé une place de choix et de bien nous éduquer.

Marcel Debel



## Avant-propos

Je m’immerge dans mon passé. Je traverse les méandres de mon existence depuis ma tendre jeunesse jusqu’à aujourd’hui avec courage et sérénité. J’ai foi en cet univers. Je suis un homme du peuple. Je souhaite laisser un témoignage d’expérience et de connaissance de la vie à mes enfants et à tous les lecteurs.

Dans mes anecdotes, je manipule les phrases mêlant ironies légères et réflexions profondes au fil des pages. Je vous fais part tantôt de mes doléances tantôt de mes enthousiasmes. Je mêle fantastique et réalité intimement éprouvés. Pour moi, écrire est d’abord un acte d’amour et de passion et cet amour va au-delà des apparences.

J’écris en toute sincérité sur ce que j’ai vécu et ressenti dans le temps, ce qui ne correspond pas nécessairement aux mêmes émotions que je ressens aujourd’hui. Avec le temps, ma façon de penser a changé, j’ai évolué et ma conception des événements et des personnes s’est considérablement renouvelée. De même, les personnages figurant dans mes anecdotes peuvent ne pas avoir les mêmes opinions ou sentiments que moi. Ils peuvent percevoir les mêmes situations et les mêmes événements différemment de moi.

Des anecdotes de vie en redevenant l’enfant que j’étais quand je vivais avec mes parents. Je revis l’écopier que j’étais à la petite école de Grande-Île, le séminariste des années 50, cet adolescent qui se battait pour son estime de soi et son autonomie. Je ressuscite l’étudiant du soir à l’université des années 70 aux États-Unis. Tout a changé en moi depuis ce temps. 98% des atomes de mon corps sont remplacés chaque année. J’ai évolué et je pense autrement. Même comparé avec l’année dernière, je suis une nouvelle personne. Mon corps et mon âme se renouvellent, se revitalisent constamment. Seuls les souvenirs demeurent. Là encore, je peux les interpréter différemment dans le temps ou selon mon humeur ou ma conception. C’est pourquoi, décrire des anecdotes de vie d’une façon réellement objective, précise et globale n’est pas facile. On n’en finirait plus. *La magie du passé* est la première publication d’une trilogie faisant partie de la collection « Tendresse ». Les deux autres livres ne s’engagent pas dans une suite,

mais relatent d'autres faits et anecdotes aussi trépidantes et cocasses les unes les autres.

Dans ce premier recueil, je revois mon passé, mes erreurs, mes bons coups, ma solitude spirituelle, mon lot... J'ai parcouru montagnes et rivières et, tout à coup, je me suis trouvé sous un autre ciel. Je vis le présent tout en jetant un coup d'œil vers le futur, ce luxe impossible: le loisir, le rire, le succès. Le firmament de mon destin change et devient unique.

Je me questionne sur mes ancêtres, sur la famille, les valeurs traditionnelles, les grands problèmes du passé, ceux que j'ai vécus et ceux d'aujourd'hui, plusieurs personnes rencontrées sur le chemin de ma vie et qui m'ont le plus marqué.

J'ai inséré quelques poèmes dans mes nouvelles. Elles sont toutes précédées ou suivies par quelques éclaircissements. Je suis un écologiste philanthrope et je m'intéresse à l'anthropologie et à la métaphysique comme autodidacte. Pour moi, écrire de la poésie ou de la prose est une façon d'exprimer mes sentiments et de faire la promotion de mes valeurs. J'aime la poésie de l'âme, celle qui fait vibrer et donne goût à la vie.

J'apporte certaines fantaisies dans mes textes, des anecdotes particulières, de l'humour parfois osé mais dans le respect des personnes et dans la limite de la décence, la morale et les bonnes mœurs.

J'espère que mon écriture, mes mots, mes expressions inspireront les lecteurs. J'ai la passion du livre et de l'étude de l'histoire de la famille, une perle pour la postérité. Mon histoire, mon art, mes émotions jusqu'au tréfonds de mon être: voilà les bénédictions que j'ai à transmettre.

Des anecdotes qui ne se suivent pas nécessairement, mais chronologiquement logiques. Les principaux personnages secondaires se succèdent dans le temps selon le lieu, la date, les événements et la vie. Tous s'avèrent réels et exacts. Les faits et les circonstances

représentent la réalité. Ce cocktail de poésie et de prose d'anecdotes et d'essai évoque mon engagement dans l'écriture, la prise de conscience de la beauté de la création et des bouleversements de notre monde tantôt avec humour, tantôt avec philosophie, tantôt avec tendresse. Chaque chapitre de *La magie du passé* retient un fragment de l'espace temporel.

Mon but de l'écriture est de propager la joie, le bien-être, le bonheur tout en divulguant des vérités, des connaissances, des faits, de l'histoire. C'est hilarant! Les médecins devraient prescrire mes anecdotes et toutes les pharmacies en vendre. Elles sont uniques. Personne n'a raconté mon histoire et celle de ma famille encore. J'ai rapidement échangé avec plusieurs. Le temps passe vite, trop vite.

*La magie du passé*, que d'histoires! Les vieilles remises, les hangars, les petites granges possèdent beaucoup d'histoires. Elles font partie du patrimoine québécois. Si elles pouvaient parler, elles auraient de bien nombreuses et vieilles histoires à raconter. Ces bâtisses en bois de grange, qui me rappelle la campagne où la vie se déroulait paisiblement dans mon enfance avant notre ère industrielle et tourmentée, représentent de charmants monuments historiques. Ce livre fait partie de la mémoire collective de Grande-Île et de plusieurs places où silencieusement j'y ai laissé une pensée.

Ce recueil d'anecdotes explore toutes les facettes de ma mémoire et les chemins ardu, ces raidillons qui conduisent au temps inéluctable et aux blessures de l'enfance. Cette mémoire parsemée de balafres et de peurs, de joies et d'aventures, d'études et de passions, d'expériences et de témoignages aussi présente que le sang dans chaque palpitation de mon cœur.

Marcel Debel

## La magie du passé

---



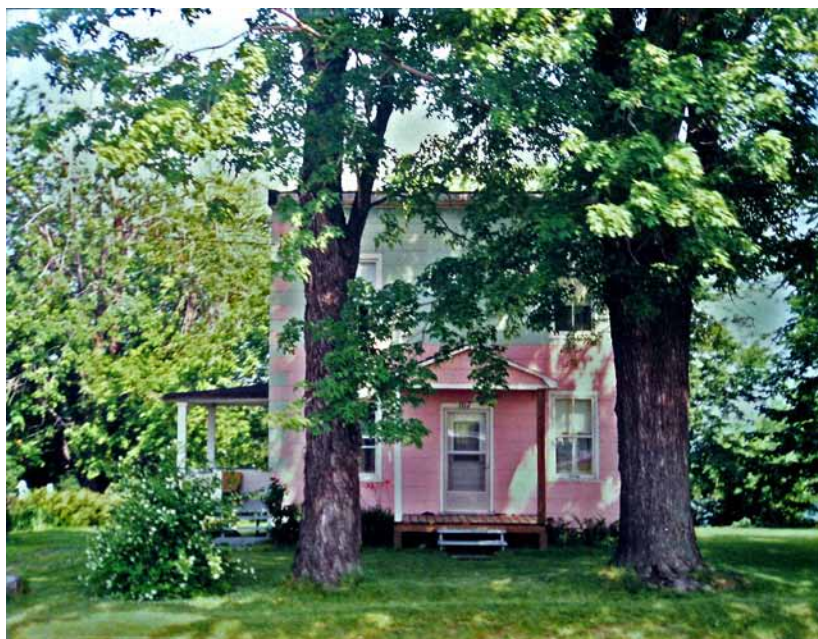
## Introduction

*Je suis tout mon passé et ce présent qui s'y ajoute constamment.*  
Bergson

La meilleure façon de me présenter est de vous dévoiler ma maxime préférée que je garde dans mon cœur depuis mon adolescence: *Un être humain sans rêve et une nation sans vision sont voués à la mort.* J'ai la plume pour vous faire voyager dans le temps et vous en faire voir de toutes les couleurs, des mûres et des moins mûres. Abasourdi par mes propres expériences, je vais tenter de vous montrer un autre aspect peut-être encore caché d'autrefois. Que de croûtes à manger avant d'accomplir des faits, des exploits, des découvertes! Que de rencontres avec des femmes et des hommes qui ont généré des valeurs au sein de notre environnement et de notre société!

Je me donne un défi d'écrire avec spontanéité dans mon propre style avec un ton particulier. J'ai la hardiesse de plaisanter de mes propres malheurs et mes gaffes. J'apprécie également les gens qui se moquent de leurs travers. Avec des anecdotes à la fois émouvantes et drôles, cyniques et tendres, quelques fois cinglantes, j'exprime mes joies, mes peines, mes hauts, mes bas, à la recherche du bonheur. Déployant des textes d'opinion hors de mes champs d'expertise mais nourrissant la culture des idées de la sociale démocratie, dans un franc-parler, j'interprète, je pense, j'écris le monde des idées et des livres en retrait des milieux de pouvoir dans un style simple tantôt historique, tantôt philosophique, tantôt humoristique.

Mes chers amies et amis, je vous propose ceci: inverser le processus de l'âge, activez votre métabolisme, disposez d'une énergie inépuisable, retrouvez la passion de vivre, conservez un sourire radieux... Buvez à la fontaine de jeunesse et vous trouverez du plaisir à lire cet ouvrage. Faites-en votre propre perception. Le bonheur et l'avenir ne se conçoivent pas nécessairement selon ce qui se passe autour de nous et dans le monde, mais c'est ce qui se passe à l'intérieur de soi. Je souhaite à toutes et à tous une bonne lecture.



**Maison paternelle avant sa démolition, située au 167 boulevard Bord de l'Eau**

# Chapitre 1

## L'étoile du Nord Les dessous du chasseur de tendresse

### Bonheur à mes oreilles

#### La destinée

Ces anecdotes se composent d'une succession de pages, chacune révélant de nouvelles perspectives et de merveilleuses recherches. De nombreuses pages s'écriront encore et, avec chaque expérience, je rends grâce des occasions qui me sont offertes d'apprendre et de goûter la vie. J'accueille chaque lendemain. J'aurai peut-être à faire des choix décisifs, et il se peut qu'il se produise des changements hors de mon contrôle. Peu importe, mon histoire, la vraisemblance de mes rencontres, les relations textuelles et vitales se poursuivent.

Des histoires remplies d'aventures exaltantes. La vie semble toujours me dire « Oui ». Peu importe mes croyances, la vie a l'air d'apporter les résultats correspondants. Je contribue à créer mes expériences grâce à l'imagination que la Nature m'a donnée et à Sa direction. En retour, je dis « Oui » aux merveilleuses occasions de la vie. Ma vie devient une aventure exaltante; je suis prêt à prendre le risque tout en sachant que la Nature est là et me rassure. Même si ces risques ne sont pas toujours énormes, chaque pas visant à élargir mes horizons me fait grandir. Je connais un nouveau confort et découvre en moi de nouvelles aptitudes me permettant d'être utile. Enthousiasmé et revitalisé par les succès que je connais pendant mon voyage sur la terre, je désire toujours davantage d'occasions de dire « Oui » à la vie, à mon épanouissement personnel et aux aventures exaltantes.

Des anecdotes conçues comme un voyage riche de découvertes. Je suis une riche nature. Avant d'entreprendre un voyage, j'ai toujours une destination en tête. Je planifie un itinéraire en imaginant le parcours et le déroulement de mes visites. Les mêmes panoramas se présentent pour mon cheminement de vie. Je réfléchis, puis je détermine où je veux me rendre. Je conçois un plan pour y arriver et j'anticipe la joie à venir. Bien que mes buts à court terme semblent réalistes, ma destination

à long terme peut parfois me paraître hors de portée. Je reste patient et optimiste devant l'avenir. Je vis dans le présent et j'apprécie mes expériences le long du trajet. Mon itinéraire ne trace pas toujours une ligne droite et précise, mais les plus grandes bénédictions proviennent souvent des détours inattendus et des lieux de repos sur le parcours. Je me plais dans ce voyage riche de découvertes et d'abondance.

Les méandres de la grâce se consumant dans la mémoire de l'âme, je me repose dans la lumière de guérison, dans la lumière de paix et de puissance intérieures, dans la lumière de la prière... Même si je suis au beau milieu d'une discussion animée, je peux décider de ne pas rajouter d'énergie négative. Je délaisse la confrontation et je cherche de l'aide auprès de mon Créateur. Ainsi, je découvre un nouvel éclairage en moi. Je trouve le calme tandis que la lumière de mon Créateur éclaire mon esprit et mon cœur. Je vois clairement que tous ceux qui se sont exprimés avec colère ont simplement perdu de vue ou n'ont jamais connu cette vérité : nous sommes tous aimés de notre Créateur et protégés par Lui. Nul besoin de se défendre par des paroles de colère. En réagissant avec tolérance, je favorise une compréhension mutuelle et contribue à ce que nous existions tous baignés dans la lumière de la vérité. Je glorifie mon Créateur pour chaque réussite, rendant toujours grâce du fait que par Sa puissance en moi, je perçois la lumière de la vie et je fais de grands progrès.

J'ai réussi à surmonter de nombreuses difficultés. Cependant, quelques-unes m'ont marqué pour la vie, mais j'ai appris à vivre avec celles qui me font grandir et avancer. Les empreintes de mémoire, les dessous d'un chasseur de tendresse, c'est ma vie.

### **Le verre bouteille**

#### **Faits divers**

J'ai hérité de mes parents et de mes ancêtres une patère sur pied, un vaisselier que j'emploie pour ranger des livres, et autres petits *cossins* et bidules que personne ne voulait avoir, mais qui, pour moi, avaient une valeur sentimentale intense. Plus tard, mes deux fils ou petits-enfants prendront ce qui leur plaira. Je n'ai pas encore de petits-enfants, mais peut-être un jour. L'avenir le dira.

## **L'étoile du Nord - Les dessous du chasseur de tendresse**

---

Je trouve très pertinent d'évoquer et d'illustrer l'époque de mon jeune âge par des photos. Au cours de ma vie, j'ai été témoin, instigateur et bénéficiaire de nombreux changements dans différents domaines tels que les transports, les communications, la préparation de la nourriture, l'agriculture, la façon de tenir maison, les traitements médicaux, etc.

L'évolution de notre époque est bouleversante et époustouflante :

- *En 1870, c'était l'âge agraire avec ses 75% de canadiens engagés dans l'agriculture.*
- *Au début des années 40 débuta l'âge industriel. Environ 50% des canadiens y étaient engagés.*
- *En 1980, début de l'âge de l'information. 60% des canadiens y sont engagés.*
- *De l'an 4 av. J.-C. jusqu'à 1900, les connaissances de l'humanité ont doublé.*
- *De 1900 à 1950, elles ont de nouveau doublé.*
- *De 1950 à 1960, elles ont de nouveau doublé.*
- *De 1960 à 1965, elles ont de nouveau doublé.*
- *Entre 1965 et 1990, la somme de ces connaissances doublait tous les trois ans.*
- *Présentement, elles doublent tous les 15 mois.*

(Guide de l'animateur J'écris Ma Vie)

Il n'y a qu'une chose qui soit permanente, le changement! Nous devrions offrir à nos enfants, aux générations qui poussent et futures, des conseils pour faire face aux changements, des changements peut-être utiles mais parfois brutaux et qui poussent l'individu à la consommation effrénée, superflue et vaine. Souvent purement du gaspillage usant et polluant la planète. Pour s'adapter positivement à ces changements, il nous faut la volonté, bien s'informer, garder l'esprit ouvert, faire des choix judicieux, savoir refuser...

Ma vie est un voyage dans le temps. Voyageur curieux et clandestin, je relève diverses époques dans le temps de mon histoire et de mes souvenirs. Ma vie est remplie de préférences mémorielles, de sympathie et d'antipathie dans chacune de ces périodes.

Nous avons tous des **secrets** en nous. Il est temps de dénoncer, de corriger des faussetés véhiculées et enfin dire la vérité. Mais comment? En politique ou en religion, chaque fois que j'ai entendu des mots comme « secrets, dénoncer, corriger des faussetés, dire la vérité », j'ai embrassé beaucoup de patinages, de menteries, d'histoires qui ne tiennent pas debout.

*« Tout homme a des souvenirs qu'il ne veut pas dire à tout le monde,  
Mais seulement à ses amis.*

*Il en a d'autres qu'il ne dirait même pas à ses amis,*

*Mais seulement à lui-même, et ça c'est un secret.*

*Il y a d'autres choses qu'il a même peur de se dire à lui-même,*

*Et toute personne décente*

*A un certain nombre de ces choses dans sa mémoire.*

*Plus il est honnête, plus il y a de ces choses dans sa mémoire... »*

Dostoïevski

Voici une autre référence d'un auteur très sincère :

*« Ma vie s'est édifiée sur un mensonge. »*

Jeremy Thornton

Témoins d'évocations aussi émouvantes et trépidantes traduit en expressions piquantes mais charmantes, ce recueil propose des souvenirs de mon enfance et de ma jeunesse, d'autres de l'âge de la vingtaine difficile, le tournant de la trentaine, suivi de la quarantaine dans l'action, la cinquantaine en pleine carrière et libres choix de la soixantaine.

### **Une nationalité historique**

#### **Histoire de ma citoyenneté**

Mes souvenirs se meurent, presque assoupis au fond de ma mémoire. Ils attendent mon appel pour surgir comme des amis fidèles d'un temps heureux à jamais révolu. C'est toujours dangereux d'être vivant, on risque de mourir. Je suis né le 28 mars 1942 de sujet britannique. Je suis le plus jeune des quatre plus vieux. Richard se prévaut de la cinquième place entre les deux groupes. Pierre, Paul-Émile et Lucie composent le dernier groupe de la famille de huit enfants.

Le 1<sup>er</sup> janvier 1947, par une loi canadienne votée en 1946 et appelée « Loi de la citoyenneté », je devins automatiquement citoyen canadien. En 1969, je suis devenu citoyen états-unien. J'ai demeuré dix ans aux États-Unis. J'ai changé mon nom devant le juge de la Cour suprême des États-Unis de De Bellefeuille à Debel. Quand je suis revenu au Canada en 1974, j'ai demandé ma citoyenneté canadienne pour obtenir mon emploi dans la fonction publique du Québec. En devenant citoyen canadien, je perdais ma citoyenneté états-unienne. Les Canadiens nés au Canada avant 1973 ne peuvent avoir deux nationalités.

### **Célébrer la vie**

#### **Mes associations**

Mes associations m'offrent les plus beaux cadeaux de ma vie. C'est à la fois travail, loisir, passe-temps où j'apprends, j'expérimente, je crée... Je devrais donner le titre de cet article comme suit: « Mes associations vis-à-vis la technologie ». Je vis sans cellulaire et je ne possède pas de télévision ni d'auto personnelle. J'ai Internet à cause de mes différentes activités. Je fais du covoiturage et j'emploie l'autobus pour mes déplacements la très grande majorité du temps. Beaucoup de nouvelles technologies sur le marché sont tout simplement des gadgets. Les médias et les agences de publicité nous créent des besoins qui, en fait, sont complètement inutiles. Je pense aux pertes de temps considérables à utiliser le cellulaire ou à *watcher* la télé dans son salon. Il y a tellement d'activités intéressantes à pratiquer et à réaliser pour combler ses loisirs et même son temps productif tellement précieux et ainsi célébrer la vie.

J'ai toujours été considérablement actif dans des mouvements et des associations. Quand mes enfants Patrick et Vincent étaient jeunes, j'entraînais leurs équipes de baseball, de soccer et de hockey maison. Cependant, Patrick faisait partie des équipes de hockey intercités que je n'entraînais pas, mais que je suivais avec intérêt.

Je suis membre de plusieurs organismes littéraires, culturels, sociaux, environnementaux et politiques. Du côté littéraire et culturel, je suis membre de l'Association des auteurs de la Montérégie (AAM),

qui représente la majorité des auteurs de la région dont plusieurs se produisent en spectacle littéraire dans le cadre du magnifique Festival de littérature de la Montérégie. Ce festival dure tout le mois d'avril de chaque année. Je suis membre de l'Union des écrivaines et écrivains québécois (UNEQ) et de Copibec, la Société québécoise de gestion collective des droits de reproduction, fondée par l'UNEQ. Je suis également membre du Cercle des poètes de la Montérégie, de la Maison de l'écriture, localisée à Chambly, maintenant résorbée, et d'Art[o], la coop créative de Saint-Jean-sur-Richelieu. Je suis membre et animateur de J'écris ma vie (JMV), un organisme voué à diriger les gens qui désirent écrire leur vie.

J'ai le grand honneur de faire partie de l'équipe de l'ANEL. L'Association nationale des éditeurs de livres prône la liberté d'expression, le respect du droit d'auteur et l'accès universel au livre comme support de la connaissance et outil d'apprentissage. Je suis membre de la Société généalogique canadienne-française, fondée à Montréal en 1943 par Archange Godbout, et membre de la Société d'histoire du Haut-Richelieu. Je suis membre du Conseil montréalais de la culture et des communications (CMCC). Je suis abonné à *Carquois*, un collectif de poésie publié huit fois par an, ainsi qu'à *Plumes et Pinceau*, un superbe agenda qui présente des artistes peintres et des écrivains de la Montérégie. Je suis directeur fondateur de la maison d'édition Belle Feuille et membre éditeur fondateur et administrateur de la Coopérative de distribution et de diffusion du livre (CDDL). Je suis également membre du conseil d'administration de la Coopérative de développement régional (CDR). Président fondateur de l'ASCQ, Association de Soutien à la Culture Québécoise et trésorier co-fondateur de la SPUF, Société des Poètes Universels Francophones, les trois autres respectables fondateurs étant Pierre Poulin, Manon Bellavance et Georges Naggiar.

Un bon dimanche matin, le 25 septembre 2011, quand je suis parti de chez-moi à sept heures, mon épouse m'a demandé où j'allais. Je lui réponds que j'allais fonder la SPUF. Elle me réplique « hein! c'est quoi ça encore? c'est où ça? »

## L'étoile du Nord - Les dessous du chasseur de tendresse

Du côté social, je suis membre d'Amnistie internationale et indirectement associé au Centre québécois du P.E.N. international et à Reporters sans frontières Canada. Je suis également membre de la Ligue des droits et libertés, section francophone, et de Simplicité volontaire. Je suis membre de la Société nationale des Québécois Richelieu-Saint-Laurent, organisme qui a pour mission de promouvoir la fierté québécoise, et membre de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal au service des intérêts de la nation et du peuple québécois. Je suis délégué syndical au Syndicat des professionnelles et professionnels du gouvernement du Québec (SPGQ). J'ai pris ma retraite après trente ans de service. J'avais déjà dix ans d'expérience en comptabilité acquise ailleurs. J'ai toujours milité pour une fonction publique québécoise compétente et forte.

Dans les champs de l'environnement, je suis membre du Regroupement des Jardiniers Écologiques (R.J.É.), du Mouvement écologique du Haut-Richelieu (MEHR.), des Amis du Jardin botanique de Montréal et de Cœur en marche, un regroupement qui encourage la marche et les sorties de plein air.

Concernant la politique, je suis abonné à la revue *Le Québécois*, journal qui fait la promotion de l'indépendance du Québec par la plume. Je suis membre du Parti Québécois et du Bloc Québécois depuis leur fondation, membre de Québec solidaire, un parti qui propose la social-démocratie, orientation que le Parti Québécois a perdue, et membre du P.I. Parti indépendantiste, qui projette d'accomplir l'indépendance du Québec, un autre projet que le Parti Québécois laisse tomber à court terme. À long terme, le projet du PQ ne se réalisera pas. Il sera trop tard. En date du 30 septembre 2008, je ne suis membre que du Parti indépendantiste, le seul parti qui peut éventuellement réaliser l'indépendance du Québec. Je suis également membre des mouvements suivants : l'Association des descendants des

Patriotes, le Gouvernement provisoire du Québec (GPQ), le Réseau de Résistance du Québécois (RRQ), le Rassemblement pour un pays souverain (RPS), le Boucan, le Bouc Émissaire, le Mouvement

Montréal français (MMF), le Mouvement de libération nationale du Québec (MLNQ), le SPQ Libre et autres.

La vie est le cadeau le plus important pour moi, puis l'amour, le respect, la justice et la compréhension. J'ai toujours demandé à la Providence la connaissance et la sagesse. Le plus gros cadeau que la nature m'a prêté, comme à tous les autres êtres, est la Terre. Ensemble, nous devons protéger notre terroir, la Terre. Elle est en péril. Pour la sauver, il faut éduquer les gens par la base, *grassroots*. Nous formerons des dirigeants qui appuieront la croissance écologique plus tôt que la croissance économique. C'est l'unique façon de sauver la Terre.

### Saisir les traces

#### L'être que je suis

Mes recherches sur les différents mouvements spirituels m'ont d'abord amené à l'étude de mes origines profondes et de l'évolution de l'être que je suis. Celles sur mon arbre généalogique m'ont ramené loin en arrière, à un examen de la famille des hominidés, plus particulièrement la sous-famille des homininés, presque la naissance du monde. À ce sujet, j'ai lu des livres sur l'archéologie et la paléontologie humaine pour bien étudier l'évolution de l'homme à partir de ses débuts dans l'histoire. Quoique bien amateur, j'ai dû également effleurer l'étude de la primatologie et de la biologie moléculaire.

On apprend que la lignée humaine est issue de primates arboricoles vivant en Afrique. Datant respectivement de 6 et de 7 millions d'années, l'«Ancêtre du millénaire» et le «Toumaï» pourraient représenter les plus anciens et les plus proches de la lignée des grands singes. Les sous-ordres des lémuriens, tarsiens et simiens se composent en majorité de différentes lignées de singes. Le sous-ordre des hominiens comprend plusieurs genres de fossiles appartenant à deux familles, les australopithèques et les hominidés, dont l'homme, l'homininé, est le seul représentant actuel.

Les chercheurs répertorient quatre espèces de primates ayant vécu il y a entre les années 2,5 et 1,4 millions d'années : l'australopithèque robuste, *Homo rudolfensis*, *Homo habilis* et l'anthroïde. Ce

dernier est l'ancêtre des singes connus aujourd'hui comme l'orang-outan, le chimpanzé, le gorille et le gibbon. Les trois premières espèces coexistaient également en Afrique. Certains savants considèrent *Homo rudolfensis* et *Homo habilis* comme les premiers véritables humains.

Descendant de l'une des trois premières espèces, l'*Homo ergaster*, il y a environ 1,8 million d'années, dévoile tout un ensemble de traits humains comme une bonne locomotion bipède, un plus gros cerveau et une haute stature. Il peuple l'Asie, y engendrant *Homo erectus*. Puis il étend son domaine en Europe. Les derniers membres de la lignée sont les néandertaliens et les hommes de Cro-Magnon. Ces derniers deviennent les hommes modernes appelés *Homo sapiens*, qui naissent en Afrique il y a environ 100 000 ans.

En effet, le premier squelette fossile humain reconnu comme différent de l'homme actuel, découvert en 1856 en Allemagne près de Düsseldorf, est l'homme de Néandertal. Il constitue le type des néandertaliens qui ont peuplé l'Europe et le Proche-Orient entre 120 000 et 35 000 ans av. J.-C. Cette espèce a complètement disparu de la terre après avoir coexisté avec l'homme moderne. Il se différencie de celui-ci par des caractères morphologiques et anatomiques et constitue une espèce distincte. Selon la Bible, les juifs et les religions chrétiennes ont enseigné que le premier homme sur la terre serait Adam, un néandertalien. Si les néandertaliens ont disparu, l'homme d'aujourd'hui descendrait d'une autre espèce. Quelle serait cette autre espèce, si ce n'est l'*Homo sapiens*?

L'*Homo sapiens* est un animal intelligent. Beaucoup de passages dans la Bible, principalement dans l'Ancien Testament, ne sont que symboliques. La conception manifestée parmi les végétaux et les animaux suppose l'existence d'un concepteur, c'est dire un Créateur à l'origine de l'évolution de l'univers et à la source de toute vie évolutive incluant celle de l'humain.

L'homme, tel qu'il est présentement, se manifeste depuis dix mille ans. Mais il existait bien avant. L'origine de l'homme va de l'*erectus* au *sapiens*, en passant par l'*habilis*, sans oublier quelques

curiosités comme les *Australopithecus anamensis* (4,5 à 1,5 million d'années) et autres néandertaliens. Quelque part dans cette évolution, le Créateur a gratifié l'humain d'une intelligence. L'humain est le seul animal intelligent, les autres vivent de leur instinct de survie.

L'*homo sapiens* fait partie de la même famille que celle des grands singes, la famille des hominoïdes. La lutte pour la vie et la sélection naturelle sont considérées comme le mécanisme essentiel de l'évolution des populations d'êtres vivants. Il y a quelques millions d'années, les singes et les humains ont pris des aspects physiques différents. Aujourd'hui, nous partageons 98% de notre bagage génétique avec les chimpanzés, 90% avec les souris, 35% avec les mouches, 20% avec les vers de terre... Il existe peut-être des réalités qu'on aimerait mieux pas savoir. La seule et unique différence est l'intelligence dont notre Créateur a doté l'être humain. Je suis un être, continu et éternel. C'est la proposition fondamentale de l'ontologie formulée par Parménide (515 av. J.-C.)

*La croyance forte ne prouve que sa force, non la vérité de ce qu'on croit.* Nietzsche

### **La mémoire du grand esprit**

#### **Ma spiritualité**

Selon la définition du Petit Robert, la religion est « un ensemble d'actes rituels liés à la conception d'un domaine sacré distinct du profane, et destinés à mettre l'âme humaine en rapport avec son Créateur ». Quand j'étudie l'histoire et que je lis sur les guerres de religion et même celles d'aujourd'hui, je ne crois pas que ces guerres aident à mettre l'âme humaine en rapport avec son Créateur. La réalité et le bonheur viennent en lisant, en écrivant, en écoutant, en racontant et surtout, en pensant, en méditant et en priant. J'apporte une distinction entre la religion et la spiritualité. Je ne crois pas en la religion des hommes. Mes croyances sont intérieures.

Soixante millions de chrétiens états-uniens fanatiques appuient les guerres de Bush en Afghanistan, en Irak et un peu partout à travers le monde. Ces mêmes chrétiens intégristes appuient les guerres et les cruautés d'Israël envers les Palestiniens. Personnellement, je sors

du système religieux. Je ne m'identifie à aucune religion. Je trouve décevants leurs principes, leurs hiérarchies, leurs erreurs, leurs scandales, leurs croyances, leurs infaillibilités...

La croix est le symbole, le signe de la peur et la cruauté de l'empire romain dont l'indépendantiste Jésus est victime. Chaque empire a créé son propre symbole de peur, de contrôle, de conquête et de cruauté. Cependant, le symbole de l'empire états-unien est « liberté et démocratie ». On sait très bien que l'application de leur symbole est fausse. L'empire états-unien dégage la même peur, la même cruauté et la même injustice que l'empire romain.

Plusieurs travaillent pour l'empire inconsciemment ou par survie. D'autres se ferment tout simplement les yeux sur les injustices et les iniquités soit par ignorance, soit par indifférence, soit par égoïsme. Ils se croient incapables de faire changer certaines choses, et s'imaginent qu'elles vont se changer par elles-mêmes, comme par magie et par enchantement. Il faut ouvrir un angle de vision différent qui permettrait à chacun de s'épanouir et de dénoncer en même temps, donner son avis, être conscient de ce qui se passe, des effets et des conséquences d'une injustice. Dénoncer est le premier pas à faire pour changer les choses, c'est s'ouvrir les yeux à la suite des visionnaires, créateurs d'un monde social-démocrate, une vraie sociale-démocratie qui va diminuer l'écart entre riches et démunis et abolir toute forme d'impérialisme dans le monde.

Je crois honnêtement en un Tout-Puissant unique, le Créateur de l'univers. Je pratique une spiritualité universelle basée sur l'enseignement et les valeurs de tous les grands maîtres de la terre, ceux qui ont existé, Confucius, Bouddha, Mohamed, Jésus... ceux qui existent aujourd'hui, le Dalaï-Lama... Leurs enseignements convergent vers la même direction, le même but spirituel: l'amour, la paix, l'entraide, le respect, toutes ces valeurs importantes qui façonnent notre vie. S'il n'y a qu'un Dieu Tout-Puissant, c'est le même dieu pour toutes les religions, tous les peuples, toutes les nations, pour chacune des personnes qui constitue l'entière humanité. Pourquoi une religion a-t-elle un seul et même Dieu, et une autre religion, un autre seul et même Dieu?

Je prends aussi l'exemple de mon entourage. Je trouve beaucoup de modèles chez mes parents, mes amis, ma famille, plusieurs personnes que je côtoie dans différentes associations ou au bureau, des modèles que je respecte et que je trouve spirituellement très intéressants. Je crois en la prière intérieure et la prière en groupe. Je crois en cette pensée: *Tel un homme pense en son cœur, tel il est.*

Les religions chrétiennes semblent avoir perdu leurs principales valeurs. Elles ont perdu le sens de la paix. Elles connaissent plutôt l'arrogance et la guerre. Les religions chrétiennes de l'Amérique du Nord envoient de l'argent à Israël pour financer leurs guerres contre les Palestiniens, contre certains groupes de libération libanaise, et éventuellement, contre d'autres voisins.

Je n'adhère à aucune religion, aucune secte religieuse. Non merci! Je me sens libéré d'un poids énorme. Si je côtoie un mouvement spirituel, c'est pour étudier et voir la vie d'une façon philosophique et humaine en examinant le côté historique. Je suis en fait un poète, philosophe, spirituel qui cherche toujours à apprendre. La Vérité, je ne peux mettre le doigt dessus, je ne la connais pas. Je connais une vérité qui est la mienne et j'essaie par tous les moyens de l'améliorer. Je respecte la vérité des autres qui peut être différente de la mienne. Le jour où une personne, ou un groupe de personnes, ou un gouvernement, ou une religion annoncera qu'il ou elle connaît la Vérité, il ou elle produira une guerre. Seul l'Éternel connaît la Vérité. Personne ne connaît réellement la Vérité sur la terre.

Les religions peuvent devenir des mensonges historiques. La chrétienté s'autosaborde. Les grands dirigeants chrétiens des pays et des entreprises tracent d'autres lignes que l'enseignement de Saint Paul, celui-là même qui a mal interprété Jésus. Nous dirigeons-nous vers l'ère du Verseau, c'est-à-dire où les religions occultes rencontreront les médecines douces telles que la massothérapie, l'acuponcture, le yoga, le tantrisme, la kundalini, etc.? Certains le prétendent. Pour ma part, à voir les gouvernements agir, il semble que la nouvelle religion en est une mondiale, celle des empires: le dogme de la croissance économique, du pouvoir, de la production, du profit... le tout dirigé par l'Organisation mondiale du commerce

(OMC) et par d'autres organismes internationaux tels que les sept pays les plus industrialisés du monde ainsi que les vingt, ajouter à cela les gouvernements néo-libéraux qui contrôlent les accords internationaux et bilatéraux.

Cette nouvelle religion soutient un système qui ne fonctionne que pour enrichir les plus nantis du monde. La crise des institutions financières d'octobre 2008 le prouve. Des milliards provenant des contribuables injectés dans un système mal fondé et mal accommodé, un système qui ne fonctionne que pour enrichir encore davantage les plus fortunés.

Notre système doit être réformé et bâti sous l'égide et l'effigie de la social-démocratie favorisant les coopératives comme fonctionnement équitable pour la population tant du point de vue financier qu'industriel et commercial. Cette réforme abolit le système corporatif actuel.

Cette crise financière que nous traversons me semble amplifiée aux États-Unis, mais planifiée dans le reste du monde. Elle nous détourne du problème réel, celui de l'environnement, la sauvegarde de la Terre nourricière. Les peuples, les nations soutiennent l'Empire fondé au siècle de la Lumière par les fils de la Lumière.

### Un livre qui me ressemble

#### Ma vérité

Je ne crois pas uniquement et simplement sur des ouï-dire.

Je ne crois pas sur la foi des traditions du fait qu'elles sont en honneur depuis de nombreuses générations.

Je ne crois pas un principe du fait que l'opinion générale la tient pour vrai ou que les gens en parlent beaucoup.

Je ne crois pas uniquement sur le témoignage de l'un ou l'autre des sages de l'Antiquité ou des Temps modernes.

Je ne crois pas sur la seule autorité de mes maîtres. Ce que j'aurai moi-même éprouvé, expérimenté et reconnu pour vrai conviendra à mon bien-être et à celui des autres. La connaissance de soi ne s'apprend que par la complexité et l'adversité de vivre.

Je crois en une puissance supérieure. L'apprentissage de mon propre destin se bâtit en le vivant moi-même étape par étape.

Je crois à la croissance de l'âme, la vie, l'admiration, la beauté, l'amour, le bonheur, la créativité, l'éveil, la spontanéité... Je crois à l'autonomie de la pensée, au sens critique aiguisé, à la liberté d'association, pour autant que celle-ci respecte la majorité dans un contexte bien défini...

Dans une assemblée politique, religieuse ou sportive, je perds ma capacité à penser par moi-même et à exercer mon esprit critique. À mesure que l'émotion s'élève, l'intelligence diminue, étant complètement submergé, résorbé par l'énergie émotive de la foule ou de l'assemblée. Les instincts, les sensations et les émotions appartiennent au monde animal. L'humain qui n'écoute que ses instincts les plus primitifs ne pourra jamais être à l'écoute de la pensée critique, devenir autonome et réaliser ses propres idées et ses croyances individuelles.

C'est dans le calme, le silence, l'intériorité que je trouve ma source de vie et le pouvoir de guérison par la pensée. Là, je prends contact avec la divine Puissance énergétique supérieure. Le contraire est l'intolérante bête qui se manifeste dans le machisme, le racisme, le sexisme, la compétition malsaine, la performance obsessive, le complexe olympique; dans ce besoin mondain de contrôler, de dominer, de posséder avec avidité, d'avoir toujours raison; dans les spectacles à saveur *show off* à l'américaine, Las Vegas, les casinos, la bourse, les lotos...

### **Ma prière**

Tandis que ma conjointe  
Fait sa prière à ses maîtres ascensionnés,  
S'appliquant à un niveau éthéré,  
Avec son ange gardien,  
Les archanges, les chérubins  
Et les séraphins dans son lieu saint,  
Je fais la mienne, ma prière.  
Au-delà de l'atmosphère,  
Je prends une bonne bouffée d'air,  
J'oxygène mes poumons et mon système,  
Dehors dans la nature,  
Je m'harmonise en arrière du jardin,  
Dans l'enclos du compost,  
Vidant les contenants de la cuisine.  
Puis, je nourris les oiseaux, mes amis,  
Les geais bleus, les mésanges, les cardinaux,  
Les pic-bois, les sittelles...  
J'observe mon environnement. Quel spectacle!  
Voir les feuilles des arbres  
Que j'ai plantés, il y a trente ans.  
Les amélanchiers, en premier plan,  
Aux couleurs rouge vin,  
Donne le ton.  
Derrière, à gauche, les marronniers,  
Aux nuances jaunes et vertes,  
Au fond à droite, les érables et les plaines  
Couvertes de teintes allant  
Du jaune au rouge clair,  
Puis les ormes, dans la tonalité de différents ors.  
En arrière-plan, les chênes  
Se dressent du jaune, au rouge, au vert.  
Ces feuillages multicolores me séduisent  
Et m'invitent à la méditation.  
Le tout bordé par des pins,  
Des épinettes, des cèdres et des lilas.  
Je contemple la création.  
Voilà, mon DIEU, ma prière!

### Mémoire de l'âme

#### J'aime l'histoire

Mes croyances sont basées sur une spiritualité universelle déclenchant une quête en mon âme, et je juge bon de projeter cette lumière. Nous sommes tous des enfants de Dieu. Nous formons la grande famille universelle de Dieu. Nous ne servons qu'un seul maître. Nous ne pouvons servir Dieu et l'orgueil et l'avidité en même temps. C'est de l'hypocrisie et de l'avilissement. Tous les peuples de la terre sont des peuples bénis de Dieu. Cependant, l'histoire nous enseigne que certains peuples ou certaines nations en certaines époques se manifestent et s'extériorisent mal dans leur lien avec Dieu.

Dieu ne change rien à l'ordre de la nature. Peu importe la conduite de l'homme sur la terre, Dieu fait luire son soleil indifféremment sur les gens respectables et les crapules. Il déverse les pluies, les tempêtes, les ouragans sur tous sans faire aucune sélection. *Ma foi est aide-toi et le ciel t'aidera et tel un homme vit et pense en son cœur, tel il est.*

Voici quelques anecdotes basées sur la civilisation judéo-chrétienne. Moïse, le grand maître des Juifs, n'a rien inventé. Ses dix ordonnances étaient inspirées du code du grand roi babylonien, Hammourabi, qui vécut 500 ans avant le temps où Moïse sortit d'Égypte. Ce dernier fut le fondateur du Premier Empire babylonien. Son code est gravé sur une stèle de basalte.

Jésus militait pour l'indépendance de la Palestine et se livrait à une résistance et une guérilla à l'Empire romain. Il n'a pas universalisé les deux premiers commandements hérités de Moïse. Les premiers chrétiens, venus après Jésus, les ont universalisés. Ces deux premiers commandements étaient une croyance hébraïque devant motiver et renforcer l'unité du peuple juif. Ils n'étaient pas institutionnalisés pour le respect des autres peuples et ne devaient même pas servir aux autres peuples.

Le Talmud et la Tora sont très clairs sur ce point: «L'étranger au peuple juif ne fait pas partie du prochain.» Le prochain tel que conçu par les chrétiens est une pure adaptation et interprétation des premiers chrétiens comme Paul. Ce n'était pas

la signification que Jésus donnait. Ce dernier voulait réaliser l'unité nationale du pays entre Judéens, Galiléens, Iduméens, Samaritains et Péréens. Même aujourd'hui, les peuples colonisés ne devraient pas abandonner les sources et les fondements de leur culture nationale pour imiter le colonisateur qui cherche l'effet démobilisateur de la confiance du peuple et l'abandon fataliste à sa prédestination. Pour Jésus, la religion juive était un solide levier servant à la libération nationale.

Baal, le dieu Hadad des Cananéens, considéré comme un faux dieu par les Hébreux, était le même dieu que celui des Hébreux, soit Éloi. Les Hébreux n'acceptent pas que Dieu soit vénéré autrement que selon leur coutume. Allah, le dieu unique des musulmans, est en fait le même dieu que Baal, Éloi, Yaoué, le Grand Esprit, Jéhovah, Zeus, Jupiter... Il n'y a qu'un seul dieu et c'est le même pour tous les humains, tous les peuples, toutes les croyances, toutes les religions. Dieu est Créateur de l'univers et représente l'idée de l'Immensité, de la Toute-Puissance et de l'Infinitude.

Que ce soit l'Égypte pharaonique, les révélations de Zarathoustra, le taoïsme chinois, l'Olympe des Grecs, le vaudou haïtien, le judaïsme hassidique, l'islam des Balkans, la spiritualité zen, l'orthodoxie byzantine, la réforme de Luther, celle d'Henri VII, ou toute secte religieuse, tous ont honoré un Dieu suprême et ce Dieu suprême est le même pour tous.

Beaucoup de superstitions et de sectes religieuses se sont développées autour du culte de Dieu, le vénérant de différentes façons. Égyptiens, Carthaginois, Phéniciens, Cananéens, Romains, Grecs, Juifs, chrétiens, musulmans ont honoré et adoré Dieu de différentes manières. Mais Dieu est toujours le même. Les Romains gardaient pour eux leur Dieu tout puissant en ne l'imposant pas aux peuples vaincus, mais ils forçaient ces derniers à adorer leurs empereurs. L'orgueil à son paroxysme, phénomène que j'appelle l'aboutissement de la folie religieuse, comme les guerres de religion, les superstitions, les immolations humaines, les folies de certaines sectes religieuses... Beaucoup de malheurs de ce monde sont dus aux clergés soumis aux pouvoirs des grands.

Tacite, empereur romain qui vécut au 3<sup>e</sup> siècle, lui-même très cruel, qualifiait les coutumes religieuses des Juifs de perverses et dégoûtantes. Ceux-ci engraisaient chaque année au temple de Jérusalem un Grec pour l'offrir en sacrifice à Yaoué. Les Juifs, appelés les mosaïstes, s'adonnaient à de nombreux meurtres rituels.

Jésus était d'abord et avant tout juif et mosaïste. Il voulait changer la mentalité des Juifs, les regrouper pour devenir plus fort face à l'Empire romain. Il était du côté des opprimés et des pauvres. Il trouvait parmi eux beaucoup de militants indépendantistes. Dans son temps, les aristocrates et les classes dirigeantes en général affichaient un profond mépris pour les travailleurs de la terre, même les paysans n'avaient pas de conscience. Chez les Juifs de l'époque, frapper un paysan d'un coup de poignard le jour du sabbat était acceptable, pourtant, ce jour-là, il était presque interdit de bouger. Le septième jour, notre samedi d'aujourd'hui, le sabbat, mot hébreu signifiant « repos », devait être consacré à l'inaction la plus complète.

### **Aux confins de mon entité**

#### **Mon habitat**

Mon premier habitat fut dans le ventre de ma mère. Là aussi fut ma première école. Je crois fortement en l'autodétermination des nations. Toutes les nations colonisées du monde doivent prendre leur destin en main jusqu'à leur indépendance territoriale, culturelle et politique. Le rejet des institutions officielles et coloniales est une marque de démocratie. C'est le devoir de chaque citoyen de lutter contre l'empire par son pouvoir d'achat et électoral, la libération par la plume et par la parole. Plusieurs êtres intelligents emploient leur temps et leur énergie à faire le mal, à profiter des autres et à s'enrichir. Tout leur est permis pourvu qu'ils conservent le pouvoir et qu'ils ne se font pas prendre. Ils détruisent et ruinent des êtres physiquement et psychologiquement. Ils saccagent le seul et unique habitat de l'être humain, la Terre. Ils se sont égarés dans le tourbillon de la course au pouvoir et celle de la richesse. Ils ont perdu la notion du mal qui fait du tort aux autres, soit à un individu ou à une communauté ou à un peuple ou à une nation, et la notion de l'absence de bien qui peut ne pas faire de tort. Nous vivons une autre

## **L'étoile du Nord - Les dessous du chasseur de tendresse**

---

période de Veau d'or, de serpent d'airain, de théraphim, de faux docteurs, de bandits à cravate où l'argent, la richesse est dieu.

J'aime la vie, mais j'ai l'impression que les forces du désordre l'emportent sur les forces de l'ordre divin, la vie. La Terre se pollue de plus en plus et l'humanité se précipite rapidement vers sa perte. La paix est urgente, le respect de la Terre est urgent... Rien ne s'accomplira sans bonne volonté de la part de tous. Ne comptons pas au dernier secours du ciel. Nous pourrions avoir de très mauvaises surprises. Comptons sur nos propres forces et déterminations. La Terre est notre seul et unique habitat. C'est à nous, les humains, de la protéger, la défendre, l'entretenir, en prendre soin... Nous ne connaissons pas le jour ni l'heure de rien sur la Terre. Il faut vivre un jour à la fois et bien le vivre.

Je ne crois pas à l'enfer. Je crois qu'après notre existence, il y aura un ciel pour tous. Personne ne sait de quoi sera fait ce ciel. Certains prétendent qu'il y aura la résurrection des morts, d'autres, la réincarnation. Il y a une foule de croyances de ce que nous serons après la mort. Moi, je ne me casse pas la tête avec tout ce que les religions ou les prophètes nous annoncent. Je crois en un Créateur tout-puissant qui m'a créé, et c'est Lui qui va disposer de mon âme. Je sais qu'il me réserve une place, mais je ne sais et nul ne sait où, quand et comment.

Dans la Bible, on peut lire qu'à la fin du monde, «les sages brilleront comme la splendeur du firmament et ceux qui sont des maîtres de justice pour la multitude resplendiront comme les étoiles dans les siècles des siècles». Mais qui sont les sages et les maîtres de justice? Est-ce la vision du Créateur?

Le temps qu'il me reste sera beau, digne, valorisant et laissera à l'humanité des traces indélébiles. Je veux beaucoup d'arbres dans nos forêts, beaucoup de fleurs dans nos champs, beaucoup d'étoiles dans les cieux et, sur la terre, beaucoup de grands maîtres pour compenser les grands traîtres. Mon habitat, mon environnement, le monde de mon esprit est unique.

Je crois en la prévention pour une meilleure santé. Je ne me fie pas à la médecine moderne. Il se produit trop d'erreurs médicales provenant des hôpitaux, des médecins. Dans notre société, l'iatrogène, ce trouble, cette maladie provoquée par un acte médical ou par des médicaments, est très répandu.

J'admire les anachorètes pour leur audace, leur courage. J'admire les peuples qui se battent pour leur liberté, leur indépendance. J'admire les personnes qui cherchent la Vérité, qui étudient et lisent pour apprendre.

Mon combat pour la liberté est l'histoire de ma vie. Les pires ennemis d'un peuple sont les traîtres. Les pires menaces proviennent d'eux, membres de notre nation. Leurs menaces, leurs peurs, leurs intimidations et leurs provocations sont plus dangereuses que celles provenant de l'extérieur. Les traîtres sont des satrapes avides de pouvoir et d'argent. Ils sont prêts à se prostituer, à renier leur langue, leur patrie, leur identité pour satisfaire leur avidité et leur satiété. Ils se sont placés du côté du plus fort et quand vient le temps de défendre leur trahison, ils deviennent des insectes assoiffés de sang.

Mes héros de vie sont Spartacus, Jésus de Nazareth, qui a fait campagne au sein du regroupement des zéloteurs pour unir les Palestiniens et libérer la Palestine de l'occupation romaine, Jeanne d'Arc qui par son courage a chassé les Anglais de la France, Louis-Joseph Papineau, Fidel Castro et Hô Chi Minh, qui par leur détermination ont expulsé l'Empire états-unien de leur territoire et ont libéré leur peuple, Ismaïl Haniyeh, né dans un camp de réfugiés palestiniens au nord de Gaza, militant du Hamas depuis sa création et qui lutte pour un état palestinien, Mahmoud Abbas qui proclame l'indépendance de la Palestine, El «Che» Guevara et beaucoup d'autres qui se sont battus ou se battent encore aujourd'hui pour la libération de leur peuple et contre l'oppression de l'envahisseur.

Notre gouvernement fédéral au pouvoir, profitant de sa majorité, s'oriente vers une forme de dictature. Il prône l'exaltation nationaliste, le corporatisme et jusqu'à un certain point le militarisme avec un

retour au culte à la monarchie. N'oublions pas que Hitler et Mussolini ont été élus soi-disant démocratiquement. Notre premier ministre est le *duce*. Tout m'indique que nous ne vivons pas dans un système démocratique. Sauvez la planète, plantez un pollueur. Certains diront que dénoncer certains faits, vérités et réalités ne révèle que la grandeur de notre ignorance. Nous savons encore très peu de chose.

### **Rendez-vous incontournables**

#### **Les changements dans ma vie**

J'interprète chaque transformation en moi ou chaque évolution provenant de moi ou de l'extérieur comme la gloire du nouveau. Voir le côté positif, constructif, inspiration et lumière de ce qui me survient m'a toujours porté à la fascination et au discernement. Comme le têtard dans un étang traverse plusieurs stades de développement jusqu'à sa métamorphose en grenouille. Il nage rapidement, se cache au fond de l'eau pour en sortir et sauter. C'est la liberté, la vie. Comme la larve carnassière au fond d'un étang ou d'une mare remonte à la surface, se transforme en libellule, puis vole rapidement au-dessus des eaux. Les changements m'apportent un monde à découvrir, à explorer et à visiter.

Chacune de mes respirations me rappelle que je suis un avec la vie, avec la création, avec l'abondance. La femme, avant d'enfanter, éprouve une certaine crainte se traduisant à la fois par une inquiétude et une assurance. Lorsqu'elle enfante, c'est la douleur. Lorsqu'elle a donné le jour à l'enfant, c'est la joie et le bonheur de donner un être humain dans le monde.

Voir le changement d'une façon positive m'apporte un sentiment de liberté et d'abandon complet. Une plante ne résiste pas à la croissance et aux changements. Elle s'ouvre et coule simplement avec eux. Avec une alternance de pluie et de soleil, elle s'ouvre et s'épanouit à la perfection. Les anciennes manières confinées laissent place à un nouvel horizon où n'existe aucune limitation. Il y a beaucoup à apprendre, à voir et à expérimenter sur la terre. J'ai foi et confiance devant le renouveau, la vie nouvelle. Les changements dans ma vie concourent vers des rendez-vous incontournables.

### Fils de l'étoile

#### L'histoire de mon nom

Mon ancêtre arrivé de France s'appelle Nicolas Pinel, fils de Jean Pinel et de Thomasse de La Haye, de Champagnelles, village de la Basse-Normandie. Le 29 septembre 1630, Nicolas Pinel épouse Madeleine Maurault du village de Bourgneuf en Aunis. Le mariage a lieu dans l'église de Sainte-Marguerite de La Rochelle. Aunis est à l'époque une province au sud de la Bretagne. Aujourd'hui, cette région correspond au nord-ouest du département de la Charente-Maritime, dans la région du Poitou-Charentes. Mon ancêtre est un charpentier de « grosses œuvres » ou un scieur de long, un métier honorable et lucratif à cette époque. Au mois d'avril 1645, il obtient un contrat de trois ans pour travailler comme charpentier à Port-Royal, île Saint-Jean, en Acadie, aujourd'hui Île-du-Prince-Édouard. Port-royal prospère jusqu'au jour où des pirates hollandais commandités par des marchands d'Amsterdam saisissent toutes les cargaisons de castors que les colons acadiens envoient vendre en France.

À la fin de son contrat, au lieu de retourner en Aunis, il tente une nouvelle aventure en Nouvelle-France dans la région de Québec. Il achète une terre et la cultive. Par la suite, il fait venir son épouse et ses enfants.

Un de ses descendants, Jean-Baptiste Pinel, épouse, le 17 février 1727, Madeleine Lefebvre, dite Angers, aussi connue sous le nom Bellefeuille. Il existe des Bellefeuille célèbres dans sa parenté. Dans cette même lignée, Louis Bellefeuille, en provenance d'Angoumois, de la région de Charente en France, s'établit à Québec en 1735. Madeleine est née à La Pointe-aux-Trembles de Québec, aujourd'hui Neuville. Durant l'année 1757, le couple, Jean-Baptiste et Madeleine, déménage à Bécancour. Jean-Baptiste est sous la coupe de son épouse Madeleine. Tout le village désigne cette famille de Pinel, mon ancêtre, du nom de Bellefeuille et ce nom est resté dans la famille de génération en génération. À cette époque, le registre des noms est gardé par le clergé au presbytère même. L'enregistrement du nom au baptême demeure le seul officiel, donc le nom d'adoption de mon aïeul est resté permanent pour sa progéniture.

Le nom de mon père est Bellefeuille. Ma grand-mère Lecompte, mère de mon père, croit toujours que le nom de son mari Ludger est De Bellefeuille. Elle est maîtresse d'école et elle prétend avoir fait certaines recherches pour justifier ses propos. Mais ce n'est qu'un genre de snobisme. Dans ce temps-là, le « De » qui précède le nom a une valeur de noblesse qui date d'avant la Renaissance. Elle se donne une certaine fierté d'avoir marié un De Bellefeuille.

Ma mère la croit. Elle baptise plusieurs de ses enfants sous le nom de De Bellefeuille, et d'autres, Bellefeuille, dépendant de la conclusion des disputes entre mon père et elle. Je suis baptisé Bellefeuille, mais ma mère m'inscrit toujours De Bellefeuille à l'école, nom qu'elle préfère. Ça ne me place pas au haut du pavé pour autant. Désormais, je me dois de garder ce nom toute ma vie. Ma mère a eu huit enfants. Chaque fois qu'il y a une naissance, une dispute au sujet de ce nom s'avérait immanquable. Mon père insiste pour affirmer son nom Bellefeuille; ma mère revient à la charge et se débat pour le nom De Bellefeuille. Au début, tous mes papiers se référant aux différents gouvernements sont enregistrés De Bellefeuille.

J'ai vécu longtemps aux États-Unis avec ce nom jusqu'au jour où je suis devenu citoyen états-unien en 1969. Permettez-moi d'employer le terme états-unien au lieu d'américain, je crois que l'appellatif convient mieux. Au moment d'obtenir ma citoyenneté états-unienne, le juge de la Cour suprême des États-Unis nous donne, à tous ceux et celles qui prêtent serment, le choix de changer son nom ou de le garder et cela gratuitement. J'ai vécu plusieurs années aux États-Unis pour me rendre compte que les États-uniens déforment les noms trop difficiles à prononcer, surtout les noms francophones. Je change alors mon nom pour Debel, les cinq premières lettres de mon nom reconnu comme De Bellefeuille. Je croyais demeurer en permanence aux États-Unis. Mes deux fils, nés aux États-Unis, s'appellent Patrick Debel et Vincent Debel.

Je suis revenu au Québec en 1974. Je suis redevenu citoyen canadien et j'ai toujours gardé le nom Debel. Il aurait été trop compliqué de changer encore une fois mon nom. J'en avais comme ras-le-bol de la paperasse.

J'ai transmis le nom de mon père à ma maison d'édition, « Les Éditions Belle Feuille ». Le mot Belle Feuille de la maison d'édition signifie également une belle feuille littéraire ou une belle feuille d'un certain format papier. Le logo est également une belle feuille.

### **Une histoire d'anthroponymie**

#### **L'importance de la Bretagne**

Des recherches sur mes ancêtres et sur l'histoire ancienne entourant le nom de famille Bellefeuille m'ont conduit à de nombreuses découvertes. *La Maison des Noms*, de Chomedey, Laval, m'enseigne que la Bretagne est une région naturelle et historique de l'ouest de la France, d'où provient le nom Bellefeuille. Avant l'invasion des Celtes, la Bretagne est parsemée de mégalithes, dressés par des populations néolithiques et chalcolithiques. Une peuplade des Vénètes est descendue de l'Europe du Nord pour s'établir en Gaule dans l'Armorique, aujourd'hui région de Vannes en Bretagne. Ces Vénètes (devenus Celtes) opposent une farouche résistance à la conquête romaine, et César ne parvient à vaincre l'Armorique qu'en l'an 51 av. J.-C., ce qui rehausse son prestige et lui donne la gloire militaire. Je me rappelle *Astérix chez les Bretons* en me référant au chef gaulois, Vercingétorix, qui parvient à unir sous son commandement les peuples gaulois contre César. À leur défaite, plusieurs Celtes fuient l'Armorique vers le nord pour rejoindre leurs cousins en Irlande ou dans le Pays de Galles, la Cornouaille anglaise, devenue plus tard Cornwall.

Du temps de Jules César, l'Angleterre s'appelle la Bretagne et la Bretagne de France, l'Armorique, fait partie de la Gaule. Aux IV<sup>e</sup>, V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècles, les Bretons celtes des îles britanniques accompagnés par d'autres populations d'origine, retournent chercher refuge en Armorique, qui prend dès lors le nom de Bretagne. Ils échappent ainsi à une autre invasion, celle des hordes barbares, les Angles et les Saxons. Les Angles, peuple germanique venu de Schleswig, donnent le nom *Angleterre* à leur nouveau pays, appelé aussi aujourd'hui Grande-Bretagne en incluant l'Écosse et le pays de Galles.

Aujourd'hui, les nations celtiques habitent huit contrées: l'Irlande, l'Écosse, le Pays de Galles, l'Île de Man et la Cornouaille

## **L'étoile du Nord - Les dessous du chasseur de tendresse**

---

anglaise en Grande-Bretagne, la Bretagne en France, la Galice et les Asturies en Espagne. On retrouve des similitudes entre les langues galloise, cornique et bretonne dans la branche brittonique, tandis que l'écossais et l'irlandais se ressemblent davantage dans la branche gaélique.

Constantin II, dit le Jeune, né à Arles, est nommé roi de Bretagne par son père, l'empereur Constantin I. Sous le règne de Constantin I, l'Empire romain prend la forme d'une monarchie de droit divin, centralisée et s'appuyant sur une société très hiérarchisée. Constantin II est empereur de l'Empire romain d'Occident de 337 à 340. Il devient le grand-père du fameux roi légendaire du pays de Galles, le roi Arthur. Ce dernier a animé la résistance des Celtes à la conquête anglo-saxonne au début du VI<sup>e</sup> siècle.

À la fin du VI<sup>e</sup> siècle et au début du VII<sup>e</sup> siècle, les ducs de Bretagne deviennent aussi les comtes de Cornouailles au sud-ouest de l'Angleterre. Au IX<sup>e</sup> siècle, les ducs d'Anjou, les voisins au sud, épousent les princesses de la Bretagne. Au X<sup>e</sup> siècle, les ducs de Bretagne épousent les princesses de Normandie. Le nom Bellefeuille se retrouve surtout en Bretagne où les familles s'installent dans la seigneurie de Kergu.

À travers les âges, la plupart des patronymes subissent des changements d'orthographe pour différentes raisons. Souvent, un fils peut choisir de ne pas écrire son nom de la même manière que son père. Un grand nombre de changements d'orthographe sont des erreurs simples faites par un scribe, un prêtre ou un recenseur lorsqu'une personne articule son nom. Les noms subissent l'ajout ou la suppression de préfixes et de suffixes à travers les siècles. Il existe donc plusieurs variations du nom de famille Bellefeuille, comme Beleville, Belleville, Bellevill, Belevill, Belavill, Bellavill, Bellaville, Bellivill, Belivill, Belliville, Bailleuille, Baileuille, Bailleuille, Bailleuille, Ballevall, Ballevalle, de Belleville, De Belleville, Bellefeul, Bellefeull, Bellefeuille, toutes de la même origine.

À la fin du XII<sup>e</sup> siècle, Conan IV, duc de Normandie, donne sa fille Constance, duchesse de Bretagne, en mariage à Geoffroi II

Plantagenêt, fils du roi d'Angleterre, Henri II. Leur fils Arthur 1<sup>er</sup>, prétendant au trône d'Angleterre à la mort de son oncle Richard Cœur de Lion et duc reconnu de Bretagne dès sa naissance, est tué par ordre de Jean sans Terre, frère de Richard. Sous la pression de Philippe Auguste, la sœur d'Arthur épouse un prince capétien, Pierre 1<sup>er</sup> de Dreux. Richard est vaincu en 1199 à Châlus, Haute-Vienne, marquant ainsi le triomphe des Capétiens sur les Plantagenêts.

La guerre de la succession de Bretagne (1341-1364) se termine par la victoire de Jean de Montfort sur Charles de Blois. Le duc Jean IV est reconnu par Charles V comme le possesseur légitime de son duché sous la condition d'en faire hommage à la couronne de France. Sous son règne, qui dure jusqu'à 1399, la Bretagne voit s'épanouir une civilisation prospère. L'union de la fille de Louis XII, Claude de France, avec son cousin et futur roi de France, François 1<sup>er</sup>, assure l'annexion définitive de la Bretagne à la France. En 1532, l'édit d'Union de la Bretagne est publié dans toute la France. Le titre de duc de Bretagne disparaît avec l'avènement de son fils, Henri II, sur le trône de France en 1547. François 1<sup>er</sup> tente sans succès de se faire élire empereur contre Charles 1<sup>er</sup> d'Espagne (Charles Quint). Sous son règne, Jacques Cartier découvre le Canada et il substitue le français au latin dans les jugements, actes notariés et registres d'état civil.

On retrouve des familles Bellefeuille en Bretagne, où elles résident dans les manoirs et les propriétés de la seigneurie de Kergu. Elles obtiennent une seigneurie en Poitou nommée Belleville. Elles s'installent dans la Saône en Île-de-France. Elles sont aussi élevées à la noblesse comme les marquis de Bois-Robin et de Ponthieu. On en découvre plus tard en Artois et en Île-de-France. Leurs sièges principaux, cependant, se trouvent en Poitou et en Bretagne. Dans les années suivantes, d'autres branches évoluent en Picardie, en Poitou, en Saintonge, en Guyenne et en Périgord. Parmi les membres notables de ces familles au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, on découvre les barons de Saxe.

Parmi les colons d'Amérique du Nord de nom Bellefeuille, j'ai relevé François Belleville, déporté de l'Acadie, qui s'établit en

## L'étoile du Nord - Les dessous du chasseur de tendresse

Louisiane en 1756 et Louis Bellefeuille, arrivant d'Angoumois, qui s'établit à Québec en 1735. Ce dernier est dans la même lignée que Madeleine Lefebvre dit Angers, connue sous le nom de Bellefeuille, épouse de mon ancêtre Nicolas Pinel. Plusieurs membres de cette famille renommée deviennent importants dans les domaines sociaux, culturels, religieux et politiques tant en France qu'en Nouvelle-France, comme les Belleville de Bretagne.

Les plus anciennes armoiries retrouvées du nom de famille Bellefeuille sont composées d'un giron à douze pièces, rouge et *vair*.

Voici maintenant l'interprétation des origines du nom Bellefeuille provenant du *Centre de recherches généalogiques du Québec*:

Je me demande souvent comment il se fait que les fils d'un ancêtre portent parfois un nom différent de celui de leur père. L'usage, à l'époque de nos ancêtres, veut que le fils aîné adopte le nom de famille du père tandis que les fils suivants prennent parfois un nom comportant une particularité de leur environnement, de leur métier ou d'un sobriquet. C'est, en effet, de cette façon que se sont formés certains de nos noms de famille en Amérique du Nord.

Robert Rivard dit Loranger est le fils de Pierre Rivard et de Jeanne Mullard. Il naît en 1638 à Touronne et arrive en Nouvelle-France vers 1660. Cependant, il est mentionné pour la première fois dans les registres en 1663 au Cap-de-la-Madeleine, alors qu'il reçoit une concession des seigneurs, les jésuites.

En octobre 1664, Robert épouse Madeleine Guillet, âgée de quatorze ans. Elle est fille de Pierre Guillet dit Lajeunesse et de Jeanne de Saint-Père. Le jeune couple demeure au Cap-de-la-Madeleine pendant quelques années avant de s'installer à Batiscan. En mars 1666, les jésuites concèdent à Robert une terre de quatre arpents de façade sur quarante de profondeur. Son frère Nicolas le suit à Batiscan. Au recensement de 1681, Robert possède une trentaine d'arpents de terre cultivée, cinq bêtes à cornes et deux fusils.

En 1689, Robert Rivard fait la traite des fourrures. On renouvelle ses contrats pratiquement jusqu'à sa mort. En 1695, il fonde même

une compagnie avec des parents et des amis. Robert décède en mai 1699, à l'âge de soixante et un ans, après quarante années en terre canadienne. Son épouse Madeleine lui survit pendant trente-sept ans. Elle est inhumée, en avril 1736, à l'âge de quatre-vingt-six ans. Du couple Guillet-Rivard naissent treize enfants, dont huit fils. Les descendants Rivard se sont dispersés partout au pays. Certains se retrouvent aux États-Unis, où les enfants de René-Alexis, fils de Robert, se sont installés.

Aujourd'hui, ses descendants sont bien implantés dans plusieurs régions du Québec et ailleurs en Amérique. Parmi ceux-ci, la plupart gardent le patronyme de leur ancêtre, mais certains d'entre eux adoptent le surnom de Bellefeuille. Robert et ses descendants sont aussi les ancêtres des familles Hertefeuille, Montandre et Loranger.

À la suite de ces données, on ne peut pas conclure que le nom Bellefeuille est d'origine canadienne et qu'il n'a pas d'équivalent en France. Au début de la colonie, Bellefeuille s'avère également un surnom populaire auprès des premiers arrivants.

C'est à la fin du Moyen Âge, vers le XIII<sup>e</sup> siècle, que se forment en France les noms de famille et qu'ils deviennent héréditaires. Avant cela, depuis le V<sup>e</sup> siècle, les hommes et les femmes étaient identifiés par des noms individuels, les prénoms. Avec la venue du christianisme, tous les liens sont coupés avec le passé, obligeant les fidèles à choisir un nom de baptême dans le seul but de rattacher l'individu uniquement à sa famille spirituelle. Cette pratique dure quelques siècles puis graduellement, vers l'an 1000, un surnom s'ajoute au nom de baptême afin de différencier les individus portant le même nom de baptême. C'est le début de la formation des noms de famille. Au cours des siècles suivants, cette pratique gagne toutes les couches de la société et on assiste à la formation de noms de famille qui deviennent héréditaires. Les noms de famille sont formés non seulement à partir des noms de baptême, mais également à partir de noms de provenance (nom du lieu d'origine ou de l'habitation), ou encore à partir de noms de métier, de noms de filiation ou de sobriquets.

## **L'étoile du Nord - Les dessous du chasseur de tendresse**

---

Peu après la découverte de la Nouvelle-France par Jacques Cartier, le roi François 1<sup>er</sup> officialise en 1539 l'utilisation des noms de famille en rendant obligatoire, par ordonnance, leur inscription dans les registres d'état civil.

En Nouvelle-France, au début de la colonie, plusieurs noms de famille sont altérés à la suite d'une mauvaise transcription ou d'une déformation orale. D'autres sont tout simplement remplacés par un surnom qui survit à celui qui le porte. Les surnoms sont très utilisés chez les soldats.

Selon le *Centre de recherches généalogiques du Québec*, aucun immigrant portant le nom Bellefeuille ne serait répertorié au Canada durant le régime français, ce qui n'exclut pas l'évidence que le nom Bellefeuille existait en France et en Nouvelle-France. Toutefois, Bellefeuille était le surnom de nombreux immigrants (Houde, Lefebvre, Pinel, Poiriau, Rivard). Certains de leurs descendants l'adoptent comme nom de famille.

L'histoire me révèle de nombreuses constatations. Ce sont les Bretons et les Normands qui ont organisé et structuré l'Angleterre. L'histoire se répète. Quelques siècles plus tard, c'est cette même Angleterre qui organise et structure les États-Unis jusqu'en 1776 et la Nouvelle-France, alors entièrement francophone, après la conquête de 1760.

### Une histoire généalogique

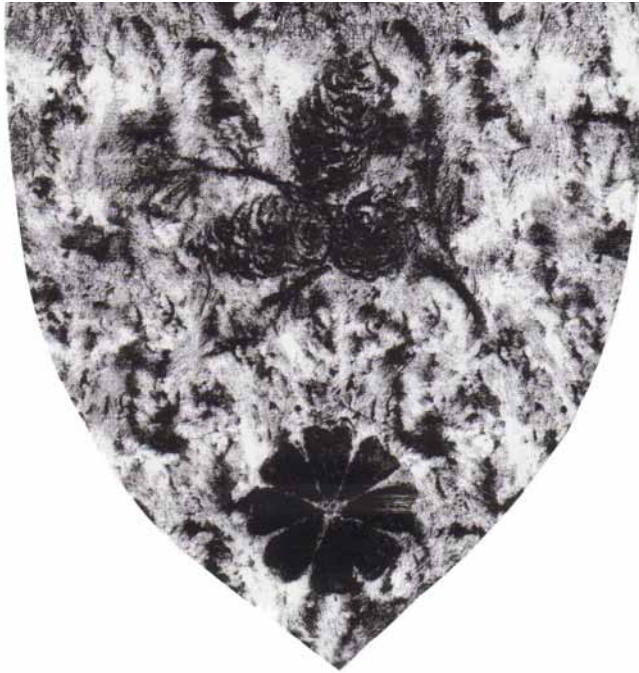
#### L'influence de la Normandie

Les Franco-Américains ont tous de belles histoires qui remontent loin en France. Elles se ressemblent presque toutes. Voici l'une de ces histoires, celle de mes ancêtres, les Pinel venus de la Normandie. Je développe, en même temps, l'histoire de la France en rapport avec les Pinel à cette époque. Dès le départ, un article paru dans *La Revue Franco-Américaine*, Tome IX, 5<sup>e</sup> année, mai 1912, écrit par le vicomte Forsyth de Fronsac, me renseigne sur l'origine des Pinel en France.

Selon le *Nobiliaire de Normandie de Magny*, Tome 1, cette famille est bien ancienne. Raoul Pinel est l'un des compagnons de Guillaume le Conquérant en 1066. Celui-ci revendique la couronne anglaise et conquiert l'Angleterre en défaisant le roi Harold II près de Hastings, le 14 octobre 1066. Harold II meurt dans cette bataille. Guillaume le Conquérant, avec l'aide de fidèles compagnons comme Raoul Pinel, organise son nouveau royaume en constituant une noblesse militaire très fortement hiérarchisée.

Plus tard, en 1423, Jean Paisnel, dit Pinel, est l'un des cent dix-neuf gentilshommes qui défendent le mont Saint-Michel en Normandie contre l'armée anglaise. Il est bailleur de fonds. La famille est divisée en plusieurs branches, reconnues par leur blason. On retrouve entre autres les écuyers suivants: Pinel, sieur des Hayes et de La Haye-Pesnel, maintenu en noblesse en 1666 porte le blason d'or à la bande de gueules (rouge) et au lion de sable (noir) brochant sur le tout; Pinel, sieur de Boispinel, et Pinel sieur d'Argentan portent en 1666 le blason d'azur au sautoir d'or et la plus vieille branche, Pinel, sieur de Rouen, porte le blason aux Armes d'argent, aux trois pommes de pin de Sinople (vert) et l'Octo, feuille de gueules à la pointe de l'écu, marque de la noblesse bourgeoise à l'époque. Je suis de cette lignée et j'affiche le blason de mon ancêtre.

La branche qui s'établit en Angleterre avec Guillaume le Conquérant reçoit des terres dans le comté de Lincoln et porte le blason d'argent à la bande de sable. Parmi les gentilshommes de Normandie prenant part à l'élection des députés de la noblesse



**Blason de mon ancêtre Pinel, sieur de Rouen**

aux États Généraux de 1789, on retrouve François Adrien Pinel, seigneur de Salleville, bailliage de Saint-Sauveur-le-Vicomte, qui vécut dans le château féodal, et Pinel, seigneur de Boispinel, bailliage de Falaise, qui rénova le château ducal.

Le premier de cette famille à s'établir en Amérique est Nicolas Pinel, qui part en avril 1645 de La Rochelle, Aunis près de Bretagne, vers Port-Royal en Acadie. Il signe un contrat de trois ans. Nicolas Pinel, originaire de Champagnelle, Normandie, ne se distingue pas de la noblesse. Il laisse temporairement son épouse, Madeleine Marrault, à La Rochelle. Je reviens loin sur l'histoire de Nicolas Pinel, mon ancêtre venu de France.

### **La mémoire du grand esprit Regard sur la Nouvelle-France**

Reportons-nous au début du XVI<sup>e</sup> siècle, où la culture française devient un modèle pour toute l'Europe et l'exploration du Nouveau-

Monde, un défi profitable pour les pays impliqués. En suivant la côte est de l'Amérique du Nord, on trouve les colonies de la Nouvelle-France, de la Nouvelle-Hollande, de la Nouvelle-Angleterre et de la Nouvelle-Espagne. Jacques Cartier fait le premier de ses trois voyages en Nouvelle-France en 1534. Il a des contacts avec les peuples autochtones. Il visite, en octobre 1535, le village iroquois d'Hochelaga, situé sur l'île de Montréal, près du mont Royal. Ce village, qui compte 1 500 personnes, est typique des établissements iroquoiens palissadés.

Gauvin fonde Tadoussac en 1600, mais la petite colonie ne résiste pas aux climats rigoureux. Samuel de Champlain et les missionnaires jésuites fondent Québec et la compagnie de la Nouvelle-France en 1608. Les plans pour le développement du Québec n'atteignent pas les objectifs de cette dernière qui, plus tard, deviendra la Compagnie des Habitants. Samuel de Champlain retourne plus de vingt fois en France afin d'encourager l'immigration vers la Nouvelle-France. Il est reconnu aujourd'hui comme « le père de la Nouvelle-France ». En 1617, il amène en Nouvelle-France le premier immigrant authentique, Louis Hébert, un pharmacien parisien et sa famille. Louis Hébert devient le premier défricheur-cultivateur autonome en Nouvelle-France. Il y a cependant une colonie permanente existant au Québec depuis 1608. Québec est la deuxième colonie permanente en Amérique du Nord après Jamestown, Virginie, fondée en 1607.

En 1626, avec un rare courage, un jésuite de Rouen, Jean de Brébeuf, s'enfonce dans les forêts d'Amérique du Nord pour apporter la Bonne Nouvelle aux Hurons. Il apprend leur langue, les évangélise avec une douceur inaltérable et une patience à toute épreuve. Il disait : « Ce n'est ni par la force, ni par l'autorité que l'on peut espérer de les gagner. » Il a fondé la mission huronne en 1634 et il en a été le supérieur jusqu'en 1638. Il fonde, en 1639, Sainte-Marie au cœur du pays Ouendat, chez les Hurons. La mission devait servir d'asile pour les missionnaires et de refuge pour les Ouendats chrétiens. C'était aussi un avant-poste de la culture française, isolé au cœur de la Nouvelle-France. Les Ouendats y partagent leurs connaissances et leurs compétences avec les nouveaux arrivants venus d'Europe. La petite mission s'efforce d'atteindre une forme d'autonomie. Les

Français cultivent des jardins et importent du bétail, livré en canoë depuis la ville de Québec. En 1648, Sainte-Marie abrite le cinquième de toute la population européenne de la Nouvelle-France. Jean de Brébeuf est martyrisé le 16 mars 1649 avec d'autres jésuites, par des Iroquois qui l'avaient fait prisonnier. La terreur des Iroquois mit fin à la mission Sainte-Marie.

D'autre part, la fondation de Ville-Marie s'inscrit dans un projet spécifique, élaboré en France par des gens pieux qui veulent convertir les Amérindiens au catholicisme. Vers la fin de la guerre de Trente Ans (1618-1648), soit le 17 mai 1642, Paul de Chomedey, sieur de Maisonneuve, Jeanne Mance et une quarantaine de Français et de Françaises débarquent à la Place Royale. Leur principale motivation: fonder une ville, créer une nouvelle société chrétienne où cohabiteraient Français et Amérindiens. Ils ont une vision complètement différente de celle des autres pays colonisateurs d'Europe. L'objectif de l'Espagne, par exemple, est de s'emparer des empires autochtones déjà existants, les détruire et piller leur or au nom de la reine catholique. Ainsi, le conquistador Hernán Cortés part à la conquête du Mexique et détruit l'Empire aztèque en 1521, le conquistador Francisco Pizarro anéantit l'Empire inca du Pérou en 1537 et ainsi de suite... Pour leur part, les Anglais ont la coutume de brûler les maisons et les granges des vaincus et de pendre en public ceux qui ripostent à l'allégeance de leur souverain(e) d'Angleterre: parmi eux, Nathan Hale, exécuté à New York en 1776, William Orr, exécuté en Irlande en 1797, Chevalier de Lorimier, Amable Daunais, Charles Hindelang, Pierre-Rémi Narbonne et François Nicolas, exécutés à Montréal le 15 février 1839, Samuel Lount, exécuté à Toronto en 1838, Louis Riel, exécuté à Régina le 16 novembre 1885 et ainsi de suite... tous pour avoir pris la défense de leur peuple dans leur droit et la dignité.

Les colonisateurs de la Nouvelle-France fondent Ville-Marie, devenue Montréal. En 1643, cent neuf ans après le premier débarquement de Cartier, environ trois cents personnes vivent au Québec et, vingt ans plus tard, la population atteint cinq cents personnes. La France accorde finalement des primes de terre à mille immigrants pendant la décennie suivante. En Nouvelle-France,

on encourage les jeunes à se marier dès l'âge de dix-huit ans. Le commerce des fourrures se développe et attire des colons de la France, tant nobles que roturiers.

Au XVII<sup>e</sup> siècle et au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, plusieurs explorateurs français partent de Montréal, à la découverte du continent. Leurs buts : trouver des terres nouvelles, convertir les amérindiens, faire du commerce, implanter un réseau de postes de traite et construire des forts pour défendre la colonie. Les territoires qu'ils ont parcourus couvrent 25 états américains. Pierre Le Moyne, sieur d'Iberville, né le 20 juillet 1661, fut le plus grand défenseur et explorateur à voir le jour en Nouvelle-France.

J'ai beaucoup d'admiration pour ces aventuriers qui partaient de la Nouvelle-France, et pour qui les horizons n'avaient pas de limites. Ils ont fondé Toronto ; ils ont longé plusieurs fleuves et rivières et ramé sur le fleuve Mississippi jusqu'au golfe du Mexique, ils ont découvert les montagnes Rocheuses, ils ont mis le pied sur une nouvelle terre, la Californie... Ils avaient du courage, de la détermination, de la force d'âme et une foi inébranlable. Il est bon, sain, voire nécessaire, de se tremper dans le passé, dans nos racines, car notre histoire est une source de jouvence et notre patrimoine, une mémoire collective. Ceux qui ne ressentent pas cette fierté sont les seuls responsables de leur sort, mais par contre, le simple fait d'en prendre conscience marque déjà le début de la victoire sur le passé.

Il faut regarder dans notre histoire et notre patrimoine la tendresse du temps présent. Lorsqu'on s'applique à pratiquer des valeurs, on débouche toujours sur l'importance de faire du bien aux autres. Lorsqu'on fait du bien aux autres, les autres nous feront du bien à leur tour. Ça nous revient. C'est le principe du boomerang. Il revient vers celui qui l'a lancé.

### **Fils du ciel**

#### **Nicolas Pinel**

Nicolas Pinel est né à Champignelle, village de la Basse-Normandie. Son métier de bon augure, « charpentier de grosses œuvres », le conduit à La Rochelle en Aunis. Cette ville avait été la

citadelle du protestantisme français, et avait été assiégée par Richelieu en 1627 et 1628. La famine plus que la guerre réduisit la population de 20 000 à 5 000 âmes. Les disparus sont remplacés rapidement par des nouveaux venus, presque tous catholiques. Au moment où Nicolas Pinel bâtit sa maison, la ville se relève de ses ruines. Comme maître d'œuvre, il est pionnier pour sa propre construction et il aide les autres à construire et rénover. Il acquiert une bonne réputation dans le domaine. Le 29 septembre 1630, il épouse Madeleine Maraut, native de Bourgneuf en Aunis, en l'église Sainte-Marguerite, la seule église catholique non détruite par les calvinistes.

À l'époque de la colonisation de l'Acadie, des seigneurs et des commerçants de cette région viennent faire en France des levées de troupes, de cultivateurs et d'ouvriers. On sollicite précisément Nicolas Pinel à La Rochelle au cours d'une de ces levées organisée en 1645 par Emmanuel Leborgne, marchand de La Rochelle. À cette époque, c'est principalement de La Rochelle que partaient les vaisseaux pour les Îles, la Nouvelle-France et l'Acadie. Des relations avaient existé entre ce port de mer et la colonie naissante de la Nouvelle-France dès 1634, mais elles ont surtout concerné l'Acadie et le Cap-Breton. C'est à La Rochelle encore que se faisaient de nombreux armements et engagements pour la Compagnie de la Nouvelle-France et la Communauté des habitants de Québec. La Rochelle fait du commerce intense avec la Nouvelle-France et dirige une affluence de colons vers la Nouvelle-France.

Leborgne est agent du gouverneur de l'Acadie, Charles d'Aulnay-Charnisay, qui établit la capitale à Port-Royal (aujourd'hui près d'Annapolis). Durant ce temps, D'Aulnay assiège le fort de son rival Charles de Saint-Étienne de La Tour sur le fleuve Saint-Jean et en prend possession le jour de Pâques, le 17 avril 1645. Ces démêlés se règlent lorsque les tribunaux de France condamnent La Tour.

Nicolas Pinel s'engage à travailler trois ans à Port-Royal en tant que « scieur de long » et « charpentier de grosses œuvres », d'avril 1645 à avril 1648. Il n'était pas facile durant cette période de traverser l'Atlantique à cause des tempêtes et des pirates, plus particulièrement les corsaires hollandais. La Hollande venait de

fonder en 1626 la Nouvelle-Amsterdam (devenue New York) et pour asseoir sa domination commerciale sur les océans, elle a eu largement recours aux services de ceux-ci. Par exemple, la capture historique de la flotte espagnole transportant 80 tonnes d'argent extraites des mines espagnoles d'Amérique du Sud par le corsaire Piet Heyn en 1628 a porté un coup sévère à l'Espagne. Fondée pendant la guerre de 80 ans, la Compagnie hollandaise des Indes orientales était à l'origine essentiellement orientée vers la « piraterie » officielle.

Nicolas Pinel n'amène pas avec lui son épouse, enceinte du benjamin Isaac, ni ses fils Gilles, alors âgé de 10 ans, et Pierre, 9 ans. Le jour de son engagement, il institue son épouse sa procuratrice générale.

À l'expiration de son engagement à Port-Royal, Nicolas Pinel ne retourne pas en France. Il préfère rester en Nouvelle-France. Il s'installe à Québec, ville qu'il apprécie beaucoup, et tente une nouvelle aventure. Quoique charpentier, Nicolas Pinel opte pour la culture de la terre. On lui octroie une concession près de la rivière du Cap-Rouge et il travaille vaillamment au défrichement. Son fils Gilles, alors âgé de 13 ans, vient le rejoindre de France.

### **Les méandres du soleil levant**

#### **L'immigration**

En 1675, il y avait environ sept mille Français au Québec. Le développement de la Nouvelle-France s'est fait avec des femmes et des hommes dévoués, courageux, dont le but était principalement d'évangéliser et d'instruire, des pionniers qui voulaient construire un pays avec des valeurs reliées aux principes religieux. L'héroïsme régnait dans ces colonies où tout se faisait dans le travail ardu et la solitude loin de la mère patrie. Ils possédaient l'amour. Ils étaient conscients que le manque d'amour était la plus grande pauvreté.

Durant la même année, il existait aussi une importante présence française en Acadie. Mais par le traité d'Utrecht, la France cède l'Acadie à la Grande-Bretagne en 1713. Les Français qui persistent à demeurer dans ces provinces sont soumis au régime anglais. En 1755, dix mille Acadiens français refusent de prêter serment d'allégeance

à l'Angleterre et, par conséquent, sont sauvagement déportés, principalement en Louisiane, sous la direction de Robert Monckton. Les soldats britanniques ont même tiré sur de jeunes Acadiens qui tentaient de s'enfuir alors qu'on les forçait à monter et à s'entasser dans des navires.

Le 5 août 1734, Lanouiller de Boiscler, grand voyer de la Nouvelle-France, part de Québec, de l'endroit appelé aujourd'hui « porte Saint-Louis », et se dirige vers Ville-Marie en suivant la rive nord du Saint-Laurent. Ce chemin est désormais appelé le « chemin Royal ». Durant cette période, la prospérité fleurit au Québec, jusqu'à la prise de la ville par les Anglais à la suite de la bataille des plaines d'Abraham en 1759. À ce moment, la Nouvelle-France comprenait une bonne partie des territoires de l'Amérique du Nord.

Plus tard, par le traité de Paris, le 10 février 1763, la France cède tout le Canada à la Grande-Bretagne. Au mois d'octobre de la même année, les envahisseurs créent la province de Québec. En 1771, l'Acte constitutionnel sépare, territorialement et constitutionnellement, la province de Québec en deux provinces distinctes : le Haut-Canada, aujourd'hui l'Ontario, et le Bas-Canada, aujourd'hui le Québec. Tout ce processus fut planifié dans le but d'assimiler les francophones. Le Haut-Canada s'endette désespérément. En 1840, la Grande-Bretagne impose l'Acte d'union, qui oblige le Bas-Canada à participer injustement à l'acquittement de leurs dettes.

En 1776, les États-Unis déclarent leur indépendance de la Grande-Bretagne, mais les guerres de l'Indépendance continuent. Les plus importantes d'entre elles sont la guerre de *Cap Henry* sur mer, dans la Baie de Chesapeake en Virginie, le 5 septembre 1781, et celle de Yorktown, le 19 octobre 1781. Sur mer, François Joseph Paul, comte de Grasse, avec sa flotte française de 24 bateaux contribue à la victoire de l'Indépendance américaine en défaisant le *Rear Admiral* britannique Thomas Graves. Il gagne sur mer et empêche le renforcement crucial d'atteindre le général Charles Cornwallis. Cette victoire sur mer à laquelle aucun Américain ne participe donne aux États-Unis l'occasion tant convoitée d'accéder à leur indépendance.

Sur terre, l'armée française, commandée par le général Jean-Baptiste de Vimeur, comte de Rochambeau, et le marquis de Lafayette, a contribué à donner la victoire au général George Washington, finalisant ainsi la guerre de la Révolution américaine et donnant au pays son indépendance. La présence et le contrôle britanniques qui avaient débuté à Jamestown en 1607 se terminent effectivement à Yorktown en 1781. *Cap Henry*, par sa position stratégique, a joué un rôle important dans l'histoire de ces deux événements.

À la suite de ces victoires, la France a demandé aux États-Unis de les aider à reprendre ce qui était la Nouvelle-France au nord de leur pays. Ils ont refusé, prétextant vouloir annexer ce territoire. C'est ce qu'ils ont tenté entre 1812 et 1814.

Une cargaison canadienne française, les Voltigeurs, arrête l'invasion américaine dans la région de Montréal de Châteauguay au nom de la couronne d'Angleterre. Elle travaille et se bat pour les intérêts des anglais. Vingt-cinq ans plus tard, en 1838, plusieurs patriotes sont pendus sur la place publique par ces mêmes anglais pour la seule raison de réclamer l'indépendance du Bas-Canada. On peut en conclure que la liberté et la démocratie de l'empire britannique et du Commonwealth d'aujourd'hui sont basées sur de la foutaise.

Les Voltigeurs auraient dû se battre du côté des États-Unis contre les Anglais du Canada. Dans ces années, les États-Unis étaient encore sous l'influence des Fils de la liberté, ceux qui ont fait l'indépendance. Le Bas-Canada aurait eu plus de chance d'obtenir son indépendance. Aujourd'hui, la situation de la politique en Amérique du Nord a complètement changé.

Devenus autonomes, les états-uniens connaîtront une prospérité extraordinaire avant de devenir eux-mêmes un empire arrogant voué à l'exploitation des autres pays sous une fausse égide de démocratie et de liberté. Il n'est pas surprenant de constater cette dégringolade politique, juste à observer les deux pays qui bafouent constamment l'ONU, les États-Unis et Israël.

### **Nostalgie des souvenirs**

#### **Isaïe à Chambly**

Mon ancêtre, Isaïe Bellefeuille, avait vingt-sept ans lorsqu'il dut quitter son épouse Julie, de « Wôlinak », aujourd'hui Bécancour (près d'Odanak), où ils demeuraient, pour aller travailler à Chambly dans l'espoir d'amasser assez d'argent pour s'acheter une nouvelle terre. C'était au printemps de 1837 et le couple venait de se marier le 5 juillet 1836, l'année de l'inauguration du premier chemin de fer au Canada reliant La Prairie et Saint-Jean. Isaïe était fort et vaillant. Il démontrait une allure fière et aimait sa jeune épouse, de descendance abénaquise, qui lui offrait des joies mystérieuses et sensuelles. Il était prêt à tout pour elle.

À Chambly, la construction du canal bat son plein. Les travaux ont débuté en octobre 1831 et il y a une grande demande de main-d'œuvre. On a construit le canal Lachine en 1821, celui de Welland en 1829 et on a complété celui de Rideau l'année ayant suivi les débuts de la construction du canal Chambly. Toute cette expertise s'est alors concentrée dans la région de Chambly à cette époque, pour la construction du canal, la rénovation constante du fort, des casernes militaires et des routes. Toute la région de Montréal est bien située pour commercer avec l'Europe et desservir le marché canadien.

Isaïe se présenta donc au chantier. Étant jeune, son grand-père, Jean-Baptiste Pinel dit Bellefeuille, l'avait souvent amené avec lui sur son traversier qui faisait la navette entre Trois-Rivières et Bécancour. Il fut engagé pour piloter un chalutier dans la baie de Chambly. Il fournissait du poisson frais aux ouvriers du chantier. Il dirigea le bateau avec maîtrise une bonne partie de l'année 1837.

Le 1<sup>er</sup> juin, Isaïe assista à une assemblée tenue par des membres du Parti patriote. Les orateurs y avaient critiqué le gouvernement britannique, qui refusait les subsides et oppressait les Français, nettement majoritaires au Québec. Il en sortit l'âme émue et son côté patriotique dominait tous ses sentiments. Le Parti patriote vibrait au rythme de ses attentes. C'était le parti de l'espérance. Il ressentait, cependant, la difficulté d'être jeune

dans cette société étrange, en constant combat pour sa survie et son existence.

De bonne volonté, il fut engagé dans le mouvement insurrectionnel des Patriotes. Au Bunker, hôtel populaire de Chambly du temps, où il prenait à l'occasion son déjeuner, il fut saisi, un vendredi matin, le 17 novembre vers six heures, par l'arrivée d'un détachement de cavalerie volontaire dirigé par le constable Malo de Montréal. Isaïe, seul et silencieux dans son coin, prêtait l'oreille aux conversations entre Malo et les autres de l'escadron venus prendre un thé et une bouchée, un arrêt d'environ trois quarts d'heure. Ils parlaient tous le français, excepté quelques-uns qui échangeaient dans un mélange de jargon français et anglais, du charabia, du baragouin...

« Il faut changer la charrette à foin, dit Malo, et la remplacer par un wagon couvert pour ne pas dévoiler nos deux prisonniers, et se rendre jusqu'à Montréal par la route de Chambly dans le plus bref délai possible. »

Ne faisant semblant de rien, Isaïe garda son sang-froid, sortit aussitôt de l'hôtel et se dirigea vers la charrette. Il identifia les deux prisonniers, Pierre Paul Démaray et le Dr Davignon, laissés bien attachés au froid, en plein air, au fond de la charrette, alors que les deux gardes « dragons » étaient occupés à une conversation avec quelques soldats des casernes jouxtant l'hôtel Bunker. On les amenait sans doute à l'échafaud, au Pied-du-Courant. Vite mais prudemment, Isaïe et Démaray échangèrent quelques mots. Isaïe s'éloigna et disparut comme dans une habitude routinière pour éviter d'éveiller tout soupçon.

Une fois éloigné, il ne perdit pas de temps. Il alla aussitôt prévenir les capitaines Bonaventure Viger et Joseph Vincent, deux figures dominantes de la rébellion dans la vallée du Richelieu, qui se trouvaient, heureusement, dans la région. Ce dernier, aidé d'Isaïe et du docteur Kimber, rassembla un contingent de trente-six patriotes et se posta à la Côte de sable, sur le chemin de Chambly, aux limites de la ville.

Vers dix heures, on vit apparaître la cavalerie volontaire, au nombre de vingt-huit, un des leurs étant resté aux casernes à cause d'une blessure. Ils furent piégés dans l'embuscade. Les deux prisonniers s'étaient protégés, allongés au fond du wagon, et la cavalerie prit la fuite, laissant le wagon défectueux et les chevaux blessés derrière eux.

Isaïe vient à l'aide des prisonniers avec six autres patriotes et les conduit chez un forgeron qui brise leurs fers. Il s'est toujours demandé pourquoi les deux prisonniers, Démaray et Davignon, étaient accusés de haute trahison par Lord Gosford, alors gouverneur. Ils sont, pourtant, de bons Canadiens. Pourquoi la cavalerie volontaire se compose-t-elle entièrement de francophones pour battre les Canadiens Patriotes? Ces volontaires! Ce sont des bureaucrates francophones, des «Chouayens» qui profitent des faveurs de la «British American Land», des loyaux (Loyalistes) au service du régime anglais, des aristocrates qui plus tard se sont, en majorité, anglicisés. Aujourd'hui, l'histoire se répète encore.

Isaïe se demande pourquoi des francophones se battent les uns contre les autres au Canada au lieu de s'unir et de former un peuple autonome fort dans le respect de leur langue maternelle, le français. Il découvre que les Canadiens du Bas-Canada sont illogiquement divisés: 45% de la population sont du côté des bureaucrates, le Parti patriote ramasse également 45%. Les 10% restant sont composés d'immigrants autres que francophones, et d'Anglais qui, à ce moment-là, règnent par la terreur.

Mon ancêtre demeurait dans la rue entre l'église de la paroisse et la baie. Le soir du 16 novembre, Isaïe, accompagné de Démaray et Davignon qu'il amenait avec lui à sa résidence, croisa le curé de la paroisse. Le curé reconnut les deux fugitifs et se dirigea immédiatement vers le fort pour avertir les Anglais. Il était à leur solde. Isaïe connaissait ce curé qui prêchait la soumission aux Anglais et qui condamnait les patriotes. Ce dernier lui avait même fait lire, un jour, une lettre que Mgr Bourget avait lui-même écrite, précisant que les sacrements ne devraient pas être administrés à ceux qui participeraient, d'une façon ou d'une autre, à la révolte. Isaïe se dépêcha à entrer chez

lui avec ses deux invités, leur donna des vêtements et de la nourriture, puis, vite, les amena dans son chalutier. Il traversa la baie de la rivière Chambly jusqu'à Richelieu. De là, les deux fugitifs prirent la petite route vers les États-Unis.

Isaïe trouve l'envahisseur intransigent, arrogant, injuste et cruel, sans pitié. Il considère les Canadiens qui travaillaient pour eux la fleur au fusil comme des traîtres. Les Canadiens à cette époque étaient les Canadiens Français.

Le lendemain de l'escarmouche, le 18 novembre, Isaïe apprit que le lieutenant-colonel Wetherall se dirigeait vers Chambly, à la tête de volontaires francophones bien armés et munis de canons, pour mater les patriotes de Chambly. Blessé aux genoux, il abandonna sur le champ son emploi de capitaine de chalutier, prit ses épargnes et se sauva à Bécancour pour rejoindre sa chère épouse, Julie, qu'il aimait tendrement et qui, tous les jours, l'attendait avec espoir, patience et passion.

### **La naissance du monde**

#### **Terre de nos ancêtres**

J'ai beaucoup de reconnaissance et d'estime envers mes ancêtres. Isaïe Bellefeuille, mon arrière-arrière-grand-père, a défriché, labouré à la pioche et à la charrue sa terre à Norbertville. La terre ne ment pas et elle rapporte à ceux qui la respectent. En ce temps-là, au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, il n'y avait pas de fonds de retraite. Les braves citoyens travaillaient la terre pratiquement jusqu'à leur mort et c'était pour eux une fierté et un honneur de travailler le plus longtemps possible, d'autant plus que l'espérance de vie était à ce moment de 55 ans environ. Cependant, il existe une certaine garantie pour leur retraite. Avec l'assurance de demeurer avec un de leurs fils ou une de leurs filles, ils leur lèguent leur maison. Ainsi, ils sont nourris, couchés, lavés, jusqu'à la fin de leurs jours.

Notre arrière-grand-père Honoré, fils d'Isaïe, a 14 enfants. Il hérite de la maison paternelle. Notre grand-père Ludger, l'un de ses enfants, est un homme sobre qui prend un grand soin de sa santé.

## **L'étoile du Nord - Les dessous du chasseur de tendresse**

Il mange beaucoup de légumes. Ma mère se souvient l'avoir vu, le jour de Noël, se faire cuire minutieusement des carottes.

Aujourd'hui, toutes les régions touristiques du Québec regorgent de beautés. Mes visites à Norbertville, région des Bois-Francs, m'ont fait découvrir ce beau coin de pays, bastion de la belle grande famille Pinel-Bellefeuille en Amérique, cette belle terre de nos ancêtres, joyau de notre patrimoine et l'un des plus beaux fleurons du Québec.

Depuis le berceau de nos ancêtres, nous partageons tous le même idéal. Nous célébrons une inspiration commune, issue de notre identité en communion avec tout notre environnement. Nos ancêtres ont travaillé dur, avec courage et vaillance, ce sol que nous foulons. Ils nous ont transmis des valeurs, entre autres l'amour, la foi, la vigueur, la vision et un rêve pour tous, la prospérité.

Laissons la vie nous abreuver de ses différentes formes, sources et facettes. Ont fleuri de cette progéniture des notaires, chanteuses, chanteurs, comédiens, comptables, ferblantiers, contremaîtres, dessinateurs industriels, professeurs, agriculteurs, peintres, infirmières, pompiers, des spécialistes dans différents domaines, hommes d'affaires, industriels, diplomates... à travers l'Amérique du Nord.

Que ce soit en famille, au travail ou dans des associations, les témoignages et les anecdotes s'avèrent toujours bénéfiques, et un grand nombre de personnes aiment ces témoignages ordinairement courts et significatifs selon la circonstance. Le 15 mai 1999, il y eut le premier rassemblement des familles Bellefeuille de l'Amérique du Nord. Voici mon témoignage en l'église de Saint-Norbert.

Il règne présentement dans cette place une puissante énergie. C'est dans cette église que nos ancêtres furent baptisés. Plusieurs d'entre eux se sont mariés ici. Je suis l'instigateur de ce premier rassemblement des Bellefeuille. Tout au long de l'organisation de cet événement, j'ai constaté et appris de merveilleuses choses. D'abord, j'ai découvert ma belle grande famille de Bellefeuille: petits-cousins,

petites-cousines, oncles, tantes... Cette belle grande famille inclut nécessairement les conjoints et les enfants. Par mon engagement, j'ai découvert des personnes dévouées, travaillantes, aimables et sympathiques. Devant Dieu, il n'y a pas de langue ni de frontières.

J'ai découvert également un coin de pays que je ne connaissais pas: la région des Bois-Francs. C'est une région pittoresque où règnent l'harmonie, la paix, la tranquillité et la joie de vivre. L'environnement est magnifique, superbe. On ressent une forte appartenance des gens au pays, à la terre. Des gens qui s'accomplissent et qui composent avec les forces en présence: la chaîne de montagnes des Appalaches, les champs, les vents... Le paysage est pittoresque: l'été, les champs cultivés, les plaines, les monts et vallées symbolisent l'abondance; l'automne, les couleurs me font rêver; l'hiver, les Appalaches, devenues montagnes blanches, me ravissent et le printemps, c'est la vie: le chant des oiseaux, les tulipes, les lilas...

Je travaille au centre-ville de Montréal, au complexe Desjardins, où la vie est trépidante, la circulation dense, l'atmosphère un peu viciée, où les foules se pressent de toute part. Par contre, à Saint-Norbert, c'est l'air pur et le repos. Depuis l'été passé, chaque fois que je viens dans cette région, je respire ce bon air pur, je respire également le repos et la tranquillité d'esprit.

J'ai découvert mes ancêtres, je les connais mieux, de même que mon père, décédé en 1978. Le plus bel héritage qu'ils m'ont laissé est sans doute le sens des valeurs. Ils étaient travaillants, courageux, honnêtes, bons, reconnaissants, pieux et tendres. Leur exemple fut pour moi d'une richesse exceptionnelle.

C'est par l'engagement, l'expérience et l'action que l'on découvre, apprend, grandit et que l'on se trouve soudainement sur le chemin de la réalisation. En s'engageant, on apprend à aimer, et lorsqu'on aime, on veut aider. Une des multiples façons d'aider les autres, c'est de prier pour eux.

## **L'étoile du Nord - Les dessous du chasseur de tendresse**

---

Je crois en la prière. Micheline et moi prions souvent ensemble. La Bible nous dit que lorsque plusieurs se réuniront pour prier, ce qu'ils demandent avec foi leur sera accordé.

La prière avec foi a un pouvoir prodigieux et spirituel qui accomplit des miracles. Tandis que je vais dire une prière, formulez une faveur, une demande à Dieu dans votre cœur et cette demande vous sera accordée. Voici ma prière:

Dieu en moi,  
Guide mes paroles, mes actions, mes pensées.  
Avec toi, je peux tout.  
Tu es ma force et mon amour.  
Guide-moi vers la connaissance et la sagesse,  
Fais de moi ton instrument amoureux  
Et bénis toutes les personnes ici présentes,  
Tous les couples, les foyers, les familles.  
Donne-leur la santé, l'harmonie, le bonheur,  
L'amour, la paix, l'abondance, la plénitude, la prospérité...  
Accorde-leur une longévité heureuse remplie de beaux et joyeux souvenirs.

Il est écrit aussi dans la Bible: «Tel un homme pense en son cœur, tel il est.» Pensez bien, pensez juste, pensez positif et d'une façon optimiste. Rêvez grand, visez haut, visionnez loin, car c'est ce que vous serez dans six mois d'ici, dans un an, dans deux ans... Ce que vous pensez maintenant, c'est exactement ce que vous serez.

Faites du bien, car tout ce que vous faites aux autres vous reviendra comme un boomerang. Vous le lancez et il vous revient. Le mal que l'on fait aux autres nous revient aussi d'une façon ou d'une autre. Nous avons donc avantage à faire du bien autour de nous. La meilleure façon de nous aider, c'est d'aider les autres. Vous voulez aider un dépressif? Apprenez-lui à aider les autres. Il va s'oublier lui-même, devenir plus sain, fonctionnel, heureux et se sentir utile. Le dépressif est trop concentré sur lui, sur ses petits maux. Il doit s'ouvrir aux autres, se respecter, avoir confiance...

## La magie du passé

---

Notre cerveau est merveilleusement créé. C'est en fait l'ordinateur le plus puissant au monde. C'est notre cerveau qui a permis les plus grands projets et les plus grandes inventions du monde: l'ordinateur, les avions supersoniques, les satellites, les fusées, les voyages interplanétaires... Le cortex cérébral contient au-delà de 100 milliards de neurones. Les connexions entre les cellules fonctionnent d'une façon exceptionnelle. Notre cerveau, notre être au complet est relié à notre subconscient, qui lui, travaille sans cesse, même la nuit. Il est relié à notre esprit, qui lui, est relié à l'Être Suprême, à l'infinie Puissance, à notre Créateur. Un sage disait un jour: «Ce que votre esprit peut concevoir et croire, il peut le réaliser.» Il n'y a pas d'âge pour réaliser un rêve. Dans ce monde, il y a des jeunes de 60 ans et des vieux de 30 ans. Ça se voit dans l'attitude et l'esprit de chacun. Jésus a dit: «J'ai fait de grandes choses et vous pouvez en faire autant et même plus.»



## **Chapitre 2**

### **Une valeur ajoutée La famille biologique**

#### **Le réveil des neurones**

##### **La naissance**

En prenant quelques moments pour réfléchir au sentiment fugace du bonheur, je constate à quel point j'ai été béni. Je rends grâce de l'amour que j'ai partagé, des moments heureux que j'ai vécus, des bénédictions que j'ai données et reçues, des occasions que j'ai eues d'apprendre et de grandir. Plus rien ne m'arrête dans ce voyage incroyable parsemé de choix, de résolutions, de faux pas, de recommencements, de déterminations... Je me pardonne et je pardonne aux autres. La réflexion positive est mon tremplin vers de nouvelles découvertes. J'ai acquis dans le passé une compréhension qui me guide dans le présent. Grâce à la réflexion positive, je deviens une expression plus puissante de l'amour et de la sérénité.

#### **Le rapport de force**

##### **Ma mère**

Ma mère venait d'avoir 26 ans le 26 février 1942 à ma naissance le 28 mars. Elle a eu un caillot de sang au poumon. Le médecin lui a dit qu'elle allait mourir. Elle était très croyante et elle priait beaucoup. Elle avait confiance... et croyait à la guérison. Elle a reçu l'extrême onction. Elle a miraculeusement guéri. À l'âge de 90 ans, elle se portait bien.

#### **Le thème me fait un clin d'œil**

##### **Rita et les Taillefer**

Rita, c'est le nom de ma mère, née le 26 février 1916 à Valleyfield, décédée le 23 octobre 2007 à l'âge de 91 ans et 8 mois. Elle nous a laissé cette prière: « Seigneur, vous m'avez appelé près de vous, j'ai laissé seuls ceux que j'aimais tant, prenez ma place auprès d'eux. » Maman voulait tout ce qu'il y avait de mieux pour ses enfants et désirait ardemment que nous grandissions dans un environnement sain et respectueux.

Elle a vécu 47 ans sur le bord du fleuve Saint-Laurent dans la municipalité de Grande-Île, maintenant fusionnée à Valleyfield, puis 13 ans dans différentes résidences pour personnes âgées, toujours dans la région de Valleyfield.

Pour sa fête, nous, les enfants, n'offrions pas un « certificat-cadeau » ou un déjeuner au lit ou un super bain de bulles dans la quiétude ou un samedi après-midi d'activités d'accompagnement sans pleurnicher ou un livre de bricolage pour tableau de sel, bougeoir, boîte à bijoux, fleurs séchées, porte-crayons, etc. Ça n'existait pas dans ce temps-là. Nous rangions notre chambre mieux que d'habitude et nous terminions nos devoirs avec plus d'attention, ne serait-ce que pour lui faire plaisir. Ce n'était pas facile de lui faire un cadeau. Elle vivait dans l'esprit de pauvreté, la simplicité volontaire à son comble. Un diplôme de la plus merveilleuse maman n'aurait pas été apprécié, quoiqu'elle le méritait grandement. Elle se consacrait tellement dans la religion, l'humilité, la modestie, l'altruisme, l'effacement, presque la digne sauvagerie.

Aujourd'hui, le rôle et le statut des mères ont bien changé en raison des familles séparées, reconstituées, adoptives, etc. Il existe une plénitude de modèles et de défis pour la mère moderne. Les combats des féministes ont innové et ouvert de nouvelles portes jusqu'alors jamais expérimentées et franchies dans l'histoire. Quelle révolution!

Dans plusieurs situations, deux mères se partagent ce rôle de mère de famille. Près de 15% des familles avec enfants sont reconstituées. Les mamans doivent être différemment inventives et fournir des efforts de logistique au quotidien au sein de familles où leur statut est parfois ambigu.

Anciennement, au Québec, il fallait du courage et de la patience aux mamans pour élever une famille nombreuse. Si elles ne pouvaient avoir d'enfants, les percées en matière de fécondité et les possibilités d'adoption étaient rares. De nos jours, il faut beaucoup de courage et de patience à la maman contemporaine pour faire les difficiles et souvent frustrantes démarches qui accompagnent la décision d'aller

en clinique de fertilité ou la tâche monumentale de monter un dossier d'adoption.

### **Souffle et respire**

#### **Le départ de ma mère**

«Je suis à bout d'souffle» s'exclamait ma mère. C'était sa petite phrase bien tournée, son sentiment, parfois son exécration pour démontrer son travail ardu, ses tâches difficiles à accomplir, la besogne des travaux ménagers et les exigences requises pour l'éducation de sa famille de huit enfants qu'elle aimait beaucoup. À la fin de sa destinée sur la terre, ses derniers souffles d'amour furent célébrés dans différentes résidences pour personnes âgées.

Toutes les résidences où ma mère a vécu ont rapport par hasard avec une histoire de famille. Elle est demeurée treize ans aux Résidences Salaberry pas très loin de l'ancienne CIL, dans le village Nitro, où j'ai travaillé en 1968. Lorsque, au début de l'année 2007, la direction des résidences l'a transférée au premier étage, section pour personnes non autonomes, elle a demandé à la famille de la déménager ailleurs. C'est alors qu'avec ma mère, j'ai fait des démarches pour la Résidence Villa Grande-Île, au 1186, Bord de l'Eau, presque en face de notre petite école de campagne. Ça n'a pas fonctionné. Elle a finalement abouti à la résidence du 6, rue King à Valleyfield, près de l'ancienne école « d'art et métier » et de technique où tous les garçons dans la famille, au nombre de six, ont fait un apprentissage d'étude.

Puis un séjour de quelques jours à l'hôpital en face du cégep, ancien édifice du séminaire St-Thomas-d'Aquin où René et moi avons étudié. L'hôpital, en collaboration avec un organisme gouvernemental local, la plaça à la résidence Les Cotonniers, l'édifice de l'ancienne manufacture de coton où papa et Lise, ma sœur, ont travaillé longtemps. Suivi encore d'un court séjour à l'hôpital, placée de nouveau dans une nouvelle résidence aux Quatre Saisons, près de l'édifice de l'ancienne manufacture de soie où papa a travaillé dans les années 30, 40 et 50. Là, j'ai fait une dernière visite de résidence à ma mère. Elle m'a dit «Je suis à bout d'souffle». Je sentais cette fois-ci que c'était vrai. J'avais le cœur serré et les larmes aux yeux. Elle m'a serré fort comme jamais. C'était une accolade d'adieu. Peu

de temps après, elle est transférée de nouveau à l'hôpital. On lui enlève son équipement, source d'oxygène et on la traite à la morphine. Je vais la voir une dernière fois le onze octobre avec Micheline. Elle ne souffre pas mais commence à être dépaylée.

Le 17 octobre j'envoie un courriel à mes deux fils, Vincent à San Francisco et Patrick à Los Angeles, leur annonçant l'état de santé de leur grand-maman faiblissante. J'anime un atelier d'écriture de 13 h à 16 h à tous les deux mardis. Juste avant de partir pour l'animation, je reçois un téléphone de ma belle-sœur, Francine, la femme de Richard, m'annonçant que maman se mourait. Ils sont à son chevet ainsi que Yves, René, Lise et plusieurs autres. Je suis quand même allé donner mon atelier d'écriture comme animateur.

Peu de temps après mon retour, comme je m'apprête à partir à l'hôpital de Valleyfield pour voir ma mère, je reçois encore un téléphone de Francine. Elle me dit que tous ceux qui étaient au chevet de maman étaient partis souper ensemble. Durant ce temps maman prenait des forces. Avec l'aide de Richard, elle s'est levée pour souper à la salle à manger, je crois, avec les autres patients. Le médecin ne lui prescrit plus de morphine. Lorsque mes frères et sœurs sont revenus de souper et qu'ils ont aperçu maman debout, ils étaient tous stupéfiés. Mais qu'est-ce qui se passe? Alors elle va bien encore pour l'instant. Un miracle? Que la force soit avec vous! Est-ce un miracle ou un dernier effort vital?

Ma mère croyait au miracle. Sa vie fut un miracle. À ma naissance, le 28 mars 1942, elle a reçu l'extrême-onction. Le médecin annonçait sa mort. Mais par miracle, elle a survécu à une terrible embolie. C'est le miracle de la vie. Voici sa philosophie, une éternelle prière. Vivons et travaillons. N'oublions pas de jouer, de rire, de nous amuser, de nous divertir. La vie est un don du Créateur. Elle est régie par l'Ordre divin et l'équilibre. Tout ce que nous faisons, disons, pensons et ressentons fait partie du tout parfait. La vie est infinie. Nous faisons partie de cet infini. Allons de l'avant! Lorsque nous prenons notre propre décision, nous recevons de l'aide de tout côté. Nous avons tous fait le premier pas en avant. Il se produira miracle sur miracle dans notre vie.

Mais ma mère était réellement rendue «à bout d'souffle». En cette occasion, le miracle n'a pas duré longtemps, maman décède sept jours plus tard le 23 octobre à 15 h 50 à l'âge de 91 ans et 8 mois à l'hôpital de Salaberry-de-Valleyfield. Née Rita Taillefer le 26 février 1916 à St-Stanislas-de Koska, ma mère était travaillante, pieuse, courageuse et dévouée. Elle a huit enfants, quinze petits-enfants et dix arrière-petits-enfants. Elle est toujours près de nous. Je dis à mes enfants «Ayez de bonnes pensées pour elle. Elle vous aidera dans la vie. Elle saura vous encourager dans la voie que vous prendrez. Elle vous protégera et vous soutiendra dans le bonheur, l'abondance, la joie, l'amour...»

Tout nous est prêté: notre mère, notre père, nos frères, nos sœurs, nos amis, nos enfants. Tout ce que nous croyons posséder sur la terre nous est prêté. La terre ne nous appartient pas. Nous appartenons à la terre. Nous sommes sur la terre pour expérimenter, pour être bons, pour faire le bien, pour voir la beauté du Créateur, pour apprendre, pour transmettre nos connaissances aux autres, pour profiter sainement du temps qui nous est prêté. Tout nous est prêté. Ma mère m'a été prêtée jusqu'au 23 octobre 2007.

Entre le premier souffle et le dernier soupir s'échelonnent une série de gouffres, une multitude de respire. Le gouffre des peines et de l'oubli, le respire de la joie et de l'ennui. Beaucoup d'autres émotions. «Maman, tu es partie. Tu reposes dans la lumière du Tout-Puissant. Tu te désaltères à la source de Son infinie bonté. Maman je t'aime.»

### Le placard

#### Le grenier de ma mère

Né avec la joie et le bonheur, mon père était toujours de bonne humeur avec un caractère et une grande bonté. Son jardin se compose d'histoires d'une vie en train de se faire et se défaire constamment, mais qui se cherche avec courage dans la pure simplicité. De son côté, ma mère était travaillante, mais quelquefois maussade et impatiente surtout le soir. Elle était une personne du matin. Avec entrain, elle aimait se lever de bonne heure. Elle a appris d'une autre façon ce qu'était le bonheur. Décédée le 23 octobre 2007 à 15 h 50 à l'âge de 91 ans et 8 mois, ma mère s'est fait remarquer par sa piété, son courage et son dévouement. Ses nombreux petits enfants témoignent de sa vie édifiante et bien accomplie.

Avant son départ, ma mère m'a laissé une multitude de souvenirs qui représentent toute sa vie tant spirituelle, religieuse et culturelle que familiale et sociale. C'est le grenier de ma mère. Que reste-t-il?

Je parcours les **photos** des amis de famille, sa première maîtresse à la petite école du rang de St-Stanislas-de-Koska, Audiana Croteau. J'aperçois celle d'Amélia Carrière. Elle a travaillé avec tante Lucienne à Rochester, N.Y. Elle s'est mariée à un français à Rochester et a eu un fils. Elle s'est séparée et n'est jamais revenue au Québec. Ici, des photos de Catherine Gruger de Ste-Barbe en 1979. Maman a travaillé huit mois dans l'opulente demeure des Gruger. Elle a gardé Catherine entre autres.

Une photo de Marc Montreuil, personnage légendaire dans la famille des Taillefer. Ma grand-mère Délina et sa sœur Dorila. Encore des enveloppes et des photos, des très vieilles et des plus récentes.

Son grenier regorge également d'une abondance de **cartes souvenirs de décès**. Tante Micheline Rouse, décédée le 9 décembre 2002 à l'âge de 60 ans, de ses enfants Daniel, Manon, et son petit-fils Nick. Des livres de chansons, entre autres le « Bivouac » du groupe *scout* de Lapocatière. Pour ma mère, toute chanson est une semence de joie.

Des **cartes de remerciement**, La Fondation du Cardinal Léger. Des poèmes, des prières, beaucoup de prières, de Mme Lacasse entre autres, décédée en septembre 2000, des neuvaines, des images, beaucoup d'images. Des cartes de souhaits faites à la main, Pâques 2004 de Florence Marjorie. Des cartes de fête, May, Claudette, Norma, 1996 pour les 80 ans de maman. Des cartes de Noël, Paul, le 7<sup>e</sup>, 2003.

**Des découpures de journaux** de toutes sortes. Tiens! Ici, le nouveau conseil Lacordaire à Notre-Dame de Bellerive. Ma mère et mon père siégeaient alors comme conseillers. Histoire de famille. Ma mère, résidente de la première heure à la Résidence Salaberry, 10<sup>e</sup> anniversaire. Un article de mon frère, échevin, René De Bellefeuille, sur le dossier des Carrières Régionales, un autre sur *Les Américains, victimes ou provocateurs* (29 septembre 2001). Beaucoup d'autres découpures du Soleil de Salaberry-de-Valleyfield, *Le peuple pleure sa princesse* (Journal de Montréal, mardi 2 septembre 1997), *Mort de Mère Teresa* (samedi 6 septembre 1997).

Des **lettres** de vacances de ses petits enfants, Chloé, août 1996. Ici, des lettres d'un prêtre, Jean Ravary, de Évangélisation 2000. Lettre de Lucie De Bellefeuille, C. P. 1646, La Pocatière à ma mère au 167, boul. Bord de l'Eau. Grande-Île, Valleyfield. Une lettre de moi, 2005. Une lettre de René et Andréa du Mexique datée du 7 janvier 2004. Maman aura 88 ans le 26 février. Beaucoup d'autres lettres reçues de ses enfants et petits-enfants.

Des **dessins**, coucher de soleil sur le lac. Lettre de Colette, rue Coolbrooke, Montréal, 4 novembre 2002. Elle suit des cours à l'université. Ses travaux ne sont pas distribués en classe, mais mis sur Internet. C'est la nouvelle technologie d'enseignement. Je déniche une formule arithmétique pour trouver l'âge de quelqu'un. Je l'essaie. Ça ne fonctionne pas.

Je découvre une petite boîte pouvant contenir des médicaments sur laquelle est écrit « deux comprimés quatre fois par jour, Bellefeuille 13-3-57 ». Dans cette petite boîte, sur une carte d'affaires d'un agent d'immeuble de Granby, est écrit « j'avais onze ans quand j'ai eu ce

souvenir de grand-père Bellefeuille. » Cette boîte contient des objets ayant appartenu à Ludger Bellefeuille, mon grand-père, décédé un lundi 3 novembre 1965 : quatre médailles, une petite croix et deux petites statues.

Des messages de bonheur de la part de Lucie, ma sœur. Elle était très près de notre mère : « ma petite maman, la plus grande des mamans ! Je t'aime xxx ».

Peut-on apprendre le bonheur ? Dans le grenier de ma mère, j'ai trouvé le bonheur physiologique, génétique et biologique. Du plaisir cérébral. C'est ce qu'il me reste, des souvenirs et des moments intenses de bonheur.

### **Écoute le grand maître Maurice, le géant philosophe**

Mon père, Maurice Bellefeuille, est né le 13 juin 1908. Il aurait eu cent ans aujourd'hui. Il est décédé le 12 mai 1977, à l'âge de 68 ans et 11 mois. Sa maladie fut longue. Elle nous a permis de mesurer toute la générosité et la résignation de son âme. Il demeurait au 167, boulevard Bord de l'Eau, municipalité de Grande-Île. Le même endroit où est décédé mon frère Pierre vingt-trois ans plus tard.

À l'époque de la naissance de mon père, la vie était précaire. La vie moyenne de l'homme et de la femme était de 47 ans. Seulement 14% des gens avait une baignoire et 8% possédait un téléphone à la maison. Aujourd'hui, on assiste à une société de consommation éhontée. Les gens ne sont pas plus heureux. La terre est surpeuplée, elle se pollue et s'use très rapidement. Les super riches de la planète et les gouvernements semblent inconscients.

Il y avait seulement 8 000 voitures et 144 milles de routes pavées connues en 1908. La limite de vitesse dans la plupart des villes était de 10 milles à l'heure. La plus haute structure au monde était la Tour Eiffel à Paris. Aujourd'hui, c'est la course à la hauteur, preuve d'un monde orgueilleux et arrogant. Le salaire moyen était de 0,22 cent/heure. Les professionnels gagnaient entre 1 500\$ et 3 000\$ par année. Le travailleur moyen gagnait entre 200\$ et 400\$ par année.

## Une valeur ajoutée - La famille biologique

---

Cette situation devait changer. Avec le temps, le mouvement syndical a amélioré les conditions sociales d'un certain nombre de travailleurs seulement.

Plus de 95% des naissances avaient lieu à la maison. Plus de 90% des médecins n'avaient pas fréquenté ni le collège des médecins, ni l'université. Les cinq principales causes de décès étaient: la pneumonie, l'influenza, la tuberculose, la diarrhée, les maladies du cœur ou les crises cardiaques. À certains endroits, la marijuana, l'héroïne et la morphine étaient vendues au comptoir de la pharmacie comme bonbons. Cette distribution et cette consommation se continuent de nos jours, mais d'une toute autre façon: illégalement et abusivement.

Le sucre se vendait seulement 4 cents la livre, les œufs coûtaient 15 cents la douzaine et le café, 14 cents la livre. La période industrielle est venue augmenter les salaires et le coût de la vie. On se trouve donc, aujourd'hui, dans la même situation, tout considéré proportionnellement, salaires et coût de la vie.

Le drapeau étasunien avait seulement 42 étoiles. Par la suite, ils ont ajouté 8 étoiles. Achats et conquêtes, guerres, exploitations et injustices, devenant ainsi un empire. La population de Las Vegas était de 30 personnes. Les mots croisés, la bière en canette et le thé glacé n'avaient pas encore été inventés. La fête des Pères et celle des Mères n'existaient pas. Deux personnes sur dix savaient lire et écrire. Seulement 6% des gens avaient terminé leurs études classiques ou secondaires.

En 1908, il y a eu seulement 230 meurtres aux États-Unis et 26 au Canada. C'était déjà trop. Aujourd'hui, les proportions comparativement avec la population de part et d'autre sont beaucoup plus grandes, celles du Canada avec les États-Unis n'ont pas changé.

Mon père était un homme travaillant, croyant, fidèle, pieux et sobre. Je ne l'ai jamais vu boire d'alcool. Il donnait sa paye au complet à ma mère qui gérait tout le budget. Il l'appelait « la sœur économe ». Il avait juste assez d'argent pour ses cigarettes et ses dépenses d'auto.

## La magie du passé

---

La mort de mon père m'a laissé au cœur une plaie profonde. Mais c'est devenu un vide pour du nouveau. Durant sa vie, je ne l'ai pas toujours apprécié à sa juste valeur. Avec les années, je reconnais de plus en plus sa bonté envers sa famille et son dévouement.

Voici quelques pensées que mon père respectait et que je garde toujours présentes en moi :

« Toutes les fois que j'ai été dans la compagnie des hommes, j'en suis revenu moins homme que je n'étais. »

(Senec ep.7)

« Je me suis éloigné, j'ai fui et j'ai demeuré dans la solitude. »

(Ps. Liv,8)

« Là, dans le silence des créatures, Dieu parle au cœur et sa parole est si merveilleuse, si douce et si ravissante, que l'âme ne veut plus entendre que lui, jusqu'au jour où, toutes les voiles étant déchirées, elle le contemple face à face. »

(1 Cor. XIII, 12)

« Si je meurs, ne pleurez pas,  
C'est un amour qui me prend.  
Si j'ai peur et pourquoi pas ?  
Rappelez-moi simplement  
Qu'un Amour m'attend.  
Il va m'ouvrir toute entière  
À sa joie, à sa lumière.  
Oui, Père. Je viens à toi  
Dans le vent  
Dont on ne sait ni d'où il vient,  
Ni où il va,  
Vers ton amour qui m'attend. »

## Une valeur ajoutée - La famille biologique

---

Notre père répétait que notre famille soit toute unie dans un projet quelconque. La chambre de mes parents était sobre. Je garde en mémoire un genre de *side board*, un gros meuble contre le mur. Je me souviens, jeune il fumait la pipe, il avait sa blague à tabac. Mais je ne l'ai jamais vu avec un crachoir. Je me souviens de la maison paternelle qui s'ouvrait sur le côté avec une porte *screen* moustiquaire. Dans les chaleurs torrides d'été, nous buvions du jus, de la limonade, du *Kool-aid*, et parfois du *Kik*.

Je remercie mes parents, papa et maman, de m'avoir mis à l'abri de la faim, de l'ignorance, du froid, et pour l'exemple qu'ils m'ont donné. Mon père était un homme religieux et juste. Il était généreux de sa personne avec le cœur et la fierté d'accomplir un travail bien fait. Tout en s'empregnant du devoir d'un honnête citoyen, il dégageait de l'humour. Il a travaillé à la manufacture de soie à Salaberry-de-Valleyfield et à celle de coton. Il a été jardinier, technicien, vendeur, a fait de l'entretien, du pic à pelle *jusque ad cottonem*.

Sa mort m'a laissé au cœur une plaie profonde. Dans notre famille, nous exprimons très peu et très mal nos sentiments et nos émotions. Tout se passe à l'intérieur. Avec Micheline, ma conjointe de deuxième mariage, je commence à les exprimer et à m'extérioriser. Donc, ce vide a été remplacé par une nouvelle conception de la vie. Je vis plus le temps présent avec mon épouse et mes enfants. C'est ma plus grande richesse. Je n'ai pas apprécié papa à sa juste valeur durant sa vie. Avec les années, la prière et la méditation aidant, je reconnais de plus en plus sa bonté, son amour et la joie qu'il portait à la vie.

Il souffrait de l'emphysème pulmonaire. Cette maladie a affecté son cœur à long terme. Elle fut longue, très longue. Elle m'a réellement permis de mesurer toute la générosité et la résignation de son âme. Ce fut la victime se conformant sans cesse à la volonté de Dieu. Il a beaucoup souffert, mais il acceptait sa souffrance pour la bonté de Dieu et l'unité de la famille. Il est allé vers Dieu et nous a demandé de ne pas pleurer, mais de faire un grand festin. L'unité de la famille était primordiale. Un jour ce noble et grand projet se réalisera.

## La magie du passé

---

Mon père représentait un monde bien à lui. De grandes pensées venaient de son cœur. Les pensées, les idées, les buts, les rêves et rêvasseries se transmettent. Aujourd'hui, je pense à ma famille, et un des rôles importants que je remplis est de subvenir aux besoins de l'être que j'aime, de mes enfants et plus tard de mes petits-enfants. Je n'ai pas encore de petits-enfants. Je pense aussi à mes occupations, ma carrière, mon dévouement à servir les autres. Mon principal but est de vivre en santé, sage et rempli de paix, source d'amour et de lumière.



### **Le bonheur possible**

#### **Des souvenirs**

Je suis sage. Parfois je me sens écrasé dans ma famille. Il me faut rester tranquille, souvent je dois m'effacer. Pourtant je rêve de voir le monde. J'écoute et j'observe.

Je me souviens du livreur de lait avec les bouteilles en verre et les bouchons en carton, le *brylcreem* censé séduire et magnétiser les filles. Ça n'a jamais accroché avec moi. C'était mal vu chez nous. J'ai expérimenté quelques fois les restos avec les juke-boxes attachés à la table, les enregistreuses à ruban, les disques 45 rpm avec les attachés du milieu en plastique. J'ai des souvenirs, des sentiments qui se cristallisent au rythme des cubes de glace dans un plateau en métal avec levier.

J'ai été témoin des fusils avec bouchon de liège, du logo de Pontiac, tête autochtone aux longues plumes en arrière, des premiers patins à roulettes avec lesquels les serveuses de certains restaurants nous servaient gentiment. Ma mère collectionnait précieusement les fameux timbres verts. Les salaires ne permettaient à personne de s'en exempter. Je me souviens du téléphone au mur. Il fallait passer par la téléphoniste de Bell pour acheminer notre appel. Puis vint le téléphone à cadran. Que de progrès dans la technologie et la communication depuis ce temps!

Je n'oublie pas le téléphone au mur, il fallait passer par la centrale, le téléphone à cadran. Je garde en mémoire le *coke* à 5 cents, format bouteilles avec de l'eau sucrée, colorée et gazéifiée. De nos jours, la formule ne semble pas avoir changé, avec l'équivalent de 14 carrés de sucre. Je revois les machines distributrices de bouteilles en verre, *Beany and Cecil* de Bob Clampett, *Topo Gigio*, *Alka-Zeltzer*, *Old Yeller* de Walt Disney. J'ai à l'esprit les cinémas en plein air, les restaurants *drive-in*, les *Studebakers*, les *Tinkertoys*, les jeux de Meccano, les *Lincoln logs*, les chaînes de gomme, les bonbons *Penny*, les *Jiffy Pop popcorn*, le *blackjack*, les jujubes quoique je n'aie jamais été un adepte des bonbons, de la gomme et du *popcorn*. Je reconnais les cigarettes bonbons. Quelle erreur que d'apprendre aux enfants à fumer! Et leur donner le goût!

Je me remémore mes anciennes espadrilles trouées dans lesquelles je devais passer l'été, les *regans*, les pantalons *Jerseys*, les soldats en plastique évoquant la violence et la guerre.

Je n'ai jamais oublié la vieille lessiveuse avec les rouleaux tordeurs, j'ai vu ma mère se prendre le bras dans ce tordeur, le timbre à 5 cents, la *camera Brownie*, les lampes de caméra, les *McDonald hamburgers* à 10 cents. J'en ai déjà mangé au début, mais aujourd'hui je n'en mange plus puisque c'est considéré comme de la malbouffe. Je garde en mémoire l'essence à 25 cents le gallon. Toute une histoire de pétrole depuis ce temps. Je revois le chef *Boy-ar-dee*, *Timmy* et *Lassie*, ding dong, c'est Avon madame. La première image de fond de la télé en noir et blanc de Radio-Canada, une tête d'Indien au haut d'un jeu de dard.

Dans cette évolution, miraculeusement, j'ai vécu de merveilleux moments et j'en retiens de formidables et d'inoubliables souvenirs.

### **Sorti des sentiers battus**

#### **Les vagabonds**

J'avais quatre ans et demi, nous vivions sur la rue Saint-Louis au centre-ville de Salaberry-de-Valleyfield. Il n'y a pas de parc dans l'environnement. On se regroupe, mes frères et moi, autour de Georges Groux, le plus vieux, âgé de huit ou neuf ans. Même sous une surveillance accrue de nos parents, on commence à traîner dans les rues avoisinant la maison.

Lorsque nous voyons passer une fille, Georges entame une chanson:

« Amoureux, chien bleu

As-tu vu passer mon p'tit chien pas de queue?

Oui je l'ai vu passer

J'ai tirai s'a queue

Y' a fait ouf! ouf! »

Nous chantions aussi fort qu'on pouvait puis on se sauvait.

À un vagabond qui passait :

« Guenilloux  
Plein de poux  
Les oreilles  
Plein de poils. »  
Et on se sauvait.

À une vieille fille aigrie et désagréable du nom de Pierrette :

« Pierrette la galette  
Numéro trente-sept  
Qui charrie des pets  
A pleine brouette. »

Quand un policier passait en auto :

« Police plein de cuisse  
Numéro trente-six  
Qui charrie d'la... »

Une bonne fois, Georges n'a pas eu le temps de se sauver. Il s'est fait prendre par la police. Ma mère nous réprimandait et insistait pour que nous ne fréquentions plus les Groux. Elle nous dit qu'ils sont mal élevés. Elle n'aime pas nous voir dans les rues. Heureusement que mes parents planifient de déménager en campagne sur le bord du fleuve, ce qui arrive quelques mois plus tard.

Je n'ai plus jamais entendu parler de Georges Groux, jusqu'au jour où, vingt ans plus tard, il est venu me réveiller en personne de bonne heure un samedi matin, au deuxième étage de notre maison sur le bord de l'eau, pour m'amener au poste de police. George Groux était devenu policier provincial (PP). Je revenais de Washington DC où j'avais demeuré six mois et mon auto, une *Falcon station wagon* rouge, portait encore la plaque d'immatriculation du DC. Un voleur s'était emparé de ma plaque pour exécuter un vol. Après enquête, les PP m'ont récupéré et embarqué pour une interrogation assez cousue et brutale, merci. Je ne m'étais même pas aperçu qu'il me manquait une plaque, celle d'en arrière. Après deux heures d'intimidation, ils m'ont laissé partir. Plus tard, ils ont découvert le vrai responsable. Ils

## La magie du passé

---

ne m'ont jamais fait d'excuses. J'ai trouvé cette attitude à mon égard cocasse et bizarre. Je n'en ai jamais fait de cas.

La vie est simple et il ne faut pas la compliquer. Le chemin direct est en face de moi, pas de détour. La vie se déploie pour moi sans forcer à contre-courant. Le temps arrange les choses. Je ne peux pas forcer l'ouverture d'une fleur, car je détruis sa beauté et sa perfection. Je me mets en accord avec la vie et il y a un juste moment pour tout. Souvent, il faut oublier les mauvaises expériences et tourner la page.



### **Il ne valait pas un pet de lapin La ferme de ti-pit fait du sport**

Ses petits chiens détestables qui nous jappaient sans cesse.  
Le coque  
Les boucs émissaires  
Les dindons de la farce  
La chèvre de M. Séguin  
L'animal monté sur ses grands chevaux  
Les vaches folles  
Le fumier dans le lait.  
Voilà! Quel méli-mélo que cette ferme  
De tit-Bout Grenier,  
Un de nos voisins d'en face.

### **La chanson de ti-Boute**

Un voisin près de chez nous  
Que l'on surnomme ti-Boute,  
Michel Grenier de son nom,  
Arrive à la maison à l'improviste  
Pour une soirée de famille,  
Lorsque vient le temps de s'amuser,  
ti-Boute offre sa chanson  
En s'exprimant ainsi:  
« Je vais vous chanter une drôle de mélodie  
Alors qu'un frisson m'électrise.  
Vous allez bien rire.  
Voici donc ma chanson...  
Dans laquelle j'ai changé un peu les mots,  
La musique et l'air également,  
Les mesures et le rythme sont modifiés.  
Alors voici ma chanson...  
Je tiens à vous dire  
Que je ne l'ai jamais pratiquée,  
En fait c'est la première fois que je la chante.  
Le titre... je ne m'en souviens pas réellement.  
Peu importe, voici ma chanson...

## La magie du passé

---

Mais y aurait-il quelqu'un parmi vous  
Qui la chanterait à ma place? »  
Non, on ne la connaît pas ta chanson  
Et on ne veut pas la chanter.  
C'est alors que ti-Boute  
Prend son chapeau,  
Prend la porte  
Et prend ses jambes.  
Il est 20 h 30, peut-être 20 h 35  
Il se dirige droit à l'écurie,  
Il fait son train en fredonnant.  
Tiens... tiens... la chanson lui revient.  
Il s'amène de nouveau chez nous.  
Vous allez voir ce que vous allez entendre.  
C'était une continuelle répétition  
Très ennuyante à entendre.



### La belle saison

#### Vive les tomates !

J'avais six ans. C'était l'époque des plaisirs naturels et simples: sauter pied nu sur les pierres, laisser couler le sable entre mes doigts, m'amuser à faire des cercles en lançant des galets à la surface de l'eau, grimper aux arbres, etc. J'adorais me promener dans les jardins de mes parents. J'admirais les différents plants de légumes disposés en rangées bien ordonnées bordés de ravissantes fleurs. Je me délectais à la vue des tomates. Déjà, je sentais l'ardent désir de leurs mignonnes petites fleurs jaunes de se manifester. Les tomates appartiennent à la même famille que les poivrons, les pommes de terre et le tabac, des plantes du Nouveau Monde qui n'ont pas voyagé outre-mer avant la fin du XVI<sup>e</sup> siècle.

Je commençais à travailler pour les jardiniers avoisinants, d'abord chez les Dupuis à 10 cents l'heure, l'année suivante chez les Cardinal à 25 cents l'heure. C'était toute une promotion. Des corvées étaient organisées pour planter les plants de tomates à la fin du mois de mai, au début de juillet pour les cercler, puis août et septembre pour cueillir ces savoureux fruits juteux, produits de la terre nourricière.

L'année suivante, mes parents ont loué un lopin de terre pour cultiver des plants de tomates et du tabac. Les plus vieux de la famille, Yves, René et moi avions la tâche de semer les plants de tomates. Quand venait le temps de les nettoyer, les cercler en remuant la terre autour, on se poignait pas le cul (langage de l'époque chez les Cardinal). À l'assaut! On exécutait un désherbage du maudit dans toute la plantation. Puis venait la récolte suivie de la vente.

Mes parents voulaient faire une tôle, un peu d'argent. C'était du boulot. Moi, je voulais *toffer la run*. J'ai appris que pour récolter, il faut semer et entretenir. Durant cette merveilleuse saison de la récolte des tomates, c'était magnifique. Souvent, cul plat sur notre perron devant la maison, nous observions les gens passer. Nous avions des tomates étalées sur le bord du chemin. À ceux qui en désiraient, nous leur en offrions. Dans ce temps-là, c'était bien différent. Nous faisons également du porte à porte pour vendre nos tomates.

Dans notre entourage, il y avait toujours des chiants-culottes, des jeunes qui avaient peur du travail. Contrairement à eux, nous étions heureux de travailler, de récolter le fruit de notre labeur, notre passion. C'était au *boutte*, car nous avons souvent mangé notre pain noir. J'avais des heures assignées pour faire ma part. Si je donnais des prétextes pour ne pas les faire, je tombais sur la fripe de ma mère, sur la tomate. Il fallait aider notre père dans les champs.

Mes parents m'ont transmis des outils pour me permettre de canaliser le pouvoir de mes émotions et de mon mental. Nos pensées, nos émotions et nos sentiments peuvent nous rendre malade ou nous aider à vivre en santé. J'ai appris que le jardinage est valorisant et gratifiant démontrant notre puissance inhérente et étonnante.

Aujourd'hui, je continue à cultiver un jardin. Mon épouse et moi voyons notre jardin comme le prolongement de notre maison. Nous lui conférons une vocation habitable, une nouvelle pièce aux couleurs changeantes, tantôt verte, tantôt jaune ou rouge... un espace nature à s'approprier et à vivre entre ciel et terreau.

Quand vient la récolte, on ne se lance pas des tomates. On les cueille. On les cuisine. On prépare des mets à base de tomates: jus de tomates, sandwiches aux tomates au pain croûté, tartes salées et pizzas aux tomates, ketchup, la bonne sauce aux tomates, salsa et condiments, soupes, hors-d'œuvre, salades, différents plats à base de légumes bien garnis de tomates pour agréments nos papilles gustatives. Nous faisons d'abondantes conserves.

Notre jardin regorge de saveurs, de couleurs, d'une grande variété d'espèces, disposées dans différents compartiments nous permettant d'atteindre chacune des plantes. Ici des plantes indigènes où pousse notre iris versicolore, là, des petits fruits, une fontaine qui attire oiseaux et grenouilles, là-bas, un pré fleuri puis un boisé baigné par un ruisseau. Je m'approche de ce jardin et l'envie d'en admirer la splendeur de plus près me saisit. Une fois à l'intérieur, je tombe en extase devant les dispositions et les arrangements de fleurs, de plantes potagères et de feuilles. Je me laisse enivrer par les senteurs mêlées qui embaument la brise, adorables effluves.

## Une valeur ajoutée - La famille biologique

---

Je peux contempler une multitude de fleurs aux couleurs éclatantes et des légumes qui représentent une partie de l'environnement naturel constituant la richesse première de l'humanité. Quel site envoûtant! C'est la passion du jardin et l'engouement pour les tomates.

En plus de dégager une beauté insolite, notre potager s'intègre dans la foulée des principes de développement durable. Les différentes parties consacrées aux tomates représentent une oeuvre rappelant la constante mouvance, beauté fugace d'une nature vivante et puissante. Cet art de vivre éveille les sens et invite au délassément.



### **L’empreinte du temps**

#### **Les blessures invisibles**

J’aime me retirer et étudier dans un coin à l’écart. Je suis atteint de la myopie depuis ma tendre enfance. On me traite cette myopie à l’âge de onze ans seulement. Je suis intellectuel, les trois plus vieux de la famille, Lise, Yves et René, sont plutôt manuels. Je suis considéré un peu comme à part des autres. D’autant plus que mon père désire qu’on envisage le marché du travail le plus tôt possible. Il croit également au droit d’aïnesse. Mais déjà, dans mon enfance, je vis le poète en moi et le chercheur de l’infini.

À la petite école du rang, nous nous amusions tous ensemble, de la 1<sup>re</sup> à la 3<sup>e</sup> et, un autre groupe de la 4<sup>e</sup> à la 6<sup>e</sup> année. Je me suis fait briser une jambe en jouant au drapeau, jeu très populaire dans les cours d’école à cette époque. J’étais en 4<sup>e</sup> année. Je jouais avec les grands de 6<sup>e</sup> année. Pour la 7<sup>e</sup> année, il nous fallait se rendre à pied à l’école Ste-Agnès à deux kilomètres et demi de chez-nous. On marchait le long du boulevard du Bord de l’eau, puis on montait le Chemin de Ligne jusqu’à l’école.

#### **Le chemin de janvier**

Jeune, je marchais sur la route  
Qui longe le fleuve  
Et le chemin de ligne  
Qui conduit à la ville.  
Nous avons de longs hivers.  
Les routes étaient parsemées  
De blizzards, de poudreries,  
Des tourbillons qui sifflaient,  
Des tempêtes qui soufflaient,  
Des rafales qui hurlaient,  
Des bourrasques qui brûlaient,  
Des vents à écorner les bœufs.  
Il s’accumulait  
D’épouvantables amonts  
De neige aux accotements  
Du chemin de ligne.  
C’était le chemin de janvier  
Aux multiples intempéries.

Nous marchions courageusement vers l'école,  
Mes frères, moi, quelques camarades,  
En file indienne,  
Emboitant la marche des empereurs.  
C'était le froid dur qui dure  
La froidure qui endure  
La piquête qui jure  
À la friture à la torture.  
La marche de notre futur  
Jusqu'à la bonne augure.

### **Les phares qui guident**

#### **Des personnes qui ont marqué l'existence**

J'ai reçu de mes parents un merveilleux héritage spirituel, un héritage biologique dont je bénéficie par la santé, un héritage culturel et patrimonial. Tout ce qui touche le cœur demeure gravé dans la mémoire. Le dévouement, la patience et l'exemple de mon père resteront dans ma mémoire pour la vie. Il a travaillé comme journalier à la manufacture de soie de Valleyfield, puis à celle de Montréal Cotton. Dans la grande famille de mon père, il y a des artistes peintres, des musiciens et des chanteurs. Dans les soirées des fêtes, nous nous amusons beaucoup.

J'ai gardé de mon père une patère transmise par son père, Ludger, à son décès au début des années soixante. Il a dû s'en servir près de vingt ans, puisque mon père est décédé au mois de mai 1978. Il utilisait cette patère, vieille de cent ans, dans sa chambre à coucher pour accrocher ses pardessus et ses chapeaux. Elle est de chêne verni foncé. Il l'employait tous les jours. Cette patère est pour moi un merveilleux souvenir et elle fait mon bonheur. Haute de six pieds, elle a une base en forme de pied de coupe. Elle monte en un carré qui se rétrécit vers le haut, offrant quatre crochets d'acier qui servent à suspendre des vêtements de chaque côté. Sur le dessus, on peut appuyer des chapeaux.

Je considère comme très significatifs la piété, l'amour et la simplicité de ma mère. Elle me disait « pierre qui roule n'accumule pas mousse. » Dans sa famille, on retrouve également des musiciens, des chanteurs, des danseurs, des siffleurs...

## La magie du passé

---

J'ai trouvé mes grands-parents, Aurélie et Ludger, très sympathiques, doués d'une grande générosité de cœur, mais Ludger était un peu froid d'approche.

J'ai connu ma grand-mère maternelle Dorina très recevante. On l'appelait mémère. Elle ne demeurait pas très loin du lac Saint-François. Pour y arriver, nous devions passer la baie des Prises, puis devant la petite école du rang. C'est dans sa demeure de Saint-Stanislas-de-Kostka que j'ai regardé pour la première fois la télévision vers 1955. J'écoutais chanter Michèle Richard accompagnée de son père au violon. Chez mémère, il y avait des soirées formidables du bon vieux temps.

Je me souviens de Mlle Bériault, ma maîtresse à la petite école de campagne sur le bord du fleuve dans Grande-Île. Elle était formidable. Et Mlles Miron et Sauvé.

J'ai beaucoup d'estime pour ma première épouse, Louise, la mère de mes deux fils. Elle m'a accompagné pendant onze ans. Je lui dois ma reconnaissance pour son soutien durant mes études universitaires et mon retour à la joie de vivre.

J'ai une extrême admiration pour Patrick, l'aîné de mes fils, toujours actif, qui se dévoue dans l'enseignement de la musique et dans la réhabilitation des alcooliques et des drogués. Je contemple la créativité de Vincent et la force de recommencer pour mieux se prendre en main. J'ai toujours adoré faire des activités avec mes deux fils.

Je garde en mémoire mon ex-beau-père, Michel Alepins, décédé le 20 mars 1991, à 5 h 30, l'heure à laquelle il avait l'habitude de se lever à tous les matins pour assister à la messe. Un homme qui m'a donné une bonne poussée dans la vie. Il a toujours gardé et pratiqué l'ancien rite traditionnel de l'Église.

Micheline, mon épouse depuis 1986, est aussi ma muse, mon amie, mon aimante, ma maîtresse. Sa retraite fut agréable. J'envisage la mienne également très positivement avec elle.

J'ai eu le bonheur d'avoir deux bons directeurs de chant à la chorale du centre-ville, Richard Dugas et André Baumier. J'ai admiré leur talent, leur justesse et leur patience de 1986 à 2006.

Raymond Craig, un formidable Haïtien, chef de service, maintenant à sa retraite. Je l'ai côtoyé pendant six ans. Il m'a appris à travailler tout en gardant l'humour. Il m'a ouvert les yeux sur le monde, le contrôle des religions, des empires et des dirigeants de pays.

Pierre Bourgeault m'a montré et enseigné le chemin de l'indépendance. Il fut l'un des meilleurs orateurs du Québec, très intéressant et convaincant. J'étais membre du RIN. (Ralliement pour l'indépendance du Québec). J'aimais entendre ses discours.

Roger Drolet avait son émission de radio à CKVL, la nuit. J'étais seul et j'écoutais ses pensées philosophiques et spirituelles dans les années 1980 à 1986. Il m'a ouvert les yeux sur les « deux dimensions » dans « sommeil interdit », « les femmes me disent » et « les femmes aiment faire l'amour, mais à leur façon ».

Raoul Roy des années soixante-dix m'a instruit sur la vie historique de guérilla et spirituelle de Jésus, l'indépendantiste.

J'ai de merveilleux souvenirs. Le temps passe vite. Aujourd'hui, je ne regarde plus la télévision. J'aime les pièces de théâtre à caractère historique ou humoristique. Je suis semi-végétarien. Je mange du poulet et du poisson. J'aime les fleurs, les fêtes, les danses sociales et en ligne. Je n'aime pas la disco. J'adore écouter de la musique rétro et classique. On peut rester jeune pour toujours. La jeunesse se vit par l'intérieur. Je m'occupe bien de moi-même et je peux vivre longtemps. Prenez soin de la terre nourricière, de l'eau que l'on boit et de l'air que l'on respire.

Je me souviens de mes oncles Taillefer de Saint-Stanislas. Oncle Florian chez qui j'ai regardé la télé pour la première fois au début des années 50. Nous braquions les yeux sur une émission se déroulant dans une salle d'opération. Les chirurgiens avaient un masque blanc pour

la sécurité des patients. Mon oncle Florian disait que l'intérieur du corps humain puait. Il nous amenait souvent à la grange. Les animaux me captivaient: les vaches, les chevaux, les poules, les coqs... Je me promenais dans les entre-deux. Je me souviens de mon oncle Wilfrid à qui il manquait une couple de doigts à une main. Ça m'a toujours impressionné. La vue des vieux meubles me délectait. Je descendais les escaliers du deuxième étage en racontant des histoires de *rapnips* qui avaient des cornes. Provenant d'une légende québécoise, les *rapnips* étaient de la même famille que les loup-garous. Cette maison a été bâtie sur le site d'une autre vieille maison qui a brûlé vers 1936. Ah! Que j'aurais aimé voir les vieux meubles de cette maison!

Pionnier des études généalogiques au Canada français et en Acadie, **Archange Godbout** est né le 25 mai 1886 à Saint-Vallier de Bellechasse. Il fait des études en lettres au Collège séraphique de Montréal (1900-1906) et en théologie au Séminaire de Québec. Il est ordonné prêtre franciscain le 20 juillet 1913. Sa vie ne se limite pas à une vocation sacerdotale mais elle englobe aussi la vocation d'un historien érudit. En plus de fonder en 1943 la Société généalogique canadienne-française, il publie plusieurs ouvrages sur l'origine des familles canadiennes-françaises au Québec et en Acadie. Il fait plusieurs voyages d'études en France, plus spécifiquement aux nord et nord-ouest, en Normandie, Bretagne et Aunis. Une des familles sur laquelle le père Archange a travaillé et publié est celle des **Pinel**. J'ai eu la chance de le voir, de lui poser des questions et même de travailler avec lui dans les années 50. Le père Archange Godbout est décédé le 23 mai 1960.

Parmi l'infinité d'êtres vivants qui ont peuplé la terre, très peu ont survécu à l'histoire. Les humains disparus que j'ai connus resteront dans ma mémoire comme des expériences de vie. Chaque personne que je côtoie ou que j'ai côtoyée m'apporte un cheminement spirituel et une vision de la vie.

## Chapitre 3

### La relève Prime jeunesse

#### Une convenable enfance révélée

J'aime patiner et jouer au hockey. Je m'intéresse avec passion au club professionnel, les Canadiens, et au club semi-professionnel, les Braves de Valleyfield. J'écoute la radio, je lis la Patrie que papa achète chaque dimanche ou le journal régional. À cette époque, le hockey est une religion au Québec. Après le chapelet en famille du cardinal Léger de la cathédrale Marie-Reine-des-Cœurs à la radio, l'émission la plus populaire, le samedi soir à la télévision, est la Soirée du hockey avec René Lecavalier. À la fin des années 40 et au début des années 50, un des alignements du Canadien, appelé alors la Sainte-Flanelle, est composé de Maurice Richard, Butch Bouchard, Toe Blake, Elmer Lach et Bill Durnam, et est dirigé par Dick Irwing.

À cette époque, un bon joueur des Canadiens de Montréal gagne 8 500\$ par saison et c'est bien payé. Pour les coupes Stanley de 1944 et 1946, les joueurs participants reçoivent un boni de 1 300\$. Ils sont considérés comme des dieux. Aucune comparaison avec le salaire des joueurs professionnels du hockey d'aujourd'hui. C'est l'évolution des mentalités. De nos jours, tout est centré sur l'argent. Maintenant, je n'assiste à aucun club professionnel, autant de hockey que de football ou d'autres sports. Les époques se succèdent, changent, mais aucune n'est parfaite. Elles ont toutes leur faiblesse.

Je suis impressionné par l'histoire de Joseph vendu par ses frères dans la Bible. De même, je ressens que mes frères les plus vieux profitent de mon innocence, de ma fragilité et de ma naïveté. Je peux sûrement réussir et faire mon chemin ailleurs que dans l'environnement familial. Je m'en sortirai comme un homme de grandeur et de sagesse. L'ordre divin triomphe de toutes situations et intentions négatives. C'est un message d'espoir qui me soutient et me dirige dans les différentes expériences et sensations que je

vis. Les circonstances malveillantes ne peuvent triompher. Ces défis qui m'apparaissent comme des montagnes sont devenus par la suite insignifiants. Ce n'étaient que des cahots sur la route qui mène à la réalisation de mes espoirs et mes rêves. Souvent un mal se change en bien.

Les midis, durant les mois de septembre, octobre, mai et juin, je dîne à la maison. Je marche un mille de l'école à la maison et j'y retourne à pied. Je trouve refuge dans la solitude et le vent. Je passe devant l'énorme orme qui balance ses bras dans le ciel en face de la maison Dupuis. À la table règne une grande discipline: ne pas chanter, ne pas poser ses coudes sur la nappe, ne pas parler pour rien dire... Après le repas, il faut prendre de l'huile de foie de morue, se brosser les dents, un petit coup de peigne...

Nous avons une machine à laver avec un tordeur. Ma mère s'est souvent pris la main dans ce tordeur. Une glacière, changée plus tard pour un *frigidaire*, se présente près de la porte de côté dans le cabanon. Lise achète un *pick-up* qui fait jouer les 78 tours, et plus tard, des disques incassables en vinyle. C'est elle qui achète la première télévision chez nous, dans la maison paternelle. En congé chez moi, je peux écouter de temps à autres les émissions: Radisson, Papa a raison, les marionnettes Pam Pam, la Soirée du hockey, la Pomme d'Adam...

Les prêtres et les frères m'effraient avec leurs histoires d'apocalypse, de fin du monde, d'obscurantisme, de punitions, enfin toutes sortes de peurs. Mon enfance, c'est sous le régime de Duplessis, une époque spéciale. On tente de m'inculquer le sens du sacrifice. Je dois avouer qu'ils ont réussi avec moi. On m'inflige des punitions corporelles. C'est l'appel à la cloche pour terminer les récréations et prendre ma place dans les rangs pour entrer dans l'école et retrouver mon banc. Parfois des coups de claquettes scandent nos déplacements de groupe. On m'enseigne la condamnation au travail que Dieu imposa à Adam et à toute sa prospérité après le péché originel.

Mes parents viennent de passer à travers la Grande Crise, l'époque Duplessis peut être considérée comme relaxe. Je ressens une légère

névralgie presque agréable et plaisante, malgré que dans les sociétés d'autrefois, entre l'enfance et l'âge adulte, j'avais le pressentiment que la vie ne devait pas tant s'accroître. Ce dur temps a connu les pensions de veuves nécessiteuses, les allocations familiales, le secours direct. Plusieurs familles vivaient sous le seuil de la pauvreté.

Je me rappelle les prêtres qui portent la soutane. Ça émerveille ma mère. Elle désire ardemment avoir un prêtre dans la famille. On fait maigre le vendredi. C'est une bénédiction pour moi, car je n'aime pas la viande. Aujourd'hui je suis semi-végétarien. Je mange du poisson et du poulet. Je me souviens du crucifix dans chaque pièce avec le rameau qu'on changeait tous les ans. J'ai souvenir de quelques visites des Pères blancs, des Oblats, des Sœurs de l'Immaculée à la petite école du rang de Grande-Île, où l'on vouvoit respectueusement nos maîtresses, et plus tard, pour la sixième année, à l'école du Sacré-Cœur à Bellerive. On récite quelques prières en langue étrangère. On nous dicte l'esprit de notre vocation de peuple d'évangéliser les païens. J'achète des petits Chinois, des petits Noirs et des cartes où la photo d'un converti étranger est imprimée.

Tous les mois, c'est la confession avec la classe. Je récite des prières religieuses avant de m'endormir. Tous les dimanches, j'assiste à la messe. Ma mère aime arriver un quart d'heure avant le début de la messe. L'église est toujours comblée, l'office est impitoyablement long, il fait chaud, tout est en latin, d'autant plus qu'il me faut être à jeun pour communier. Quelques enfants tombent de fatigue sur le plancher. Aux messes de la semaine, à l'Église Notre-Dame de Bellerive, le chantré ou le gros « bédô » solfie un grégorien au fond de la nef principale à l'entrée de la façade arrière. Il est appuyé sur le dernier banc et il répond aux intonations du prêtre en avant. J'assiste aux vêpres, aux offices du mois de Marie. Le jour des Morts, j'obtiens la libération d'une âme du purgatoire chaque fois que je sors d'une église et que j'y rentre. Les premiers vendredis du mois, je fais le salut du Saint-Sacrement, j'entonne le *Tantum ergo*. Au séminaire, on me place toujours au milieu des plus indisciplinés. Je reçois les coups, c'est moi qui suis puni le plus souvent pour la dissipation de ces indisciplinés. Heureusement qu'aujourd'hui, j'ai vaincu la culpabilité qu'on m'a inculquée et toute cette hypocrisie reliée à la

pratique religieuse et ses acolytes de la hiérarchie ecclésiastique. Toute ma vie j'ai dû cultiver mon estime personnelle.

Je me rappelle avoir lu entre autres *L'homme, cet inconnu* d'Alexis Carrel (prix Nobel de 1912) et d'avoir étudié l'eugénisme, non pas au programme du cours classique, mais par moi-même. Je suis un autodidacte naturel. J'ai également lu *l'Humanisme intégral* de Jacques Maritain, et la théorie du néothomisme, une extrême complexité du pape Léon XIII, *L'Atlantide* de Pierre Benoit, *Le Disciple* de Paul Bourget, roman psychologique révélant les valeurs traditionnelles, quelques livres de Jean-Paul Sartre, Albert Camus, Victor Hugo et plusieurs autres.

Mon enfance de pureté, de liberté, de candeur me sert, aujourd'hui, de bénédiction dans ma vie. J'apprends à prendre une journée, un moment à la fois à travers le labyrinthe des mystères de l'existence où se produisent des miracles merveilleux. J'ai grandi, j'ai étudié, je me suis découvert. J'ai dû m'adapter dans l'environnement d'autrefois et d'aujourd'hui.

Je ne crois plus à l'apparat liturgique et tout le rituel religieux. Cependant, j'ai confiance en une infinie Puissance, en une forme de l'immortalité de l'âme et en la prière à l'Intelligence Suprême, la pure essence de ma force intérieure. Je ne crois plus en la religion et en la divinité de Jésus de Nazareth, mais je crois qu'il était un grand Maître moïste qui voulait libérer son peuple de l'Empire romain. Le moïsme est la religion primitive des Hébreux du temps de Moïse, tout à fait différente de celle pratiquée au temps de Jésus et de nos jours.

Je retrouve dans la mémoire de mon enfance les éblouissements des mois de juin, de juillet et d'août dans les champs de fraises et de framboises, dans la poussière de foin, devant l'infinie étendue des cultures de tomates, mais aussi l'esprit d'aventure et de conquête des grandes villes. Le mot « cosmopolite » n'existe pas au Québec, cependant, Montréal est une grande et lointaine ville et je ne crois pas qu'il s'appliquera un jour à la ville de Montréal. La première fois que j'ai exploré Montréal, je ne me souviens pas des sens uniques. L'hiver, les rues sont très rarement déneigées. Elles fourmillent de

tramways jaune crème et rouge brique, aux banquettes de canne tressée et avec un marchepied qui se déplie pour entrer et descendre.

J'ai grandi dans une période où une « fille-mère » est une chienne, son enfant : un bâtard, un homosexuel : un malade ou un criminel. Mes parents m'ont défendu d'adresser la parole aux divorcés, aux protestants... La famille constitue la norme absolue où les principes religieux doivent être respectés et appliqués. En 1967, la pilule anticonceptionnelle vient les renverser.

Je m'habille avec les vêtements des plus grands quand ils ne leur font plus et les miens passent aux plus petits. Ma mère raccommode et répare tout. Elle rapièce les coudes, les genoux, les fonds de culotte... Elle enlève les boutons des vieilles chemises. Je la vois même recycler une enveloppe en la tournant à l'envers et la donner au postillon. Elle fait du neuf avec du vieux. Mon père redresse les clous arrachés qui n'ont pas trop de rouille. Cette mentalité d'économie et de recyclage est dans mes gènes. Je ne gaspille rien. La mode n'a pas d'importance pour moi.

Mon père possède un vieux camion vert international 1951 ou 1952 qu'il appelle *pick-up*. Il a le contrat de nettoyer la fournaise de la manufacture de soie à Valleyfield. Il en charrie d'la cendre ! Il vit l'ère où l'ancienneté se dirige vers un statut plus récompensé que la performance, où le savoir progresse lentement et où la loyauté s'exprime généreusement envers l'employeur. Mais quand papa travaille et accomplit une tâche, il la fait avec perfection.

### **La légende d'un peuple**

#### **Les soirées de famille**

Je garde en mémoire les annonces de cigarette pour Noël, l'arbre de Noël en aluminium, les cartes de *baseball* à 5 cents, les bières Falstaff et Dow. Je n'en ai jamais bu à la maison. La publicité à la radio et à la télé ne date pas d'aujourd'hui. C'était mon souffredouleur et ce le sera toujours.

Quand j'étais adolescent, au temps des *Kodex*, des *Frigidaire*, des *Skidoo*, des *Kleenex*, des *Kodak*... nos soirées de famille étaient

très diversifiées. Elles comprenaient la danse, les sets carrés, les jeux, le chant, les récitations... On se racontait des histoires, des anecdotes. On dansait des sets carrés. Il y avait les filles, les femmes qui passaient la traite. Durant le temps des fêtes, surtout chez oncle Réginald et tante Béatrice, voisin de pallier de grand-mère Taillefer, en campagne à Saint-Stanislas-de-Kostka, plusieurs cousins et oncles chantaient, mon oncle Eugène jouait du violon, d'autres de la *musique à bouche*, appelée plus tard harmonica, ou de l'accordéon. Parmi les chants, je me souviens du folklore que l'on chantait souvent entamé par tante Fleurette ou mon cousin Roland. Leur style avait un peu des allures de *musique* country comme Willy Lamothe, Georges Hamel, Marcel Martel, René Martel et autres. D'autres abordaient des chansons à répondre. Les chansons à répondre m'ont toujours fasciné. Elles font participer les gens et tout le monde rigole et tape des mains. Ces belles chansons avaient le magnétisme et le pouvoir d'unir les familles. Que d'agréables et d'inoubliables soirées nous avons passées! J'en savourais chaque instant.

La famille aimait danser. Nous organisions de belles soirées de danse familiale. On n'en voit plus aujourd'hui. De plus, nous allions danser dans différentes salles de danse: la salle Wilson du Coteau du Lac, la salle de danse Rousse du Chemin de Ligne et plusieurs autres composant le tissu social local.

Durant le temps des fêtes, parmi les chansons à répondre, il y en a une qui m'émerveillait mais que je n'ai jamais comprise. Beaucoup plus tard, en repassant les chansons à répondre et folkloriques, je me suis attardé sur cette chanson pour bien la comprendre. Je me suis tout mélangé. Dans un poème intitulé *Ah! Si mon moine voulait!*, je donne ici mon interprétation des mots.

**Ah! Si mon moine voulait...**

Ah! Si mon moine voulait respirer!  
J'irais au beau jardin du temps qui court  
M'apprivoiser auprès de ma blonde.  
Je donnerais Versailles,  
Paris et Saint-Denis.  
Je vendrais mon âme et de mon sang,  
Je payerais le bonheur.  
Ah! Si mon moine!

Ah! Si mon moine voulait marcher!  
Je ramènerais l'anneau d'or d'Isabeau,  
J'offrirais une rose à Isabelle,  
Mes souliers ne cesseraient d'user les planchers  
Et je battrais la cadence.  
Ah! Si mon moine!

Ah! Si mon moine voulait danser!  
J'irais sous les ponts de Paris  
Où l'on ne craint même pas l'clair de lune,  
Je sauterais avec ma bergère, ô gué!  
Son voile volerait au vent  
Et je prendrais la boucle de son ruban.  
Ah! Si mon moine!

Ah! Si mon moine voulait chanter!  
Je serais le chevalier de la table ronde.  
Je donnerais mon capuchon,  
Mon chapelet et mon ceinturon,  
Ma chemise et mes pantalons,  
Mes bottes et bien d'autres choses...  
Ah! Si mon moine!

Ah! Si mon moine voulait, comme un oiseau, turluter,  
Ah! là! Par exemple!  
C'est assez mon moine,  
J'irais simplement me cacher.

**Salut!**

Salut vieille branche!  
Salut vieille grange!  
Les rustiques granges  
Sont faites de planches  
Provenant de certaines branches.  
C'est le cercle carte-blanche.



### **Une place de choix Un été de Grande-Île**

Un jour, lors d'un pique-nique, je contemple ma voisine de mon âge que je désirais avec tendresse et compassion. La douceur de son regard donne à sa beauté la sérénité d'une madone. Dans cette magnifique fête estivale du camp Bosco, je l'ai observée. Elle valsait avec la raclette à la musique de son cœur. Quand je suis passé près d'elle, à son insu, fringante et émanant le parfum propre de sa peau, voulant serrer l'éternité étreinte... Hélas! Pour ne pas gâcher ma journée et mes aspirations dans cette campagne baignée de soleil, j'abandonne ce désir, car si maman avait su... L'air a une transparence lumineuse, un éclat à toute la nature, une intensité brillante au bleu du ciel, aux verts des arbres et de l'herbe, aux fleurs multicolores. Le soir, le clair de lune inonde la nature de sa lumière. De retour à la maison, je retrouve ma mère.

Derrière la maison, un peu vers la droite au haut de la pente gazonnée, siège une petite écurie, genre de cabane à deux étages. En haut, c'est le poulailler, en bas se vautrent des cochons dans une flaque boueuse. Juste à côté, c'est le verger de Michel Grenier. En face de chez-nous, loin dans les prairies, les vaches paissent dégageant le calme de la campagne. Demain, tout près, on y cueillera des fraises des champs. Michel Grenier est notre voisin que l'on surnomme ti-Bout.

### **Vers la lumière en toute symphonie Un amour de jeunesse**

Mon enfance dans la famille est marqué par une éducation étouffée dans la restriction. J'ai subi la préférence de mes parents qui croyaient au droit d'aînesse à l'égard de mon frère, l'aîné des garçons, qui a de plus profité de moi. On m'a enlevé tout estime de soi. Soit indifférence, soit manque de ressource, je n'avais pas de considération dans le foyer.

Je me souviens, tout jeune, je voulais partir de la maison paternelle, faire ma vie ailleurs. Il semblait qu'il me serait plus facile d'évoluer dans d'autres milieux que d'être entouré de frères jaloux

et de parents qui m'élevaient dans la limitation et qui trouvaient les enfants des autres toujours meilleurs que leurs propres enfants.

Jeune adolescent, il n'était pas question que je parle à une copine. D'ailleurs, mon éducation dans la restriction mentale ne m'avait pas permis de me donner le courage et l'audace, même pas la chance de me faire des copines.

Je vivais, donc, dans l'amoindrissement à la limite du rationnement sur tout point de vue. J'ai souffert longtemps de myopie et de maux de tête. Ce n'est qu'à l'âge de douze ans que j'ai commencé à porter des verres pour corriger cette anomalie. Ce fut pour moi le miracle de la vue.

La vie du séminaire avec ses règlements et ses principes religieux vient creuser davantage cette répression. Il y a une surveillance accrue sur toutes nos activités: téléphone, courrier, au dortoir, au réfectoire, à la salle d'étude, les marches dans la cour arrière, les visites au parloir... Tous les coins et recoins du séminaire étaient surveillés. Il n'était pas question que je parle à une fille, que je rencontre une fille, même que j'en regarde une.

Malgré toutes ces barrières et adversités, vers l'âge de quatorze ans, je réussis à me faire une copine que je côtoie dans le plus grand secret. Personne ne le sait et je ne fais confiance à personne, même pas à mon meilleur ami, si je peux l'appeler ami. Je la visitais assez régulièrement avec discrétion. Elle était devenue plus qu'une amie, une amie de cœur. Je crois même être tombé amoureux avec elle. Elle avait treize ou quatorze ans.

Ah! Comme elle était belle cette fille! Candide, innocente, pure, sincère, réservée, genre autonome... Avec moi, dans l'intimité que nous pouvions trouver, elle se donnait le style d'une amoureuse perpétuelle, d'une enfant embrassée, d'une fabuleuse créature vivante, d'une ressuscitée du matin, d'une envolée par le grand vent du désir...

Un jour, clandestinement, elle me propose une promenade. À notre rencontre, à la dérobée, elle portait une petite jupe jusqu'en

haut des genoux qui dévoilait ses gracieuses grandes jambes et laissait sa croupe rebondissante ondulée en évidence. Elle me faisait des sourires tout simplement approuvateurs, convainquants et désarmants. Elle était pour moi, pour moi seul. Je me sentais libre, évadé, affranchi.. Subitement, j'avais acquis le bonheur, l'abondance, l'épanouissement, les feux de l'amour... je jubilais, j'exaltais... j'étais devenu un homme.

Elle était de ma grandeur, les lèvres légèrement pulpeuses, les cheveux noirs, des seins volumineux mais pas trop. Le tout à faire frémir un moine. Physique affolant doté d'une intelligence vive, elle resplendissait de vie, de mordant. Enveloppé dans son amour, je me sentais en sécurité. Elle était devenue mon ancre dans la tempête, mon refuge de paix et de calme dans l'épreuve. Elle me guidait et me réconfortait. Havre de confiance et de sérénité, elle m'affranchissait de mes inquiétudes et de mes craintes. Elle était docile et audacieuse, vierge naturellement, fidèle et gentille, coquette, douce, la fille qui réalisait mes espérances.

Cet après-midi du mois de mai, assis sur un banc du parc face à la baie Saint-François, le soleil exacerbait nos sens. Elle se trémoussait d'une façon naturelle et languissante. Quand elle m'embrassait, la pointe de ses seins effleurait ma poitrine et, furtivement, ma main se glissait sur sa taille. Son corps vibrait aux caresses que je lui prodiguais. Je ressentais même les frissons montés dans son ventre. Docilement, je prenais ses seins mignons dans mes mains, je les caressais, les titillais avec avidité, les pointes bien relevées. J'étais trop excité pour refuser son corps de nymphette provoquant et tentant. Elle était émouvante et enivrante. J'étais tout en émoi, exalté, surexcité.

Elle aime l'insolite, l'imprévu, le mystérieux. Je lui parle. Elle sourit et me comprend. Quand elle m'enlace dans ses bras, j'ai l'impression d'accéder à l'autorisation de m'abandonner dans ceux de la déesse de l'amour, Vénus ou Aphrodite. Je vis des sentiments féériques de me sentir aussi évadé et aussi à l'aise. Comblé de grâces, j'admire sa sculpture mobile à la fois bien vivante et abstraite d'un être en attente.

## La magie du passé

---

De retour, elle avait une démarche à la fois simple et souveraine. Foi en la nature, rien de mieux qu'une bonne marche pour garder la santé! Je lui prenais délicatement la main et elle sentait chez-moi la chaleur qu'elle attendait. Nous échangeions quelques bonheurs et grivoiseries. Nous parlions du beau temps, de la mer, de l'évasion, d'aventure, de l'avenir... Tout était beau!

Dans cette période, j'étudiais la littérature entre autres les oeuvres des grands poètes romantiques comme Lamartine, Verlaine, Rimbaud... Il nous était défendu de lire Baudelaire à cause de *Les Fleurs du mal* qui lui valurent une condamnation pour immoralité. J'aimais beaucoup les sonnets de Nelligan. Je pratiquais moi-même une poésie musicale, vive et libre avec invitation au désir et animée d'une alchimie du verbe et des sens.

Subtilement, j'ai même écrit un poème sonnet à ma copine que j'aimais, que j'admirais, que j'adorais... Chaque fois que je la rencontrais, je me sentais bien avec elle. Un jour, je lui ai récité ce poème.

### La montagne de tendresse

(Sonnet alexandrin)

Viens vers la montagne avec moi, seuls tous les deux  
Pour mieux admirer le réveil de la nature.  
Nous nous reposerons sur la fraîche verdure  
Sous les nouveaux rayons du soleil lumineux.

Viens là-haut pour être plus près du grand ciel bleu  
Pour voir le printemps dans sa nouvelle parure.  
Nous découvrirons de nouvelles créatures,  
Ailées comme les oiseaux du ciel si heureux.

Allons sur cette splendide montagne  
C'est pour ce rêve que je t'ai prise pour compagne.  
Ensemble, nous cueillerons de merveilleux lilas.

## La relève - Prime jeunesse

---

De ce paradis, tu deviendras la princesse  
Et toutes ces heures qu'avec moi tu passeras  
Feront les vrais souvenirs de notre jeunesse.

(mai 1956)

J'aurais aimé l'enjôler, courir les champs dans les fleurs sauvages et les bois avec elle, la toucher, la palper, l'enlacer, me rouler par terre avec elle, l'embrasser... Hélas! Malheureusement, j'oubliais de vous dire. Ah! Cet amour de fille n'était qu'une fille imaginaire. Je l'ai connue. Je l'avais rencontrée une couple de fois, la dernière chez elle. Son père était dentiste. Elle voulait devenir comédienne. J'ai fantasmé sur elle. Le reste de l'histoire avec elle est une pure invention de mon esprit créée de toute pièce dans le fond de la tour en grosses pierres du séminaire Saint-Thomas-d'Aquin de Salaberry-de-Valleyfield. Non! Cette fille n'était pas faite pour moi. Et lorsqu'elle m'a quitté, ce fut ma première peine d'amour. Alors, j'ai frappé avec force mon bureau à la salle d'étude. Ce qui m'a valu un démerite à la fin du mois. Pire, il m'a fallu attendre douze ans, des années lumières, vers l'âge de 26 ans, pour un deuxième amour, un véritable amour.



Quand j'étais jeune, 14-15 ans, je fantasmais de me faire courir après ou tout simplement de partir à l'aventure. Aujourd'hui, encore, il arrive que Micheline me cherche. Elle fait de l'angoisse. Rien de stressant, Je suis en pleine lecture et j'ai oublié d'aviser.

### **Cherche-moi**

Je ne suis pas dans le bottin,  
Ne me cherche pas.  
On a oublié de m'inscrire à Revenu Québec,  
Ne me cherche pas,  
Tu ne me trouveras pas.  
Je suis trop jeune,  
Je n'ai pas de permis de conduire.  
Aucun papier dans mes poches,  
Ne me cherche pas,  
Tu ne me trouveras pas.

Je n'ai qu'un peu de *cash*,  
Je pars, je ne veux pas que tu saches  
Où? Je ne sais pas!  
Je m'en vais.  
Mais... je veux te revoir.  
Peut-être... si tu me cherches,  
Tu me trouveras.  
Oui! J'aimerais te revoir.  
C'est bien alors!  
Oui! Cherche moi.

Je serai avec les hirondelles en cavale,  
Je serai au fond du bois hivernal,  
Je serai avec les autos en festival,  
Sur les autoroutes de gloire,  
Je serai dans les jardins du soir,  
Je serai perdu dans les foires.  
Cherche-moi,  
Je serai à l'autre bout du monde,  
Cherche moi avec une sonde,  
Au péril de devenir moribonde.  
Oui! Cherche moi,

## La relève - Prime jeunesse

---

Peut-être me retrouveras-tu ?  
Je serai alors dans le bottin,  
Je serai inscrit à Revenu Québec,  
J'aurai mon permis de conduire,  
Bon ! Ne me cherche plus,  
Tu me trouveras bien.  
Que de parcours pour devenir homme !  
Que de détours pour évoluer !





## Chapitre 4

### Le vent du large Jeune mousse

#### Le festin du père

#### Les *beans*, les maudites *beans*!

Mon père était un homme honnête et travaillant. Il était respectueux de la nature et très dévoué pour sa famille. Il aimait tous ses enfants au nombre de huit. Dans les années quarante, on disait qu'il faisait beaucoup de sacrifices. La santé de ses enfants et le dévouement pour eux, c'était faire le sacrifice de sa vie. Il n'était pas rare pour lui de faire des semaines de 60 heures à l'usine. De retour à la maison, le soir et les fins de semaine, il travaillait sur sa propriété, aménageait les plates-bandes, ingéniait la descente vers la grève en grosses pierres qu'il allait chercher au fond du fleuve. Il en a placé plusieurs comme un casse-tête tout le long du bord de l'eau.

Tout ce travail de plein air lui donnait un bon appétit. Il mangeait copieusement et vite, ne prenant pas le temps de bien mastiquer. Dans ce temps-là, on cuisinait souvent des fèves au lard à la maison, communément appelées des *beans*. Mon père aimait les *beans*. Il en déglutissait beaucoup. Il éructait maladroitement à la table. Il finissait avant tous les autres son repas, il se levait avec précipitation et il dégluait sa gorge avec impétuosité et crachait le tout dans son mouchoir. Puis, il se mouchait avec force dans le même mouchoir. Personne n'aimait cette situation. Je dégoillais presque à l'entendre et à le voir. Il sortait souvent dehors pour dégager ses gaz intestinaux, appelés des *pets*. Il les dégageait avec force, faisant entendre des bruits déraisonnables. Ça pétait le feu pas rien qu'à peu près. La *joke* est que, ne reculant devant rien, il ne sortait pas toujours dehors. Ma mère trouvait cela très désagréable. Elle lui reprochait son manque de politesse, de savoir-vivre, de bienséance et d'éducation, tous les mots de la terre, quoi! Il disait à ma mère que cela lui faisait beaucoup de bien, que ça venait du cœur et que c'était meilleur que de les libérer en *fuse*. Ça lui dégageait l'intérieur et libérait son cœur. Nous, les

jeunes des années quarante et cinquante, riions bien de ce genre de comportement disgracieux, intempestif mais cocasse et drôle par ses bruits et ses odeurs nauséabondes. Je croyais que Dieu, dans sa grande bonté, avait ainsi créé l'homme pour faire rire les enfants.

À voir mon père manger des *beans*, j'avais commencé à aimer cet aliment délectable au goût, mais parfois nuisible pour notre entourage. Je me suis beaucoup interrogé sur les gaz intestinaux. J'étais curieux de savoir pourquoi certaines personnes en ont plus que d'autres.

Outre les *beans*, mon père mangeait beaucoup de pruneaux, des pommes, du raisin, des fruits de toutes sortes, du dessert, etc. Il mélangeait tout comme bon lui semblait. À la table, on se servait sans façon, en se passant les plats. Donc c'était amusant, jusqu'au jour où nous avons commencé à fréquenter les écoles supérieures et les séminaires.

Quant à moi, comme je rêvais depuis ma tendre enfance d'escapades et de grands espaces et que je cherchais à aller au bout de mes rêves, j'ai abouti à l'âge de onze ans au cours classique du juvénat des frères du Sacré-Coeur à Granby. Mes parents planifiaient selon les moyens du bord et leurs propres perspectives. Sur cette grande toile d'araignée qu'est la merveilleuse famille humaine, Granby me paraissait dans le temps au diable vauvert. Mon père me disait que le temps passé sur le banc de l'école était une perte de temps. Il fallait apprendre un métier le plus rapidement possible. Aujourd'hui, étudier, c'est préparer son avenir vu les exigences d'un marché du travail toujours plus avide de connaissances et de compétences. Ma mère préférait avoir mon frère René comme prêtre. Moi, comme elle n'aimait pas la façon dont je chantais, elle ne me voyait pas chanter la grande messe du dimanche à l'église. Par contre, pour elle, je me qualifiais pour la vocation de frère et je devais suivre cet apostolat.

Dans un cours de bienséance où l'on nous enseignait les bonnes manières du temps et où l'on ne connaissait pas tous les arômes de base de la cuisine, j'ai enregistré tout le discernement sur les gaz intestinaux de A à Z, peut-être parce que nous couchions tous dans le même dortoir et qu'il nous fallait avoir des comportements discrets.

Chaque bouchée, nous disait-on, doit être mastiquée une trentaine de fois. On nous a enseigné que les gaz résultaient également de certaines fermentations intestinales accompagnées de putréfaction. Les gaz proviennent essentiellement de la fermentation des sucres, les putréfactions résultent d'un mauvais métabolisme des protéines, principalement des viandes rouges, des noix, des légumineuses, surtout les *beans*, toutes constituées d'acides aminés. C'est là que j'ai entendu parler pour la première fois des combinaisons alimentaires, la bonne association des aliments pour une saine digestion. Je venais d'une famille habituée à l'économie, mais eux, les frères, au premier abord sur certains points, je les trouvais parfois grippe-sous.

On nous enseignait qu'il nous fallait éviter l'abus d'aliments trop sucrés, même qu'il fallait tout simplement s'en exempter. La cuisine était préparée selon le concept des combinaisons alimentaires et dans le but d'éviter de consommer des aliments sucrés durant les repas. Les fruits devaient être consommés au moins une demi-heure avant les repas. Le miel ne se prenait pas le matin, mais le soir au coucher dans de l'eau chaude. Ça favorisait le sommeil sans engendrer de fermentation. On nous conseillait d'éviter tous les desserts. On nous répétait qu'il y avait suffisamment de sucre dans les fruits et légumes pour l'exigence du corps humain. De plus, c'était des sacrifices qui comptaient pour son bien-être, mais aussi pour des indulgences. Pour éviter la putréfaction, il suffisait de diminuer sa consommation de viande et privilégier les crudités et les légumes verts. Les jus de pruneaux contiennent une substance qui agit lentement et qui fait effet normalement dix heures après sa consommation. Les fibres, dans un régime de combinaison alimentaire, étaient grandement recommandées.

Déjà, notre professeur et notre cuisinier avaient répudié le livre de recettes de Jeanne Benoît basées principalement sur les viandes, les gras et les sucres pour adopter un régime sans viande et sans sucre ajouté. Les poissons et les volailles étaient permis. Les *beans*, les maudites *beans*, étaient bannies.



### **Responsable de mon jardin**

#### **Les haut-fonds du séminaire de Valleyfield**

Voici un texte émotionnant et bouleversant écrit de mémoire avec humour et imagination au sujet de mon adolescence aux prises avec un réel manque d'estime de soi. Mon séjour au séminaire de Valleyfield a été témoin de la fin du régime Duplessis qui a fasciné et terrifié le Québec, laissant des séquelles partisanses jusqu'au 21<sup>e</sup> siècle. À l'intérieur des murs de ce séminaire, j'avais souvent le cœur en miettes, avec au-delà de 500 séminaristes mais seul avec mon âme, sage comme une image. Jeune adolescent, généreux de ma personne et être sensible, j'ai accueilli cette solitude comme une épreuve, un défi à relever. Avec le temps, elle m'a poussé à rompre mes chaînes intérieures et à découvrir une nouvelle vie adaptée à mon tempérament. Depuis, ma solitude est devenue un véritable message d'espoir et une source de richesse incroyable.

Heureusement que je fais beaucoup de sport. En revanche, je mange à m'en faire péter les sous-ventrières, ce que les ecclésiastiques n'aiment guère. J'ai voyagé aux quatre coins du globe dans un monde imaginaire qui me donnait l'impression d'un extraordinaire jardin. Assis à la salle d'étude, déjà je rêve aux voyages. J'explore les paradis du monde. Parmi ceux que j'affectionne le plus se trouvent Tahiti et les îles polynésiennes françaises. Dans cette région, Bora Bora m'intrigue davantage. Je considère mon monde comme un eldorado infini de possibilités. Une fois, j'avais apporté un livre de l'extérieur. En cachette, je lisais qu'au XVII<sup>e</sup> siècle, Galilée avait été condamné par l'Église catholique romaine pour avoir appuyé la découverte de Nicolas Copernic indiquant que la Terre tournait autour du Soleil. À cette époque, l'Église enseignait que la Terre était au centre de l'Univers. Les trous noirs et les origines de l'Univers m'ont toujours intéressé. Pour moi, le temps et l'espace n'ont ni commencement ni fin.

Je lisais les auteurs classiques, mais aussi les essais, les biographies, les livres scientifiques, poétiques et historiques, et quelquesfois des romans historiques et d'aventures. Je me souviens d'avoir lu la vie d'Alain Gerbault qui à l'âge de 33 ans fut le premier navigateur à réaliser le tour du monde en solitaire sur son petit cotre

de 11 mètres, le *Firecrest*. Son tombeau repose toujours sur la petite île fantastique et pittoresque de Bora Bora.

Je suis un amoureux des mots. Le défunt Félix Leclerc reste toujours dans mon cœur. J'ai lu, pensé, réfléchi, songé et aimé. Aujourd'hui, je retrouve l'équilibre nécessaire devant une œuvre, une perle de lecture. La lecture sur le Moyen Âge m'intéresse beaucoup. J'ai la passion du médiéval. Les auteurs naissent avec l'inspiration et, par la suite, la cultivent. J'ai des synopsis plein mes tiroirs pour mes prochaines nouvelles qui touchent les valeurs de la famille et qui rejoignent un large électorat. Je parle de mon entourage, de mes connaissances, des reflets de ma vie, mon amour pour la musique, le jardinage écologique, les voyages, etc.

De la Syntaxe aux Belles-Lettres, de 13 ans à 17 ans, de 1955 à 1959, j'ai été ridiculisé et quelques fois battu. Je me disais – *tu casses ou tu passes au travers, garde espoir*. Il y avait des bourreaux, souvent j'étais la victime. On m'a volé ma jeunesse, voulant réaliser le rêve de ma mère, soit que je devienne un prêtre.

Aujourd'hui, dans notre société trouble, le discours de l'arrogant et du violent est mieux accueilli et accepté. Dans les années cinquante, ce discours existait déjà, mais sournoisement. Il se manifestait dans les paroles et les actes. Il existait un refus de l'autre qui était différent. On empêchait certains de s'exprimer ou on s'organisait pour les faire taire ou les ridiculiser. La réconciliation et le pardon existaient bizarrement au séminaire des prêtres. Certains en sont sortis le cœur endurci. Le discours doux du pacifiste et du généreux en est un qui est facilement et souvent ridiculisé.

Ces années ont précédé la Révolution tranquille au Québec, 1960-1962. Déjà, on parlait de croissance économique, laïcité, autonomie québécoise, libération, etc. Plus tard avec la croissance économique sont venues la détérioration de l'environnement, la rareté de l'eau potable, l'augmentation des déchets... Avec la libération sont venus les ravages de la famille, la décadence des mœurs... Avec la laïcité, les pouvoirs sont passés du clergé aux multinationales, où l'argent et la consommation prévalent.

Malgré toutes les lacunes qu'on peut apporter sur le séminaire de Valleyfield des années cinquante, je constate que l'enseignement était simple. L'étudiant étudiait, l'enseignant enseignait et la direction dirigeait. Je satisfaisais ma curiosité et mes recherches dans une bibliothèque assez élargie pour l'époque, quoique les informations de l'extérieur étaient filtrées et de nombreux livres étaient à l'index. Nous bénéficions d'un gymnase bien équipé et bien entretenu où je pouvais participer à certaines activités de groupe. La direction était bien appuyée par les parents et gérait la réussite de tous, du moins en apparence, plutôt que d'appliquer des réformes stériles. Je me souviens des vitraux de toute splendeur qui ornaient la chapelle du séminaire aujourd'hui devenu le Café Chez Rose, œuvres réalisées par Marius Plamondon.

Nous nous vêtions tous stricts d'un habit réglementé et d'une cravate. La drogue, les gangs de rue, la porno, la publicité subjective et autres malaises des temps modernes n'existaient pas. On expliquait l'anatomie des femmes avec des croquis ou des caricatures incompréhensibles. Il ne fallait pas que je parle à une fille et encore moins que je sorte avec une. Je n'ai jamais su dans mon adolescence comment une femme était faite. La haute technologie, les écouteurs, Internet, cellulaires... n'était pas née, ce qui faisait tout de même, au dire de mes parents, un monde plus relax et plus équilibré. Je ne m'affirmais pas. Mes parents m'avaient drastiquement appris à me taire. J'avais perdu toute estime de soi.

Certains professeurs, tous des ecclésiastiques, même s'ils n'avaient pas le sens didactique, appliquaient un dévouement sans borne. Quelques-uns étaient de grands humanistes qui m'ont permis de m'ouvrir discrètement au monde. Ils nous imposaient des certificats d'inconduite assortis de sanction et de perte de privilèges pendant plusieurs semaines.

Le cours classique s'étalait sur huit ans: Élément latin, Syntaxe, Méthode, Vérification, Belles-Lettres, Rhétorique, Philo I, Philo II. L'avenir s'ouvrait devant nous vers des professions dites libérales: avocat, juge, notaire, architecte, médecin, chirurgien, prêtre, curé, missionnaire, etc. Mes parents, surtout ma mère, m'ont souvent dit

qu'ils m'instruisaient au cours classique pour faire un prêtre et rien d'autre. À cette époque où la religion occupait une immense place dans la société, c'est le directeur de conscience qui remplissait le rôle de conseiller en orientation souvent dans le but d'orienter les séminaristes vers la prêtrise. Chaque élève devait choisir un prêtre qu'il rencontrait régulièrement. On comprend maintenant mieux pourquoi de nombreux finissants ont fait un choix qui ne reflétait pas exactement leurs aspirations les plus profondes.

J'avais choisi un professeur d'histoire comme directeur de conscience, un professeur que j'appréciais beaucoup. J'aimais l'histoire et son enseignement était fantastique. On apprenait l'histoire de la France, de l'Europe, du Canada, etc. Ce professeur était également mon conseiller en orientation. Je lui ai dit que si finalement je ne me dirigeais pas à la prêtrise après mon cours classique, j'aimerais devenir écrivain. Écrire des livres était une passion. Il m'a expliqué le risque d'écrire des livres: « Si tu veux vivre de ta plume, il faut que ton premier livre publié soit un *best seller*. Si tu publies ton premier *best seller* vers l'âge de cinquante ans, tu peux rencontrer une certaine difficulté monétaire surtout si tu n'as pas de bienfaiteur. Cependant tes notes en mathématiques, arithmétique et comptabilité sont excellentes. Tu pourrais devenir un bon comptable. »

J'ai écouté fidèlement ses recommandations. Dans mon cheminement de la vie, j'ai parcouru une merveilleuse carrière de 40 ans en comptabilité. J'ai pris ma retraite au mois d'août 2007. J'écris des livres depuis l'an 1978. Je suis même devenu éditeur: les Éditions Belle Feuille. J'ai la passion des livres.

Au séminaire Saint-Thomas-d'Aquin de Salaberry-de-Valleyfield, nous avons une journée de congé mensuel par mois fixée le samedi. Nous pouvions quitter à 7 h mais souvent j'étais injustement retenu pour une mauvaise conduite injustifiée. Mes parents ne se sont jamais portés à ma défense. C'est comme si ça faisait leur affaire que je sois retenu.

Voici le programme d'une journée type d'un élève qui fréquentait le séminaire de Valleyfield dans les années cinquante :

5 h 30 : lever et toilette suivis d'une étude à la salle d'étude.

7 h : messe en latin. Nous devons marcher dans de longs corridors sans tourner la tête, si non, nous écopions d'une mauvaise conduite avec pénalité. Les maîtres de discipline qui surveillaient émettaient des mauvaises conduites à qui ils voulaient bien et très souvent injustement.

7 h 30 : petit déjeuner (il nous fallait faire la ligne), les semi-pensionnaires se rendent à domicile.

8 h 15 : cours.

9 h 45 : récréation (balle au mur, marche, tennis, billard, Mississipi, cartes surtout l'hiver, marche... à partir de Belles-Lettres, les élèves pouvaient fumer à l'extérieur avec le consentement des parents.)

10 h 15 : cours.

11 h 30 : étude.

Midi : dîner (il nous fallait faire la ligne), les semi-pensionnaires retournent à domicile.

13 h 15 : cours.

15 h : récréation.

15 h 30 : cours.

17 h : étude.

18 h : souper (il nous fallait toujours faire la ligne), les semi-pensionnaires se rendent à domicile.

19 h : étude.

20 h 30 : prière.

21 h : coucher.

Le soir je m'endormais rapidement et la nuit je me faisais souvent réveiller par les gardiens, les maîtres de discipline, pour me questionner sur tout et sur rien juste pour faire perdre mon temps. Une fois je me suis échappé dans l'un de leur questionnement et je leur ai dit que je ne voulais plus faire un prêtre. On m'a déjà mis dehors en pyjama même durant la période des examens. On a prié en chaire ma décision et même ma conversion. Un confrère écrivait un livre qu'il voulait intituler *Être bien dans son esti d'peau*. Il cherchait quelques faces pour mettre dans sa tombe. Il venait de les trouver.

## La magie du passé

---

Quand je remue les souvenirs du séminaire de Valleyfield, je trouve beaucoup de surprises dans les placards.

Ce séminaire est le berceau de plusieurs grandes personnalités : le cardinal Paul-Émile Léger, le chanoine Lionel Groulx, etc.

Les samedis et dimanches, la récréation de l'après-midi était allongée mais les périodes d'étude demeuraient au programme. De plus, le dimanche, il fallait ajouter la messe chantée de 11 h ainsi que les vêpres de 16 h.

Mes nostalgies au séminaire sont nées de souvenirs qui souvent font sourire, mais aussi qui donnent de petits pincements au cœur et beaucoup de pensées et de réflexions.

Ma mère disait que je ne chantais pas. Donc peut-être que je ne pouvais pas devenir prêtre. En attendant cette confirmation, elle jouait le risque de permettre de m'envoyer chez les frères du Sacré-Cœur à Granby.

Durant ce temps, mes parents avaient inscrit mon frère René au séminaire Saint-Thomas-d'Aquin de Salaberry-de-Valleyfield. Il a fait un carnage épouvantable. Il y a demeuré un an laissant tout un bagage de mauvais souvenirs à ses professeurs, à la direction, aux différents maîtres de discipline et à plusieurs séminaristes. L'année suivante, soit en 1951, je continue le cours classique à ce même séminaire. On me demandait si j'étais le frère de l'autre De Bellefeuille. Je répondais naïvement « oui ». J'ai payé pour les coups de mon frère. Des petites vengeances qui m'apparaissaient odieuses.

On me place en arrière de la classe entouré des plus indisciplinés. On me réveille au milieu de la nuit. La veille des examens, les maîtres de discipline me foutent dehors sans aucune raison. J'en n'étais pas conscient mais l'envers de la médaille est que ces expériences s'avéraient un bel entraînement pour plus tard chez les US Marines.

Y aurait-il au moins cinq personnes qui m'aiment dans le monde au point de mourir pour moi? Parmi les copains de ma classe, je me

rappelle de Jean-Louis Lebcœuf, Bernard Trépanier, Bosco Boursier, Laberge... je ne me souviens plus du nom des autres. Je ne les ai jamais revus depuis que j'ai laissé le séminaire. Le soleil a percé ailleurs.

Je cherchais des personnes ressources chevronnées et de haute voltige pour rendre justice à mes inspirations. Mais j'étais craintif et, malheureusement, j'en n'ai pas trouvé un en qui j'aurais pu avoir confiance.

Mon professeur de littérature me conseille fortement un livre pour m'encourager à la lecture, un livre de 400 pages écrit en très petits caractères, un livre ennuyant sur l'histoire de deux fillettes. Un vrai supplice psychologique. Après deux semaines, il me demande un rapport écrit et oral sur le livre en suivant des questions précises. Je n'ai pu élaborer grand chose. Il m'a donné une très mauvaise note en littérature.

Plusieurs autres anecdotes sont survenues justifiant la méfiance et le doute sur la raison d'étudier au séminaire où, je passais pour un naïf. D'autant plus qu'au début, je voulais devenir un missionnaire généreux, question de savourer un peu d'aventures.

Ceux qui se sont moqués de moi n'étaient pas encore mûrs pour la compréhension de l'essentiel. Le cheminement est long et sinueux. Il faut laisser le temps à tous de s'orienter et de gravir les côtes. J'avais toujours hâte au printemps. Je surveillais la chandeleur, le deux février, pour la fête des *cripes*, fête des marmottes.

Les différentes pensées et réflexions, qui sillonnent mon intellectuel durant mon cours classique, sont demeurées dans ma mémoire.

J'étudiais par moi-même en dehors de mes cours académiques. Ce n'était pas facile car nous étions constamment surveillés. J'ai étudié toute la polémique sur la terre est ronde: **Aristarque de Samos** (319-230 av. J.c), rotation de la terre sur elle-même et autour du soleil; **Ératosthène** (284-192 av. J.-C). évalua correctement la

circonférence de la terre; **Claude Ptolémée** (100-170), la terre est fixe au centre de l'Univers; **Nicolas Copernic** (1473-1543), par ses expériences scientifiques, conclut que la terre est ronde.

D'autres chercheurs et astronomes ont exposé le résultat de leur recherche sur la terre comme étant ronde. Plusieurs ont été excommuniés et même tués parce qu'ils avaient osé expliquer cette vérité sur la terre.

Je consacre beaucoup de mon temps à l'étude des découvreurs. Officiellement, on dit que **Christophe Colomb** découvrit l'Amérique en 1492 mais nous ne lui donnons pas le crédit de nous dévoiler que la terre est ronde. Plusieurs avant Christophe Colomb avaient divulgué au monde que la terre était ronde. Plusieurs autres s'étaient rendus jusqu'aux côtes de l'Amérique avant lui, entre autres **Americo Vespucci** (1454-1512), le vrai découvreur de l'Amérique et qui en a donné son nom.

Je m'adonne également à l'étude des empires: l'empire grec, l'empire romain et j'en fait des rapprochements avec l'empire états-unien. L'empire se ferme les yeux sur la misère de la condition humaine. L'empereur se livre à la vacuité, à l'ennui qu'il cherche vainement à fuir par le divertissement et la velléité. La foi en Dieu et l'existence du salut donnent un ancrage à ma propre existence.

Je vivais une vie spirituelle formellement personnelle et bien intérieure, malgré la doctrine religieuse sévère. Je pratiquais d'une façon philosophique et spirituelle l'élévation de mon être et mon aspiration vers les zones de la lumière divine. J'enregistrais les belles et profondes pensées et le reflet des vérités éternelles.

C'était l'avant des hippies. Nous débutions ces temps dramatiques où l'homme désespéré perdait le sens de la vie et errait entre le matérialisme et l'indifférence. Cette tendance aujourd'hui nous mène à la dérive. Il me fallait comprendre le pourquoi et le but de l'existence. Je cherchais à élucider des explications tangibles au mystère concernant les questions métaphysiques que ni la religion, ni la science ne m'avaient permis de comprendre.

Avec le temps, dans un sens, le cours classique m'a tout de même placé en position de me questionner et de me rendre compte qu'il pourrait y avoir une vie plus épanouissante à l'extérieur. Cette pensée m'a donné espoir dans l'avenir.

Effectivement, il m'a fallu voir ailleurs. Tout de même avec mes propres efforts, je commençais à voir grand. C'est ce qui m'a sauvé. Peu à peu je retrouvais le goût de vivre.

### **La voix du large**

#### **Le parcours du combattant**

La présence du fleuve m'envoûte. Dans les champs qui nous entourent les vaches broutent sous les grands ormes et les saules. Je trouve refuge dans le vent. Autour de la maison, des érables et des plaines balancent leurs bras dans le ciel. Je m'évade dans l'imaginaire. Je m'attarde à la beauté de la nature autour de moi, l'eau, les oiseaux, les petits animaux. Mon oncle Gérard demeure pas loin de chez-nous. Il croit que tant qu'il y aura des hommes sur la terre, il y aura de l'honneur. Souvent dans la vie, les relations semblent sympathiques, mais ça ne dure généralement que le temps des roses. Dans la solitude et la contemplation, je rêve et je constate que le bonheur et la liberté résident ailleurs comme dans les voyages, les aventures et les études.

Je me souviens de mon premier tour de train avec mes parents. Je viens d'avoir neuf ans. Nous allons visiter les cousins, cousines et toute la parenté à Cowansville où demeure la majorité des membres de la famille de mon père, les Bellefeuille, les Jean, les Messier. C'est une expérience absolument affolante et passionnante. Tout est planifié selon les moyens du bord.

Je veux faire un peu de littérature, un peu d'écriture, un peu de danse, un peu de musique, pas juste le *hit parade*. Malheureusement, ces activités ne comptent pas à la maison. J'ai pourtant la conception que chaque personne est un artiste, un penseur, un créateur, un visionnaire. Vouloir se cultiver dans les années cinquante dans ma famille, c'est se prendre pour un autre, c'est perdre son temps, c'est du snobisme, de l'utopisme désincarné.

Heureusement que Lise, l'aînée de la famille, nous gâte de plusieurs cadeaux pour Noël. Durant les fêtes, mon père travaille de longues heures. Il ne prend pas de vacances ou de longs congés comme font la plupart des travailleurs aujourd'hui. Dans ses quelques petits congés, il sommeille le matin. Ma mère a le respect de mon père qui dort. Il ne faut pas faire de bruit afin de ne pas le réveiller.

Les dimanches, mon père achète La Patrie. Pierre s'en empare et s'enferme dans la salle de bain. Il y demeure cloisonné pendant des heures dans cette seule salle de bain de la maison logeant une famille de dix.

Chez-nous, la famille est un organisme vivant. Je ne viens pas d'une famille où la sensibilité se cultive, mais pourtant dans ma sphère familiale, mes parents se sont saignés pour mon éducation, pour m'instruire. C'est pour m'orienter vers la prêtrise. Pris dans un carcan de principes, il me faut dépasser les conditions, les préjugés pour devenir moi-même et trouver le bien-être.

Je cherche à me trouver un sentiment d'appartenance, un environnement social et civil, un avenir. J'évolue en vase clos, dans la nostalgie d'hier et la crainte de demain. Toute mon enfance oscille dans la recherche active d'un équilibre dans l'ici et maintenant. Ma recette pour m'en sortir? La marche dans la nature à la rencontre de mes tendresses. Un phare me guide, ma petite voix intérieure.

### **La bougie de démarrage**

#### **L'environnement familial et culturel**

Nous formions une famille simple mais fière et respectable. Mes parents avaient le souci de bien nous éduquer. Je me rappelle la générosité de Lise, le travail de Yves, René et ses copains et copines, Richard le québécois débrouillard, Pierre le sauvage mais excellent professeur de géographie et d'histoire, Paul-Émile, l'astucieux rêveur, Lucie, l'audacieuse, la dernière en qui mes parents portaient beaucoup d'attention et d'espoir.

J'avais de la difficulté à me faire des amis dans mon entourage, encore moins évident des héros. Ah! J'avais toujours Maurice

Richard comme héros, mais il était le héros de tout le monde. C'est beaucoup plus tard que j'ai considéré mes parents comme des héros. J'ai découvert mes véritables héros dans les livres d'histoire. C'est précisément là, tout au long de mon enfance que se sont bâtis des héros dans mon imagination, chacun m'apportant un baume sur mes plaies. Dans les années quarante et cinquante, on donnait beaucoup d'importance à l'histoire dans nos écoles. J'avais de bons professeurs d'histoire. J'aimais l'histoire qui allait chercher mes filtres intérieurs, source d'espérance et de joie.

Dans l'étude de l'histoire du Canada et du Québec, je me suis fait plusieurs héros qui m'ont apporté la fierté de mes origines, de ma langue, de notre culture et de nos traditions. Parmi ces héros, je note entre autres Jacques Cartier, Champlain qui fonda Québec en 1608, Frontenac, De Maisonneuve, Dollard des Ormeaux, Iberville, le Père Marquette, Louis Joliette, De la Vérendrye... parmi les héroïnes, je relève Jeanne Mance, Marguerite Bourgeois, Madeleine de Verchères et plusieurs autres. Mais par-dessus tous ces braves gens, mes véritables héros demeurent les patriotes des années 1837-1839. J'admire ces personnages qui ont découvert, colonisé et façonné le Canada et le Québec dans la foi, le courage et l'aventure.

Comme sortie de fin de semaine, j'allais au sous-sol de l'église Notre-Dame de Bellerive voir des films organisés par les frères du Sacré-Cœur de l'école Ste-Agnès. Pour dix sous j'assistais à un cinéma maison mais c'était pour moi la grande sortie de la semaine. J'embrassais le visionnement de Mickey Mouse, Charlie Chaplin ou Laurel & Hardy suivi d'un long métrage que les frères coupaient aux dix minutes par samedi pour nous tenir en haleine afin de revenir la semaine suivante et les autres films de semaine jusqu'à la fin de l'hiver.

Plus tard, quoique je n'étais pas un véritable amateur de télévision, je me souviens avoir vu *Pépinot et Capucine* avec *Pan Pan* est toujours le vainqueur, le capitaine et l'ours. Je trouvais que ces marionnettes étaient bien présentées. Ensuite, j'ai entrevu les débuts de *Tante Lucille*, *Bobino et Bobinette* avec *Téléfino*, *Le Saint*... je me souviens de *Zézette* à la radio. J'ai eu connaissance de quelques romans-feuilletons, romans-fleuves et romans-savons.

Cependant, ma plus grande passion était la lecture. J'ai lu Tintin, les Gaulois, quelques Arlequins, des romans avec des énigmes, des revues que l'on avait à la maison, l'action catholique, le bulletin des agriculteurs. Une foule de livres que j'ai lus et que je possède encore chez-moi. Plus tard, j'ai lu Jules Verne, différentes versions de la bible, Victor Hugo, Lénine, Molière, Jacques Prévert, Albert Camus, Marcel Carné, Henri Troyat, Boris Vian, Jean-Paul Sartre, Jean Cocteau, etc. Je suis devenu un collectionneur de livres. J'ai gardé la majorité de mes livres du cours classique et de l'université. Cet amour pour les livres, je l'ai depuis ma naissance. C'est viscéral! Ça vient des profondeurs de mon être. Je possède une collection d'au-delà de mille livres chez moi. J'aime les livres. Je suis devenu auteur, éditeur, distributeur et diffuseur de livres, animateur de *J'écris ma vie*. Plus tard, Micheline et moi, lorsque nous laisserons notre maison pour habiter dans une résidence, je donnerai toute ma collection de livres à celle-ci pour enchérir et diversifier sa bibliothèque. Ainsi mes livres me suivront.

Plus tard, au Québec, s'est installée cette mauvaise décision des hauts fonctionnaires et du gouvernement de laisser les jeunes écrire au son à l'école et d'enlever peu à peu notre histoire. On connaît aujourd'hui les fâcheuses conséquences de ces stupides décisions. J'ai compris que les écoles primaires et secondaires sont importantes pour notre langue, l'âme de notre nation et de notre peuple.

La majorité des québécois considèrent nos grandes vedettes comme des héros et des héroïnes. Plusieurs sont des exemples mal placés, bâtis de toute pièce à coût de millions de dollars d'effets sonores et d'éclairage à La Vegas, *the american lost city*. C'est le culte du vedettariat. Malheureusement, ce sont d'innocents québécois qui font vivre ces vedettes à Las Vegas où ils et elles ne s'exécutent même pas en français. Ils perdent leur identité québécoise.

D'autre part, l'anglicisation de l'île de Montréal dans les dernières quelques années se fait remarquer et tout le tremblement qui s'en suit. J'observe le laisser-aller du gouvernement Charest en matière linguistique. Il prétend que le français se porte bien. Aujourd'hui, 30 janvier 2008, j'entends aux nouvelles de la radio que, pour la

première fois depuis que Jean Charest est au pouvoir, la population est satisfaite de son gouvernement. Je regarde les statistiques. Dans les années 1965, le français avait une majorité de 60% sur l'île de Montréal. En l'an 2005, soit 40 ans plus tard, le français, même avec la loi 101 descend à 49%, une baisse de 11%. Le français est maintenant minoritaire sur l'île de Montréal. Cela m'indigne.

J'en conclus, avec grand regret, que les Québécois manquent de fierté, de solidarité et d'estime de soi. Ils aiment mourir à petit feu plutôt que relever leurs manches et se bâtir un pays propre à eux avec leur langue. Ils ont honte de s'affirmer. S'il n'y a pas un redressement linguistique radical et une véritable prise en main de la langue de Molière au Québec, appuyés par des lois convenables et mises en pratique, dans vingt ans, évidemment, on parlera encore français mais comme au Nouveau-Brunswick, en Ontario ou au Manitoba ou encore en Louisiane ou en Nouvelle-Angleterre. Naturellement, on continuera à encourager nos vedettes à Las Vegas ou ailleurs aux États-Unis même si on arrive à ce point-là. Et on trouvera bien encore des oiseaux de malheur pour nous assurer de ne pas nous inquiéter et que le français se porte bien au Québec.

### Grenouilles et baleines De l'eau douce à la mer

*Je serai plus libre demain selon que  
je suis plus simple et naturel aujourd'hui.*

Vers l'âge de cinq ans, le lendemain de ma fête, le 29 mars 1947, ma famille déménage sur le bord du fleuve dans la municipalité de Grande-Île, R.R. # 1, près de Valleyfield, adresse civique d'aujourd'hui 168, rue Bord de l'Eau. Là, c'est le grand air, la nature, les bois, les jardins, les champs... ce sont surtout les multiples cours d'eau qui arrosent la Venise du Québec. On voit couler le fleuve Saint-Laurent, le canal de Soulanges, le canal de Beauharnois, l'eau du barrage qui relie Valleyfield à Coteau-du-Lac. Un traversier fait la navette entre Grande-Île et Coteau du Lac. Un peu en aval se trouve l'imposant lac Saint-François. L'eau se rejoint partout.

Juste derrière notre maison, par la descente qui mène au fleuve, on atteint l'île du camp Bosco. J'erre dans des sentiers entourés de paysages majestueux qui me transportent dans un univers féerique. Jeune, dans cet environnement, je vis avec les grenouilles et les ouaouarons. J'aime les entendre coasser. Pieds nus une bonne partie de l'année, je me promène sur le bord des étangs. Je m'amuse avec eux. Je suis leur ami. L'eau et la nature habitent tout mon être. Je me souviens des baignades dans cette eau pure du fleuve des années quarante et cinquante, des courses dans les sentiers et des multiples randonnées pédestres. Je me baigne souvent de l'autre côté de l'île où les galets forment une véritable piscine naturelle. Je reviens en passant près de la petite chapelle rustique où la famille assiste à la messe les dimanches de l'été près des camps des jeunes chapeautés par le club Richelieu. Souvent, je pêche près des étangs et des chutes, passé les joncs et les quenouilles. Je m'y rends en bondissant de roche à roche.

Les baignades sont nombreuses et diverses: au canal de Soulanges, on plonge du haut d'un pilier d'un vieux pont, au quai du traversier, à Notre-Dame-des-Rivières... partout l'eau est claire, pure et rafraîchissante. À la petite école du rang, de la première à la

sixième année, jusqu'à l'âge de onze ans, le printemps à la fonte des neiges, je dois souvent me rendre à l'école en *riggins* car l'eau inonde le chemin.

Mon père est dur à l'ouvrage. Besognant et endurant, il est également dur à la misère. Il érige, à la main, une chaîne de grosses pierres le long de la grève avec des bars et des rouleaux de bois. Des roches démesurées prises dans le fond du fleuve. Il nous fait visiter des parcs sur le bord de l'eau: le parc Sauvé sis au cœur de la ville, plus tard le rendez-vous des jeunes *crusers* et séducteurs, le cap Tourmente, la Baie-du-Febvre, étape incontournable pour l'observation des oiseaux migrateurs et nicheurs du Québec, le parc Oka, la basilique de Sainte-Anne-de-Beaupré... Toutes ces visites sur le bord de l'eau ont touché mon cœur et se sont gravées dans ma mémoire.

Dans l'année 1960, alors que je suis étudiant au séminaire des Saints-Apôtres à ville Ste-Catherine, je m'embarque sur le brise-glace Iberville pour une expédition en Arctique avec un groupe d'étudiants du même séminaire. C'est le grand saut en pleine mer. Je m'étais engagé comme débardeur pour mettre un peu de foin dans mes bottes et payer mes études au cours classique. À cette époque, le brise-glace Iberville, suivi d'un vaisseau de ravitaillement et d'un bateau-hôpital, alimentait les bases canadiennes d'aviation installées au-delà du cercle polaire Arctique. Dans la chaleur d'une belle journée du mois d'août, nous embarquons sur le brise-glace à Québec en direction du golfe Saint-Laurent pour ensuite contourner le Labrador et la Terre de Baffin vers notre ultime destination la Baie Resolute, Île Cornwallis, au 74° parallèle. C'est pour moi et tous mes confrères qui participent à cette expédition tout un exploit. Quelle chance! Quelle excitation! Voir la mer pour la première fois, c'est impressionnant. Cette expédition en Arctique, c'était la mer à boire.

La guerre froide bat son plein et l'Occident craint l'Union Soviétique comme la peste. Dans ce temps-là, le Canada, sans doute poussé par les États-Unis dans le cadre des opérations du NORAD, avait installé des bases militaires, appelées *Dew Line*, entre les 65° et 75° parallèles dans les Territoires du Nord-Ouest, tout le long du Groenland jusqu'en Alaska.

Nous avons franchi la ligne du cercle polaire Arctique le 8 août à 16 h précise. Nous, les séminaristes, étions très réservés, travaillants mais timides et un peu nerveux. Les débardeurs permanents, plutôt grossiers, avaient l'habitude de faire une initiation à leurs nouveaux lors de la traversée du cercle polaire Arctique. C'est alors qu'à l'insu du capitaine et des officiers, ils ont pris un jeune, lui ont peinturé les fesses avec de la peinture forte rouge métallique et toxique qui ressemblait à de l'oxyhémoglobine. Cette peinture disparaît avec une peau neuve. De son aveu, ce jeune prenait le premier avion à la Baie Resolute pour son retour à Montréal et se marier avec la belle de ses rêves qui l'attendait passionnément. Il avait dix neuf ans et sept mois. Dans cette génération, il n'était pas rare de voir un *flo* se marier si jeune.

Aujourd'hui, cette ligne de bases défensives est disparue. C'était considéré à l'époque une puissante protection, mais des peanuts comparativement au bouclier anti-missile que le président Bush tente éperdument d'installer au-dessus de nos têtes. Ces bases de défenses des années soixante déployaient des risques très minimes.

Tout le long de cette expédition en Arctique, j'apprenais un tas de choses. Il y avait une bibliothèque pour diverses consultations. Nous pouvions voir des icebergs dans le détroit Davis entre le Groenland et la terre de Baffin. À cette époque, au mois d'août, le brise-glace émergeait des glaces et les défonçait à partir du 72<sup>e</sup> parallèle. Aujourd'hui, au mois d'août, à cause du réchauffement climatique, il faut remonter jusqu'au 75<sup>e</sup> pour retrouver la pleine glace.

Il y avait également le capitaine Caron qui nous racontait des histoires, des récits, des souvenirs de toutes sortes. Il était un bon conteur fort en géographie, en histoire, en chronologie, en commentaires, un vrai centre d'archives en lui-même. Cet homme avec son casque de capitaine, son air sympathique et convivial mais à la fois imposant et respectable m'épatait et m'impressionnait grandement.

Voici l'histoire des chasseurs de baleines racontée par le capitaine Caron à bord du brise-glace Iberville durant cette expédition alors que nous naviguions sur les superbes flots du détroit de Belle-Isle situé entre Terre-Neuve et le Labrador. À tribord, à bâbord, un peu partout, nous pouvions voir des baleines de type franches et boréales. C'est alors que le capitaine Caron nous pointa un petit village niché sur la magnifique côte du Labrador. Cette bourgade paisible, appelée Red Bay, et son port abritent un site singulier et fascinant. Aujourd'hui, je vous livre cette merveilleuse histoire du capitaine Caron sur la chasse aux baleines.

Il y a plus de 400 ans, on venait, dans cette partie de la mer, chasser les baleines franches et boréales pour leur huile très prisée. C'était une denrée utile, recherchée et extrêmement dispendieuse.

À cette époque, un baril d'huile de baleine coûtait l'équivalent de dix mille dollars en valeur actuelle. Les premiers Européens à exploiter les ressources naturelles du Canada furent les chasseurs de baleines basques français et espagnols. Ils avaient le compas dans l'œil. Dans ce temps-là, toute l'Europe s'éclairait principalement avec de l'huile de baleine. De plus, cette huile servait à la fabrication d'une multitude de produits: savons, cosmétiques, cuir, laine, peinture, graisse à machine, etc.

Red Bay se fit connaître à la fin de la renaissance comme le plus grand port baleinier du monde. Pour nous situer dans le contexte, Jacques Cartier, un marin de Saint-Malo en France, venait de prendre possession du territoire, appelé plus tard Nouvelle-France, au nom du roi de France et du christianisme. Il a débarqué à Gaspé mais il se croyait cependant aux Indes.

Encore aujourd'hui à Saddle Island, une île que le capitaine Caron nous a identifié, non loin des côtes de Red Bay, les touristes peuvent voir des objets datant du début de l'industrie baleinière: des têtes de harpon barbelées, des tas de tuiles rouges originaires d'Espagne, des planches en chêne, bois utilisé dans la construction navale provenant possiblement du pays des basques, etc. Des archéologues, des

chercheurs et des plongeurs ont découvert des galions, entre autre le San Juan, ensevelis sous des couches de limon, et des baleinières basques bien connues sous le nom de *chalupa*, l'une des plus grandes réalisations humaines en matière de technologie marine.

Red Bay était autrefois une capitale baleinière prospère. L'avantage des basques de chasser la baleine franche du détroit de Belle Isle et des environs était qu'elle ne coulait pas lorsqu'elle était mortellement blessée. Malheureusement, aujourd'hui, les baleines franches et boréales, espèces de l'ordre des cétacés, sont en voie de disparition.

### Rigolades

Les aventures de l'eau m'apprennent beaucoup. L'eau est mon meilleur professeur et j'en ai bu une tasse. Après toutes ces expériences, je m'abîme d'eau, je m'en abats, je change mon poisson d'eau et j'amène de l'eau au moulin. Je n'ai pas inventé l'eau chaude mais j'aime l'eau, juste en parler me donne l'eau à la bouche et ça me livre jamais le bec à l'eau. Je mets souvent de l'eau dans mon vin pour, hélas, en finir par battre l'eau avec un bâton et, alors, je dois me débattre comme un diable dans l'eau bénite. Je me donne de l'eau et, même, un coup d'épée dans l'eau, puis je dors le gros bout dans l'eau. Je n'engraisse pas les cochons à l'eau claire. Mon projet peut aller au galet et même à l'eau, alors je me mets au pain et à l'eau, mais je ne suis pas baptisé d'eau de morue pour autant. Est-ce clair comme de l'eau de vaisselle ou de l'eau de roche? Je ne crois pas être dans l'eau bouillante et je n'ai pas le cordon du cœur qui traîne dans l'eau car je suis heureux comme un poisson dans l'eau. Jamais fait une tempête dans un verre d'eau, jamais mêlé entre feu et eau, jamais perçu comme gibier d'eau douce, j'ai fait venir l'eau au moulin, j'ai pris l'eau, je me suis jeté à l'eau, j'ai nagé en grande eau, j'ai navigué en eau trouble et j'ai, enfin, fait de l'argent comme de l'eau. Jamais jeté dans l'eau de peur de la pluie, jamais jeté l'eau à la rivière, jamais noyé dans un verre d'eau, jamais ressemblé comme deux gouttes d'eau à quelqu'un d'autre, jamais jeté mes eaux grasses, parfois jeté le bébé avec l'eau du bain, jeté des inutilités à l'eau et navigué dans les eaux de quelqu'un. J'ai nagé entre deux eaux et j'ai sué sang et eau. Heureusement aujourd'hui, je vis d'amour et d'eau fraîche.



### **En route vers le monde**

#### **Marcel le philosophe**

Les mœurs des années cinquante et soixante se manifestaient de façon bien différente : habillement strict, pas de porno, pas de publicité subjective... on explique l'anatomie des femmes avec des croquis ou des caricatures. Je ne m'affirme pas. Mes parents m'apprennent à me taire. J'ai perdu toute estime de soi. Mais déjà je vis le poète en moi et le chercheur de l'infini.

Au début de mon adolescence, il y a souvent des homosexuels qui viennent à la maison, des tapettes comme on les appelait dans le temps. Je n'ai jamais su pourquoi ma mère les tolérait. Elle aime ces genres de gars raffinés et polis doués d'une aisance culturelle. Moi, ça me répugne de les voir chez-nous. Je crois que ma mère n'a jamais réalisé que c'était des homosexuels, aujourd'hui, appelés gais. Nous sommes six gars chez-nous et, à ce que je sache, personne de nous n'est homosexuel. À nous entendre dans nos conversations et à voir nos comportements, nous sommes tous hétérosexuels.

Ma mère avait une phobie pour le sexe, une honte, un tabou épouvantable. Cette aversion, elle a tenté de nous la communiquer dès notre jeune âge. Je possède une forte libido pour les filles mais cette libido était cachée et ne s'est jamais manifestée étant jeune. Dès l'âge de douze ans, j'aurais aimé rencontrer une copine. Mais chez-nous, il n'en était pas question.

Je suis élevé dans la grande restriction, étouffé dans la sévérité. Malgré cela, je suis sage, tranquille, docile. Il me faut accepter tout, quoi que ce soit, sans contredire. Parfois, je me sens pratiquement réduit à rien, sans privilège, sans droit. Mon estime de soi est anéantie. Après un certain temps de cette lassitude, il me prend des goûts d'aller voir ailleurs. D'autant plus que dès ma tendre enfance, j'ai décidé de partir jeune de chez-nous. Donc, j'allais de temps à autre à Montréal explorer d'autres horizons. Je me retrouvais souvent dans des clubs de strip-tease, non pas que j'étais un vilain garnement mais j'étais curieux et je voulais connaître et savoir. Dans ce temps-là les strip-teaseuses ne se déshabillaient jamais nues, comme aujourd'hui elles font dans les clubs de danseuses nues. Elles gardent toujours

leur petite culotte sexy et leur *bra*, un genre de cache-mamelons. Parfois j'avais la chance de rencontrer une de ces filles qui se dégageait à l'écart et, en tapinois et, bénévolement, elle me montrait tout d'elle, de son corps. Il y en a toujours une qui m'invite à faire le tour du monde. Une en particulier qui s'appelait « fille d'amour ». Ça m'excitait. Je profite quelques instants de cette modeste et naïve lascivité. Heureusement que ces clubs existaient et qu'il y avait des filles généreuses sinon j'aurais passé ma jeunesse entière sans savoir comment était réellement faite une femme.

Je me souviens qu'une fois pour revenir, j'étais encore au centre-ville de Montréal et il ne restait que quinze cents dans mes poches et j'avais une grande faim. J'entre dans un restaurant, je commande une bonne assiettée de spaghetti. Je me proposais de laver la vaisselle à la fin du repas. La serveuse est venue s'asseoir avec moi. Il faut croire que je lui plaisais mais je ne m'en rendais pas compte. Elle s'est entretenue avec moi, elle m'a parlé de chose et d'autres. J'étais très gêné et mal à l'aise surtout lorsqu'est venu le temps de lui dire que je n'avais pas d'argent pour payer et que j'étais prêt à laver la vaisselle. Elle s'est absentée cinq minutes. Elle est revenue pour me dire que c'était bien correct et que je n'étais pas obligé de payer. Elle m'a laissé partir tendrement avec un sourire. Cet instant m'est toujours resté à l'esprit.

Il m'a fallu maintenant retourné chez-moi sur le pouce. En fouillant dans mes poches, j'ai trouvé un billet de tramway qui, avec une correspondance m'amenait près du pont Mercier. Il était beaucoup plus facile et sécuritaire dans cette période de faire du pouce. J'ai finalement trouvé un bon automobiliste samaritain qui m'a sorti de la ville.

Revenant chez-moi, j'ai droit à quelques babillages et déceptions de ma mère. Pauvre maman, elle me couve beaucoup, comme une mère-poule. Elle qui veut avoir un prêtre dans la famille, elle compte bien sur moi. Puis je sors dehors et je rencontre papa qui rêve dans son domaine face au fleuve. Je lui demande quelques cigarettes. Il me regarde curieusement, le regard un peu égaré et confus. Il prend quelques cigarettes, me les donne d'une façon qui exprime son désir

de ne plus m'en donner d'autres. J'ai 14 ou 15 ans. Je commence à fumer un peu mais toujours avec l'intention d'arrêter plus tard.

En ce temps-là, il n'y avait aucune interdiction sur la cigarette. Il était même de bon goût de fumer après un repas. On disait que ça aidait pour la digestion. Pour un jeune, fumer exprimait sa virilité.

Pourtant, je voulais tout de même devenir un chercheur éclairé avec un certain savoir philosophique. Je véhiculais et nourrissais un désir d'affirmation et d'épanouissement. Mais j'étais mal orienté et je ne savais pas comment m'y prendre. C'est en expérimentant que j'ai appris. Il m'a fallu travailler fort pour découvrir l'estime de soi si important dans la vie pour être bien dans sa peau et grandir. Ce fut mon premier défi, mon deuxième étant la lutte contre le crédit et l'endettement.

Ce qui fait la beauté sur notre planète, c'est la variété. Aujourd'hui, la standardisation et la mondialisation voulues et créées par les gouvernements néolibéraux et les multinationales facilitent celles-ci à mieux contrôler les profits.

### **Percée de lumière**

#### **L'homme à la valise**

L'homme est comme un cerf-volant, plus on lui donne de la corde, mieux on le tient. Sa vie est un roman qui s'écrit tout seul témoignant des personnages qui ne comprennent pas toujours très bien ce que veut l'auteur.

Que ce soit pour se rendre au séminaire ou au collège ou encore à l'université, la valise a toujours été pour moi le merveilleux symbole du déplacement. Dès l'âge de 12 ans, je me promène avec une valise. Tout changement, toute mutation me nécessitent une valise. Certains de ces déplacements se traduisent d'une façon pénible.

La plupart du temps, les départs de la maison paternelle se manifestent le cœur gros et les larmes aux yeux. Dans cette existence rudimentaire, près du coffre de cèdre de ma mère, je suis conscient des corvées et des peines. Je me vois fondre en larme. Je me souviens

entre autres, troublé et morose, de ces préparatifs de départ pour le pensionnat. Ma sœur Lise était une personne très sensible. Elle aussi avait le cœur gros. Elle m'avait surnommé *l'homme à la valise*. Une fois ma mère m'accompagna jusqu'à la porte du séminaire, déposa la valise, se retourna et s'enfuit précipitamment. J'avais eu une sensation d'abandon. Au séminaire, j'étais souvent seul, triste, amer songeant à ma famille perdue et à mon avenir. Pourtant je n'étais pas oisif. J'étais plutôt très occupé, travailleur et sportif. D'ailleurs, c'est ce qui m'a sauvé. J'entrevois un tunnel de verdure avec le calme, la tranquillité, certains endroits isolés, d'autres paradisiaques.

Plus tard, pour tous les appartements où je dois demeurer, au Québec ou aux États-Unis, ma valise est toujours mon meilleur compagnon. J'en connais tous ses multiples compartiments parfaitement. C'est une grosse valise brune pas sophistiquée mais je m'y suis attaché. C'est pénible de m'en détacher. Ah! Combien de fois j'ai fait cette valise, défait et refait!

Mes six mois à bord du U.S. Lasalle, en croisière sur la Méditerranée, je voyage avec de grosses poches militaires brunes et vertes chargées à bloc. On déplace ces bagages en les lançant par dessus bord au rythme des vagues et du vent. Ça me donne le goût d'aventures de toutes sortes.

La seule valise que j'ai toujours conservée chez-moi est un genre de coffre recouvert d'aluminium que je me suis procuré de retour du Japon où j'avais passé un an avec les forces armées états-uniennes. Beaucoup de glorieux souvenirs avec cette valise: la traversée du Pacifique, île Wake, Hawaï, San Francisco, Washington D.C.

Le set de valises que nous nous sommes procurés, Micheline et moi, pour notre voyage d'un mois en Espagne s'avère être le plus remarquable et utile. Cependant, arrivés à notre destination à Malaga, nos valises ont été déclarées perdues. Nous avons débuté nos vacances sans les nécessités de nos bagages. Ils nous sont revenus comme par miracle quelques jours après notre arrivée.

De retour, nous avions les mêmes valises près de nous en attente en ligne aux douanes et immigration Canada à l'aéroport de Dorval. C'était inimaginable la quantité de drapeaux du Canada qui nous assaillaient face à nous et tout autour. Dans cette attente, bien avant l'enquête Gomery, j'ai écrit l'esquisse d'un poème que j'ai terminé le lendemain à la maison.

### Les feuilles rouges

(Poème adressé à la Monarchie constitutionnelle du Canada)

Ils étaient donc beaux vos drapeaux !  
D'un rouge flamboyant qui attirait l'attention de tout le monde.

Lors d'un voyage en Europe  
À l'aéroport Charles de Gaulle,  
À l'aéroport d'Orly,  
Aucun temps d'attente  
Au bureau des douanes,  
Malgré l'achalandage.

Ils étaient...

Pendant cette tournée,  
À l'aéroport de Malaga,  
À l'aéroport de Barcelone,  
Aucun temps d'attente  
Au bureau des douanes,  
Juste montrer notre passeport.

Ils étaient...

Pendant ces vacances,  
À l'aéroport d'Ibiza,  
À l'aéroport de Madrid,  
Aucun temps d'attente  
Au bureau des douanes  
Aucun papier à remplir.

Ils étaient...

De retour, après un long vol,  
Par un six octobre d'orage,  
Juste avant de prendre nos bagages,  
Aux douanes de l'aéroport de Dorval,  
Une ligne d'attente d'une heure  
Nous a royalement fait du mal.

Ils étaient...

Des gens venaient de partout  
Pour visiter Montréal  
Et naturellement, il y avait  
Des revenants québécois.  
Nous étions tous en ligne d'attente  
Dans la fatigue et l'angoisse.

Ils étaient...

Nous venions d'arriver en sol canadien  
Ma terre natale et celle de mes aïeux,  
Aucun drapeau aux fleurs de lys.  
Beau respect! Belle identification!  
Force était d'admirer cette multitude de drapeaux  
Qui s'étaient partout devant nous.

Ils étaient donc beaux vos drapeaux!  
D'un rouge flamboyant qui attirait l'attention de tout le monde.

Après avoir comprimé  
Au maximum les budgets des provinces,  
Après avoir siphonné  
Au sang le social,  
Votre fédération promet  
D'investir dans les provinces,  
Donner à nos enfants  
Et à l'environnement,  
Gratifier les contribuables par le truchement  
Des impôts et de l'éducation,  
Rembourser la dette...  
Bref: faire ses devoirs oubliés.

Mais à quelque part  
Votre fédération fait de l'ingérence,  
Elle veut tout centraliser et contrôler  
Et vos drapeaux aux feuilles d'érables rouges  
Sont devenus des symboles d'hypocrisie et de mensonge.

Ah! Que j'en ai marre de vos drapeaux  
Sur le sol québécois!

1<sup>er</sup> novembre 2000

Trente neuf mois plus tard (février 2004), on se rend à l'évidence que la multiplicité des drapeaux du Canada au Québec faisait partie du programme des commandites. Ce programme avait été institutionnalisé malhonnêtement et uniquement, suite au référendum de 1995, pour mater la fierté et le nationalisme québécois. Démocratie du plus riche, du plus fort et du plus rusé en pleine expansion.

Aujourd'hui encore une fois, on se rend bien à l'évidence de cette malencontreuse aventure d'onéreuse comédie des commandites. Il nous est permis d'ajouter à cela le pissant contrôle incontrôlable des armes à feu au merveilleux pays, le Canada, les visites au camp de pêche de M. Irving, les tournées superstars de la gouverneure générale, l'attitude de la CBC dans le dossier Don Cherry, etc. Je dois en nommer quelques-uns et m'arrêter car la liste est trop longue pour ce livre. Ne l'oubliez pas.

Plusieurs réalisations, projets ou objectifs se sont manifestés dans mon histoire révélant ma foi en moi et en mon Créateur, un thème de premier plan pour moi. La force intérieure est plus qu'une valeur, c'est un don précieux accessible à tous. Je développe progressivement la force intérieure et je tente d'expansionner ce thème riche de signification. Je me suis toujours dit que si j'en arrive à posséder la lumière intérieure, elle rayonnera à l'extérieur.





## **Chapitre 5**

### **L'univers insolite Majeur et vacciné**

#### **Exilé des vacances**

#### **La croisière méditerranéenne avec les U.S. Marines**

Six mois à bord du USS La Salle m'a permis de visiter beaucoup de pays. Ce navire militaire états-unien fut ainsi nommé pour commémorer l'un des plus grands explorateurs de l'Amérique du Nord, René Robert Cavellier de La Salle.

Les îles que j'ai visitées dans la mer Méditerranée méritent largement le détour. Les îles Baléares de l'Espagne, Ibiza..., les îles de la France, la Corse, les îles de l'Italie, Sardaigne, Sicile et Malte, les îles de la Grèce, Crète entre autres, etc. De nombreuses civilisations au cœur de la Méditerranée, mer de tous les brassages, mère des cultures, où rayonne un passé qui ne se laisse jamais oublier. Quelle formidable embellie!

J'ai sillonné Malte, « l'île des chevaliers », en pénétrant dans ses temples préhistoriques et ses cités médiévales et baroques. J'ai retracé l'histoire de la Sicile, « l'île musée », ponctuée des sautes d'humeur de l'Etna, le plus haut volcan d'Europe. J'ai admiré le soleil qui se lève à Syracuse-la-Grecque et visité la chapelle Palatine de Palerme, la capitale de la Sicile. J'ai exploré Sardaigne, « l'île du silence », j'ai contemplé ces mystérieuses et énigmatiques tours coniques, aux énormes blocs de pierre. J'ai apprécié l'âme sarde avec ses villages typiques aux murs peints de grandes fresques. Quelle fabuleuse bonification!

### Explorations fascinantes d'un héros Cavalier de La Salle, bâtisseur de forts

René Robert Cavalier de La Salle,  
Explorateur de la région des Grands Lacs  
Jusqu'au Golfe du Mexique.  
Obtint des Sulpiciens, les seigneurs de l'île,  
La concession du fief « de la côte Saint-Sulpice »,  
Baptisé plus tard La Chine,  
Suite à son rêve de la découverte d'un passage vers l'Asie.  
On prétend que le fleuve Ohio se jette dans la mer Vermeille  
Laquelle conduit à la Chine.  
Il cherche l'honneur de trouver l'itinéraire,  
Le « grand dessein » de cet illustre navigateur.  
Il construit le fort Cataracoui, devenu fort Frontenac (1673),  
Aujourd'hui *Kingston*.  
Il reçoit du roi ses lettres de noblesse  
Avec privilège d'explorer l'espace compris entre la Floride et le  
Mexique.  
Il élève les murs du fort Conti, *Niagara* (1678).  
Puis un peu plus loin, un brigantin, le Griffon.  
Il laisse sa trace à Michillimakinac, aujourd'hui *Mackinow*.  
Ensuite, il érige un fort à la baie des Puants, Baie Verte, *Green Bay*,  
Wisconsin. .  
Durant son exploration du lac Michigan,  
Il élève le fort Miamis, Saint-Joseph sur le fleuve Michigan.  
Il érige le fort Crèvecoeur, *Peoria, Illinois* (1680).  
Il sillonne les rivières Chiagou, *Chicago*,  
Des Renards, *Fox River*; et Illinois.  
Sur le Mississippi, il érige le fort Prud'homme, *Memphis, Tennessee*  
(1682).  
Avec persévérance, il atteint enfin le delta du Mississippi.  
Au cours des années suivantes,  
Les Français bâtiront Nouvelle-Orléans, Bâton Rouge, Venise...  
Il fonde la colonie de la baie Saint-Louis,  
Une échancrure du Golfe du Mexique.  
Personnage mystérieux et peu connu,  
Héros menant une vie fascinante,

Il établit un nouveau fort à la « roche affamée »,  
Sur le fleuve Illinois, *Starved Rock* (1683).  
Premier gouverneur de la Louisiane,  
Soif de richesse et de grandeur,  
Il a la mission de surveiller les mines d'argent du Mexique.  
Il édifie un fort près de la baie de Matagorda, au Texas,  
Puis le fort Saint-Louis, *Victoria, Texas*.  
Quinze états des États-Unis d'Amérique  
Sont taillés dans l'ancien territoire de la Louisiane française  
En un temps où la Nouvelle-France comptait plus de 150 forts,  
Plusieurs construits et nommés en son honneur.  
L'arrondissement de LaSalle de la ville de Montréal,  
LaSalle, une ville de l'état de l'Illinois,  
Une importante rue de Chicago, *LaSalle street*,  
G.M. baptise la marque automobile Cadillac LaSalle (1927).  
En souvenir de ce remarquable héros,  
Nous pouvons lire plusieurs plaques commémoratives  
À travers l'Amérique du Nord  
Ainsi qu'à Rouen, son lieu de naissance.  
Vénération ainsi son nom et son édifiante histoire,  
Cavelier de La Salle passe du mythe à la réalité.

Cavelier de La Salle a précédé Pierre le Moyne d'Iberville, notre héros national.



### **Le chemin qui marche Cavelier de La Salle, fondateur de la Louisiane**

Voyageur, découvreur, aventurier  
Sillonnant le cours du Mississippi  
Jusqu'à son embouchure du Golfe du Mexique,  
Jusqu'aux confins de l'Empire espagnol,  
Jusqu'à la limite de l'existence et réalité,  
Toujours dans l'espoir de trouver la route maritime vers la Chine,  
Le « grand dessein » de cet illustre navigateur,  
Il prend possession de ce pays qu'il nomme Louisiane,  
Au nom de sa majesté, le Roi-Soleil, Louis XIV,  
Mers, havres, ports, baies, détroits adjacents,  
Et toutes les nations, peuples, provinces, villes,  
Bourgs, villages, mines, minières, pêches,  
Fleuves, rivières compris dans cet immense territoire,  
Pays de plaines brûlantes,  
Marais et bayous  
Où se cachent monstres et alligators,  
Entrecoupés de rivières salées peu poissonneuses,  
Prairies où circulent abondamment  
Chevreuils, bisons et coyotes  
Aux hurlements démentiels.  
Des oiseaux de proie tournoient loin au-dessus de cet explorateur.  
Sombre et insaisissable silhouette mobile,  
Robert Cavelier de La Salle, homme d'âge mur,  
À la barbe et cheveux longs, aussi solide qu'un chêne,  
Gaillard à l'allure hautaine et imposante,  
Avec un air de distinction et d'élégance,  
Cherchant un point d'ancrage français résistant,  
Un établissement stable dans cette région démesurée et illimitée,  
Aux contours mal définis,  
Dénommé « le chemin qui marche »  
Par les Indiens Mississippi,  
Savanes et pacages écrasés par le soleil,  
Piqués, bouquetés d'arbrisseaux épineux et de cactus,  
Ne ressemblant pas du tout aux vastes forêts  
Parcourues auparavant le long du majestueux fleuve Saint-Laurent,

## La magie du passé

---

De la terre vierge au terroir dans la plaine laurentienne,  
Notre Eldorado, notre Terre promise.  
Né à Rouen, ce brave et fidèle maître,  
Commandeur de pionniers, de défricheurs,  
Écoule péniblement ses derniers jours au Texas,  
L'autre extrémité de la Nouvelle-France.



### L'œuf à la coque

#### Tokyo (1965)

Tokyo est une des villes les plus évolutives du globe. L'agglomération compte aujourd'hui autour de trente millions d'âmes, presque la population de tout le Canada. En 1965, il existait certains quartiers assez pauvres où les gens vivaient modestement, sinon dans la totale misère. Mais une misère qu'ils apprivoisaient bien, habitués à épargner, à réutiliser, à recycler, plusieurs cochés de plus que notre simplicité volontaire.

La gastronomie japonaise est assez spéciale. Dans les années 60, je n'étais pas un habitué des restaurants mais je raffolais longer les vitrines, les patios de celles-ci, voir les tables et examiner les menus. Dans la cuisine japonaise traditionnelle, on trouvait les restaurants raffinés qui offraient le Nigiri-zushi et le Kaiseki Ryori. Dans ceux bon marché, figuraient les Kaiten-zuchi et le teiskyoku composé de sashimis, de poisson grillé, de porc pané ou de beignet de poulet. La cuisine populaire s'apprêtait avec du Izahaya, du Yakitori, du Yoshoku et du Ramen. Je concevais tous ces restaurants trop coûteux surtout avec ma piètre allocation militaire.

Un jour, je me mis, donc, en frais de parcourir les marchés. J'ai visité le marché extérieur Tsukiji, près de la Ginza, endroit privilégié très touristique mais aussi très dispendieux. Plus loin, j'ai trouvé au premier étage du sous-sol du grand magasin Isetan des comptoirs où l'on vendait toutes sortes de nourriture pour emporter ou consommer sur place. Je trouvais cette nourriture très peu appétissante et l'ambiance suffocante.

J'ai voulu voir d'autres endroits. Heureusement, j'étais seul et je me déplace rapidement. Je me suis donc retrouvé à Ameyoko, l'allée Ameya, un regroupement de rues le long du chemin de fer JR entre les arrêts Ueno et Okachimachi où s'alignent des boutiques de nourriture, de linge, de cosmétiques et toutes autres marchandises. Le nom origine des boutiques de bonbons qui fleurissaient dans cette région durant les jours épineux et exigeants de la fin de la Deuxième Guerre Mondiale. Sans être difficile, je sentais cette nourriture étalée, comme pour les oiseaux du ciel, peu hygiénique et j'ai refusé même d'y goûter.

## La magie du passé

---

J'ai donc quitté ce marché pour un autre endroit. Durant tout ce temps, ma faim augmentait incroyablement. C'était le dernier dimanche du mois et j'ai rapidement décidé de me rendre au Fureal Flea Market, situé dans un de ces quartiers démunis dont je mentionnais plus haut, près du Parc Tama Centre, dans le secteur Tama-Shi de Tokyo. Je sors de l'arrêt Tama Centre. Les résidents du voisinage sont des gens bien ordinaires. Ils apportent leurs objets recyclés, leurs produits artisanaux, leurs fruits et légumes du jardin, poules, cochons, parfois ce qui semble être des bons restants de table en bataille, enfin tout se vend. En m'introduisant au Flea Market, la première chose qu'on m'a demandé est si je désire louer un espace comptoir. « Non merci ! » fut ma réponse. J'ai aperçu un petit coin en plein air où l'on servait rapidement de la nourriture. Armé d'une fringale démesurée, j'ai commandé une assiette ne sachant exactement le contenu. Peut-être est-ce mieux ainsi !



### Consommateur impérissable Au marché

Les gens de ce pays démontrent avec chaleur  
Le plaisir de connaître ceux venus d'ailleurs.  
Les gens de ce pays sont des gens de cœur  
Et j'en ai accroché au mien plusieurs.  
Au marché, le département des viandes  
Avait de quoi surprendre,  
S'alignait bien tassés sur leurs paires,  
Des têtes et des peaux de cochon,  
Estomacs, utérus, intestins, pénis,  
Poissons, crevettes, crabes,  
Soupe au crabe, riz au crabe,  
Rouleaux au crabe, crabe pané,  
Des volailles vivantes ou trépassées,  
Des pattes de poules et certains restes :  
Entrailles, cous, têtes, gésiers, rondelles d'anus...  
Une victoire à la Pyrrhus,  
Toutes sortes de pièces de viande,  
Des bassines aux boudins débordantes,  
Autant de parties que chez-nous,  
On rejetait ou qui allaient au chien.  
Je pensais que chez-moi dans mon pays,  
Les poubelles sont mieux nourries  
Que bien des gens d'ici.  
Peut-être qu'un jour l'Occident  
Y paiera de ses dents.  
Puis assis à une petite table de ce marché,  
Enfin une pause,  
M'observant du coin de l'œil,  
Quelques jeunes qui ricanaient  
En me voyant mâchurer  
Si maladroitement avec des baguettes,  
Une queue de cochon décorant mon assiette,  
N'en pouvant plus, gloutonnement,  
J'ai du employer mes doigts  
Comme ustensiles pour satisfaire

## La magie du passé

---

Mon appétit devenu vorace,  
Sous les yeux avides de la cuisinière au feu de charbon,  
Ne sachant ce que je mangeais,  
Le tout imprégné à vie  
Sur mes papilles gustatives... waaash!!!  
Qu'en aurait pensé les épris  
De bienséance de ma patrie?  
C'est à ce moment, mine de rien,  
Que j'ai ruminé devenir végétarien.



### Les défis

#### Ma vie militaire chez les US Marine

J'ai appris que les paroles appartiennent la moitié à la personne qui écoute, la moitié à la personne qui raconte. Il en est de même pour l'écriture, la moitié des mots appartiennent à l'auteur et l'autre moitié au lecteur. Au Japon, j'ai dit au colonel qui voulait me flanquer au Vietnam pour faire la guerre: « si vous m'envoyez au Vietnam, je ne tire pas en avant, je tire en arrière ». Il a compris sa moitié.

### Pour faire écho

#### Yokosuka 1965-66

*Un cours d'eau gagne en volume et en énergie à mesure qu'il dévale une montagne. De la même façon, la puissance intérieure s'amplifie se laissant abonder dans ma conscience.*

Heureux de ma nouvelle assignation au sein des *US Marine Corps*, je touche le sol japonais pour un mandat tout frais, tout jeune. Déjà, je rêve à des expériences différentes, des endroits insolites à visiter, des aventures inouïes et palpitantes.

Par une journée ensoleillée du mois d'avril 1965, je franchis la base militaire états-unienne de Yokosuka, Japon (U.S. Naval Military Base). Cette ville, peuplée d'environ 410 000 habitants fut prise par les États-Unis lors de la Seconde Guerre mondiale. C'est un port situé sur la baie de Tokyo, un centre industriel à environ cinquante kilomètres de Tokyo, séparé de celle-ci par Yokohama. La place ressemble plus à un acul qu'à une base militaire. L'accueil est froid. On m'installe provisoirement dans une baraque isolée. Je séjourne là une grosse semaine sans savoir dans quel *ouffit* on va m'assigner ou m'affecter.

À trois mille cinq cent kilomètres d'ici, au Vietnam, une guerre sale progresse. Là, c'est le désordre complet, un gâchis de l'empire états-unien. Les jeunes y vont pour une allocation de cinquante dollars de plus par mois, pour la prostitution à un et deux dollars, pour la liberté de drogue et l'indiscipline dans l'immoralité, les massacres, les viols, le gaz agent orange, etc. L'invasion du Vietnam au nom de

la démocratie, de la liberté et de l'humanité prend des allures d'une catastrophe gigantesque, d'une débâcle sans précédent, la plus grande hypocrisie et fausseté du siècle de la grande puissance démocratique. Celle-ci larguera des centaines de millions de bombes et de charges en Indochine, les baveux, les salauds. Environ trente millions d'entre elles n'exploseront pas. En dehors du Vietnam, aux États-Unis, en Europe, en Asie, partout, les forces armées états-uniennes exercent de stupides règlements démesurés ce qui semble être des efforts pour redorer leur blason, de bien paraître et se faire une image salubre.

Aux États-Unis, le mouvement *Black Power* est à son apogée. On craint les noirs. Jusqu'où tout cela conduira-t-il le pays? Veulent-ils prendre le pouvoir par la violence? Je suis pour l'émancipation des noirs, leur justice sociale, pour relever leur niveau d'instruction et de vie. Mais attends, je n'ai rien vu! À Yokosuka, je suis tombé dans un nid de noirs frustrés et violents. Frustrés de la mort récente de l'un de leur chef Martin Luther King, violents par le mouvement *black Power*. Il souffle un vent de violence à travers la planète. Même au Québec, le 24 mai de cette année, jour de Dollard et de la Reine, se déroule, sous le gouvernement de Jean Lesage, la plus violente manifestation que Montréal ait connue depuis des années. Le bilan se résume en 203 détentions, 131 accusations, 13 policiers blessés.

Sur mille marins dans la base militaire de Yokosuka, nous sommes environ cent fusiliers marins dont je fais partie. Parmi nous, plus de la moitié sont de ces noirs frustrés et violents. Rien dans cette base pour évoquer la bienveillance, le respect humain, juste une discipline militaire qui se traduit par l'atomisation, la perte du sens commun. J'éprouve une curieuse obstination à me taire même à passer inaperçu partout où je peux.

Finalement, après cette semaine d'attente, on m'assigne au *Drum & Bugle Corp*, une fanfare militaire sous la direction d'un staff sergent noir, d'un sergent noir et d'un caporal noir qui sévissent à tout moment pour des riens. Sur vingt dans cette fanfare presque tous sont des noirs. Qu'est-ce que je fais là? Par mon dossier, ils ont su que je jouais la trombone et la trompette. À la base de Yokosuka, on parade

au son des mélodies de l'hymne national des États-Unis, de l'hymne des US Marine Corps, des marches militaires, des noubas, de l'hymne de la Légion Française et différentes autres. Heureusement, grâce à la fanfare, je visite le mont Fidji, Tokyo, des spectacles de geishas et divers sites intéressants. Aussi je suis un des joueurs préférés de l'équipe *American Yosouska soccer team* (club inter cité de soccer de la base) pour un chouia de plaisir et d'agrément.

La fanfare occupe la moitié de mon temps. Mon autre fonction est police militaire. Qu'est ce que je fais là comme police militaire, moi le pacifique, l'intellectuel? Ils se sont sûrement trompés. Sous prétexte de veiller à la discipline et à l'ordre, on me donne une fausse formation qui se résume en la pratique de la violence, l'injustice et même certaines formes de torture. C'est dans leurs mœurs, c'est très normal pour eux. Il y a des cavernes dans cette base, genre de labyrinthes construits par les japonais durant la Seconde Guerre mondiale pour se protéger d'éventuels bombardements ennemis. Je suis gardien dans ce labyrinthe où des bureaux, des classeurs et des documents *top secrets* sont protégés. On dit que des japonais réticents à la présence des états-uniens réussissent à s'infiltrer. Dans d'autres occasions, je surveille la vitesse des véhicules, la plupart conduits par des japonais et je procède à des contraventions. J'effectue aussi de l'auto-patrouille. Je ne possède pas beaucoup d'affinités avec toutes ces fonctions. Il peut surgir à tout moment n'importe qui pour faire du trouble. Je me plains. Je n'ai pas la formation requise pour cette tâche. On m'ignore. On fait la sourde oreille. On m'enlève mon arme à poing. Je dois quand même observer la cédule de garde. C'est comme si on m'envoie pour me défendre contre des loups sans protection. Je ne pense pas sortir d'ici vivant. Je porte le poids de leur arrogance. Il doit sûrement y avoir un ange gardien pour me protéger.

On m'appelle *frenchy*. Les forces armées états-uniennes n'aiment pas les français en général. Ceux-ci ont perdu la guerre au Cochinchine en Indochine (Vietnam) avec la douloureuse défaite de Diên Biên Phu. Ils nous prennent pour des lâches. Ils me donnent toutes sortes de nom d'oiseaux. Eux, les *US Marines*, ils sont bien meilleurs. Ils

prétendent gagner la guerre facilement. Pas un mot, attendons ! Nous verrons bien s'ils vont gagner cette avilissante guerre.

Je suis un être solitaire, c'est mon tempérament, tête de turc et bouc émissaire, dans cette base militaire perdue au milieu de cette agglomération de ville, Tokyo, Oklahoma, Yokosuka, tassés comme des sardines dans une boîte de conserve. Que voulez-vous ? Je n'aime pas les gens malhonnêtes, arrogants, menteurs, rusés, hypocrites, impatients... les orgueilleux, les nombrilistes. J'aime vivre avec des personnes honnêtes et franches. Ma solitude m'a joué un tour. Je me retrouve sans aucune protection. À Yokosuka, si tu ne fais pas partie d'un gang, *t'es fait à l'os*. Je n'aime pas les sorties de gang, car dans mes loisirs j'aime bien aller où je veux et non où le chef de gang veut.

Bon an mal an, la vie bat son plein. Le staff sergent est un métisse noir polynésien hawaïen, petite personne rabougrie genre « crosseur ». Aucun ne sait comment il est parvenu à son grade. Un midi, le sergent, Jack, me demande d'aller lui chercher son dîner de l'autre côté du stationnement. La cafétéria offre de la mangeaille. Il n'y a qu'un autre restaurant dans toute la base. Je refuse. Je ne suis pas aux pièces. Un grand noir désordonné, Jimmy, qui pratique le karaté et qui se dit ceinture noire m'invite au studio, question de m'intimider. Il sort avec une japonaise de bar qui le drogue de temps à autre. Le caporal Murphy, me donne des ordres stupides comme laver son mur de chambre. Il en profite pour me lancer la chaudière d'eau par derrière. J'en ai marre de ces Marines de race noire dégrossis qui sèment la confusion, la jalousie et la terreur. Je me souviens également de Bolar et Bethea. La majorité de ces individus rentrent souvent tard le soir, bourrés comme des coings. Je me sens traqué. Je me gratte le cuir chevelu et me lève les yeux vers le ciel. Mon âme vibre de nostalgie. Je prends conscience que je surviens en proie facile pour ces êtres qui ne cherchent que la vengeance stupide. Il n'y a absolument rien ici pour former un citoyen pour demain.

Un jour de fin de semaine, je sors de la base en civil. Je vais me promener dans un petit parc avoisinant sur le bord de la baie. Je cueille une fleur. Je la regarde soupirer de joie et de tendresse. De retour à la base, je suis prêt à tout sacrifier pour mon devenir et à

reconnaître l'existence de la justice et de l'abondance pour tous. Je le veux bien, mais les autres n'ont pas tous la même philosophie.

Un autre tantôt, Jimmy me présente à son professeur japonais de karaté qui donne des cours avec des bâtons et des sabres. Celui-ci m'invite à son école située dans un quartier sombre de la ville éloigné de la base. Le soir venu, je m'achemine vers son quartier. Chemin faisant, la lune éclaire juste assez pour que je vois le long, étroit et sinueux chemin menant vers l'école du professeur de karaté.

À cet endroit, les mouvements des ombres et les échos enveloppent mon approche. Je cherche l'adresse. J'ai l'impression que le temps s'est suspendu et que je marche avec des fantômes. Rien de rassurant. De temps à autre, un motocycliste passe près de moi à toute vitesse. On me prend sûrement pour un de ces stupides états-unis. J'arrive à la croisée des chemins où je peux encore changer d'idée et revenir sur mes pas. Je puise dans mon for intérieur, convaincu qu'une réponse viendra. Puis, dans le silence, j'écoute ma petite voix qui m'avertit de ne pas me rendre à ce studio de karaté. Je rebrousse chemin. La direction du retour brille de l'intérieur et illumine la route devant moi. J'entre à la base.

Ce soir là, comme je m'apprête à me coucher, Jimmy m'applique sournoisement derrière moi un *jab* de karaté dans le dos. Je tombe écrasé. Quelques confrères l'arrêtent. On me demande si je veux aller au *sick bay* (infirmerie). Je réponds « non ». J'aurais dû accepter, j'aurais l'évidence de cette infraction à mon dossier médical.

J'apprends que plusieurs militaires états-unis souffrent de troubles psychologiques. Je me permets de confirmer que certains de mes voisins de palier sont des tueurs qui démontrent des signes clairs de troubles mentaux. Ce n'est qu'en 1997 que le Congrès passera une loi obligeant les forces armées à évaluer la santé mentale de leur personnel. Cette loi ne sera jamais respectée.

Un soir, je me rends au centre culturel. C'est un endroit fourni par la base où les activités sont gratuites mais très précaires: des tables de billard et de tennis sur table pour agrémenter les militaires,

quelques autres jeux sur tables. Deux noirs me reçoivent et prennent le contrôle. Ils exercent du *taxage*. Je veux jouer. On me demande de l'argent. On m'insulte, on m'agresse, on me provoque. Et même plus tard en dehors du centre, on me reconnaît et on continue à m'agresser. Je vais voir l'aumônier. C'est un noir, genre mandéisme qui se ferme les yeux sur tout. Donc, vaut mieux laisser tomber ma plainte.

La base est aménagée d'un hôpital qui reçoit les malades et les estropiés du Vietnam. On nous demande de visiter ces malades dans nos loisirs. Un jour donc, je me rends à l'hôpital pour une visite humanitaire. Je vois un estropié de guerre avec un bandeau autour de la tête, un autre qui manque une main, un autre sans pied, certains autres sont tout simplement devenus débiles. Je m'arrête pour leur parler. On me demande qui je suis et qu'est-ce que je fais. Je leur réponds que je suis affecté à la base et que je joue du baryton... On ne me laisse pas continuer. On me traite de lâche, de fainéant, de sans-cœur... tous les noms répugnants de la terre. Pour eux, si tu n'as pas passé par le Vietnam, tu n'es rien. Je les laisse parler, d'ailleurs, ils n'aiment pas mon accent. Je ne dis pas un mot. L'un d'entre eux me dit que je ressemble à quelqu'un qu'il a tiré et tué au Vietnam. Mais je crois qu'ils vont me sauter dessus, ces sujets habitués à la cruauté. Je recule tranquillement en leur souhaitant un bon rétablissement. Je me retourne et je prends mes jambes à mon cou.

J'ai un rendez-vous chez le dentiste pour extraire une dent de sagesse. On me fait longuement attendre sur la chaise du dentiste. Puis se présente à moi une jolie jeune fille à la blouse décolletée laissant voir ses gros seins. Elle se penche sur moi et me demande d'ouvrir la bouche pour voir semble-t-il mes dents. « Plus grande ouverte » me dit-elle. J'ai presque un de ses seins dans ma bouche. Mais qu'est-ce qu'elle fait ici cette femme? Puis, une photographe se joint à nous et prend quelques photos. Cherchent-elles des preuves pour m'accuser d'agression? Je leur demande ce qu'elles font. « Nous préparons la publicité du bureau du dentiste pour la prochaine revue de la base », me répond l'une d'elles. Bon! Une autre procédure que je ne connais pas.

Les dortoirs se résument en des enclumes ouvertes à six lits qu'on appelle *cubical*. Je me réveille plusieurs fois avec des maux dans le ventre. Une nuit, je me sens comme sortir d'un coma. J'ai sûrement perdu connaissance dans mon sommeil. J'ai lamentablement mal à la tête. De peine et de misère, je me lève et je me rends à la salle de bain. Devant le miroir, je constate que j'ai des marques et des prunes. J'en remarque une grosse entre autres juste au dessus de l'œil droit. On m'a battu durant mon sommeil. Qui? Je ne sais pas. Il semble qu'ils sont tous complices.

Je fais affaire avec des hommes de sac et de corde. On a constamment l'œil sur moi. J'ai aucun endroit personnel pour me reposer, pour me recueillir, pour méditer, pour me sentir seul et bien. Par bonheur, j'ai ma force intérieure. Je ne connais plus la liberté. Néanmoins, je pratique la discipline spirituelle qui me conduit dans un état intérieur que j'appelle la liberté de l'âme.

Le lendemain, je demande à voir le colonel de la base. Il m'a fallu passer par toutes les étapes de la hiérarchie: caporal, sergent, staff sergent, lieutenant puis enfin colonel. Deux mois après ma demande j'arrive devant le colonel et je manque involontairement à la procédure de présentation. J'ai eu droit à une remarque stupide de sa part puis il me demande de m'asseoir. Je lui explique toutes mes mésaventures depuis mon arrivée à la base, il y a onze mois, surtout les coups durant mon sommeil. La prune que j'avais au-dessus de l'œil droit s'est dissipée. Je ne peux rien prouver. Il me répond naïvement que je dois me défendre. On sait très bien que si j'essaie de me défendre, c'est me jeter dans une fausse aux lions encore plus redoutable étant donné les gangs de protection et ces individus qui nourrissent leur satisfaction frappant la nuit durant le sommeil. Le colonel tout abasourdi me propose de m'envoyer au Vietnam pour six mois. Je lui réponds que s'il m'envoie au Vietnam je ne tire pas en avant mais en arrière. Il me regarde, bouche bée, ne bouge pas pendant dix longues secondes. Puis, il ferme le dossier et me demande de partir. Je ne veux pas me battre et sacrifier ma vie pour le mercantilisme, le capitalisme sauvage, les riches profiteurs états-uniens, les nombrilistes...

Des jours passent sans recevoir aucune nouvelle. Qu'advient-il de moi? S'il m'envoie réellement au Vietnam, ils vont m'éliminer ou me faire disparaître, j'en suis certain. S'ils insistent pour m'envoyer au Vietnam, je prends un mois de vacances, je me rends au Québec et je reste là. Toutes les idées étaient bonnes pour m'évader de cette place. J'entame un débat intérieur pour ma survie.

Après une semaine, un lieutenant qui me prend sûrement sous sa protection m'appelle à son bureau, ouvre le dossier, me regarde et me demande si je veux terminer mon engagement. Je réponds sans hésitation «oui» avec complaisance. Il entame une conversation, la plus humaine depuis mon séjour dans cet enfer. Il me demande d'argumenter mon expérience à Yokosuka et ma planification dans la vie civile, une fois mon départ des forces armées. Je réponds candidement à toutes ses interrogations. Puis je glisse ma suprême chance et je lui demande si je serai éligible au *G.I. Bill* qui me donnera droit à plusieurs avantages comme une allocation durant mes études universitaires, l'admissibilité au taux hypothécaire bonifié, etc. Il me répond «oui». Je perçois une grande joie dans mon cœur car je viens d'obtenir ce que je désirais le plus. Après tout, je sortirai de cette situation et je quitterai les parages avec quelques avantages.

Avant d'abandonner ce coin hostile, Murphy vient me rejoindre pour me dire qu'il m'a déjà frappé la nuit dans mon sommeil. C'était bien lui, l'oiseau de malheur. Je lui pardonne. Avec le pardon je comprends que chaque personne est unique et vit un cheminement personnel sacré. De toute façon, à qui aurait servi la revanche? J'ai mon permis militaire pour le retour en Amérique. Rien de plus beau. Je me dirige vers la base Tachicawa où je prendrai l'avion. Je n'étais que de passage dans ce désordre de base militaire. Mission accomplie.

### **Le péché glacé**

#### **Rencontre avec Louise**

J'ai toujours désiré rencontrer une fille qui aurait les mêmes convictions et valeurs spirituelles ou du moins le respect des miennes. Je suis né de parents très catholiques et respectueux de la hiérarchie catholique. Personnellement, je n'ai pas toujours été pratiquant dans cette foi. Mais antérieurement, j'ai toujours été croyant en la philosophie chrétienne, en ma force spirituelle intérieure et en mon Créateur. Ma spiritualité se manifeste dans l'air que je respire, l'eau que je bois, la terre qui me nourrit, le respect de mon environnement et des personnes. Tout est spirituel : la prière, les contacts avec les gens, le travail, le jeu et même la sexualité. En fait ce dernier représente la spiritualité et le merveilleux dans le respect, la dignité et la fidélité. Dans la sexualité, spiritualité et tendresse se confondent.

Par un soir du mois d'octobre 1968, voici comment j'ai rencontré Louise, ma première épouse, une charmante jeune fille qui répondait à mes attentes et je crois que, à ce moment là, je répondais également aux siennes. Lors du « printemps de Prague », la Tchécoslovaquie tente de s'orienter vers un socialisme à visage humain. Au mois d'août, l'intervention soviétique met un terme au cours novateur et envahit le pays. Plusieurs réfugiés viennent s'installer à Montréal. Ce soir-là, une soirée dansante est organisée pour accueillir et aider ces réfugiés. Je réponds à l'appel en solitaire. Pas loin de ma table, se trouvent deux jeunes filles qui discutent paisiblement. L'une d'entre elles attire mon attention. Quand vient le temps propice, je lui demande pour danser. À ma grande joie, elle accepte avec plaisir. Elle tire son épingle du jeu. Durant la danse, elle me fait remarquer que je piétine sur ses pieds. Pour ma part, je crois plutôt qu'elle met ses pieds sous les miens. Je m'excuse quant même avec grande politesse et après la danse je lui demande si je peux me joindre à elle à sa table. Elle accepte. C'est le bonheur total. Une première étape accomplie.

On se présente mutuellement et on se raconte notre histoire. Elle est québécoise, née au Québec, son père également mais d'origine syrienne. Son grand-père venait de l'Arménie. Sa mère est née en Syrie. Louise a 26 ans, six mois de moins que moi, les cheveux longs et noirs, un corps mince et très bien roulé, une croupe remarquable et

agréable, un joli sourire, de merveilleux grands yeux de lynx au fond desquels je perçois de jolies pierres comme au fond d'un ruisseau limpide. Ce premier contact dans cette salle de danse me frappe de plein fouet. Je la désire. Elle a l'air un peu timide, moi aussi, mais après quelques danses, elle m'a confié qu'elle est libre depuis deux semaines. Moi aussi je suis libre. Pourvue de yeux de lynx, je la trouve tout simplement craquante, irrésistible.

Ce soir-là, on se quitte naturellement. Durant la semaine, je lui téléphone et elle m'invite chez elle pour me présenter à ses parents. Elle demeure à ville Saint-Laurent. J'arrive après le souper. La noirceur est déjà au rendez-vous. Je stationne en face de la maison. Je n'en crois pas mes yeux. Toute une architecture de belle maison spacieuse! Je sors de l'auto et me dirige vers la maison avec beaucoup d'incertitude, d'abord pour vérifier le numéro civique pour me rassurer que je ne me sois pas trompé. Plus j'avance, plus je manque de confiance en moi et que je ne pourrai pas rencontrer ces gens bien nantis, moi le misérable de Valleyfield. Je reviens sur mes pas pour repartir convaincu que je ne suis pas à la hauteur de me présenter. À l'instant d'entrer dans ma petite Renault, je pense et je m'arrête. Comme un joueur de hockey qui fait le signe de croix avant de se glisser sur la patinoire pour sa partie, je fais le signe de croix, je me retourne et je m'avance droit au but vers la maison. Je sonne. Sa mère m'ouvre la porte. Je demande à parler à Louise. Elle vient devant moi et elle me présente à sa mère. Son père arrive plus tard par la porte d'en arrière. Elle me présente à son père et nous discutons quelques minutes. Elle m'avait bien prévenu que la première rencontre n'était qu'une présentation.

Je crois bien avoir passé le test. D'ailleurs, durant le temps des fêtes, son père me raconte qu'il s'était stationné derrière mon auto lors de ma première rencontre et, à la noirceur dans son auto, il pouvait me surveiller. Mon futur beau-père, Michel Alepins, est un croyant catholique et très pratiquant. Il va à la messe tous les matins à la chapelle de l'abbé Say dans le quartier St-Henri de Montréal. Il a bien apprécié mon signe de croix ce soir-là. Ce qui m'a valu une très grande estime et une confiance à toute épreuve.

Dans le mois qui suit, Louise se loue un appartement au coin des rues Fleury et Laverdure au nord de la ville dans le quartier Ahuntsic. Elle exerce avec fierté la profession d'infirmière à l'hôpital Villa Medica sur la rue Sherbrooke au centre-ville. Moi, je travaille comme main-d'œuvre à la CIL au Nitro près de Valleyfield. C'est comme aller au charbon tellement c'est dangereux et ardu. Je manipule de l'explosif, la nitroglycérine vendue aux États-Unis pour bombarder le Vietnam. Louise n'aime pas le travail que je fais et avec raison. C'est trop angoissant. Bon! C'est un signe qu'elle tient à moi. Pour ma part, je me sens coupable car j'ai toujours été contre cette guerre qui finalement a bien prouvé le mensonge exécrationnel des États-Unis concernant leur démocratie et leur liberté.. Nous nous plaignons l'un l'autre. Le soir, je prend des cours d'informatique au cégep.

Je la fréquente régulièrement les mois de novembre, décembre et janvier. Un soir, la discussion porte sur un certain contraceptif. Je lui dis que je suis contre la pilule et contre l'avortement. Je lui suggère le thermomètre avec le calendrier mensuel. Elle y songe quelques jours, puis elle accepte. Nous commençons donc l'étude de la méthode du thermomètre. Je réfléchis de plus en plus à une vie commune avec Louise. Je crois avoir trouvé la femme de ma vie.

Un soir à son appartement, elle s'est revêtue d'une petite robe légère et un peu transparente, sans rien dessous. Je devinais parfaitement son corps de déesse mince, la courbe de ses fesses et de ses seins, l'ombrage de ses mamelons et celui de son pubis avec la touffe. Je la trouve sexy et invitante. Je remarque ses joues rosir légèrement. Il se dégage une tension sexuelle très plaisante et excitante dans l'air. Elle me fait remarquer que j'ai les yeux super brillants. Hum!!! Avec raison.

Je me penche vers elle pour l'embrasser. Elle eut un petit mouvement de recul. Je suis gauche. Je n'ai pas réellement d'expérience avec les femmes. Elle se laisse quant même faire. Sa langue s'active dans ma bouche et danse avec la mienne. Je commence à la caresser doucement, ma main descend jusqu'à ces admirables seins que je palpe un long moment. Elle échappe un gémissement. Je glisse ma main sous sa robe transparente et le contact de sa chair

tiède et de ses mamelons déjà durcis m'excitent au plus haut point. Je perds la tête et amoureuxment je me colle sur elle. Je dépose mes mains sur son corps pour lui retirer délicatement sa robe. Je lève les yeux. Elle dégage un petit sourire d'approbation et de réconfort. Je me penche sur sa poitrine que j'embrasse religieusement puis lèche, suce et mordille. Louise se laisse aller, tortille et gémit. Sa chair à la fois foncée, rosée et humide dégage un parfum enivrant qui me fait tourner la tête. Je suis inexpérimenté, je n'ai pas eu de vie de jeunesse. Mon cœur bat à la volée. Elle cache un petit côté « chatte en chaleur » sous ses airs angéliques. Elle fait tout pour m'encourager et me faciliter la tâche. Je reste un certain temps bouche bée. Elle prend des positions dans une évidente invitation à faire l'amour. Ce soir-là, nous nous sommes cajolés et nous avons fait l'amour toute la nuit. Nous nous sommes donné des sensations délicieuses et ensemble, nous avons éperdument grimpé au septième ciel. Je viens de connaître l'amour comme un dieu.

À son invitation, j'ai déménagé dans son appartement à la fin du mois de mars de l'année suivante (1969). Au mois de juin nous faisons un magnifique voyage à Santa Monica, Californie. Le neuf septembre on se marie. La cérémonie s'est déroulée à la chapelle de style oriental annexée au Cégep de ville Saint-Laurent. Les noces ont eu lieu au restaurant de l'oncle de son père, le « Neptune », situé derrière le magasin Eaton de la rue Sainte-Catherine du centre-ville. Au mois de janvier 1970, nous déménageons à Allentown en Pennsylvanie. Louise est la mère de mes deux fils, Patrick et Vincent que j'aime adorablement. Patrick est né à Allentown en 1971 et Vincent à Manchester N.H. en 1973.

### De feuilles en fleurs

#### Mon 1<sup>er</sup> mariage

Louise! Je l'aimais beaucoup. Elle est la mère de mes deux fils. Elle est partie en 1980 après onze ans de mariage. J'ai tourné la page mais je me suis toujours demandé pourquoi elle était partie. J'étais gauche. Peut-être, me trouvait-elle un peu cloche? Mais absolument rien de grave. Peut-être un peu macho? Ou *joker* à l'occasion? De l'humour mal placé? Je n'en sais rien.

Au début de notre rencontre, j'avais trouvé, dans une boutique de la rue Sainte-Catherine, un petit contenant rond en plastique. Il y avait dedans un petit rien également en plastique. Une farce plate, je lui ai offert pour rire. Elle n'a pas trouvé ça drôle rien qu'à peu près. J'ai toujours regretté cette farce. Aujourd'hui, je me rends compte qu'il m'a toujours manqué des morceaux au puzzle suite à notre séparation.

Il n'y a pas eu le fond du chaudron, mais sûrement une brèche dans l'enclave. Je reconnais certaines erreurs avec Louise, mais qui n'a jamais fait d'erreurs? Dans ma défunte relation, j'ai trouvé plusieurs points et outils pour ne pas refaire les mêmes erreurs. J'ai également mieux approfondi mon présent cheminement et le comportement des couples en général.



## **Chapitre 6**

### **Les champs ensoleillés L'entrée dans son foyer**

#### **Coin Fleury et Laverdure Ahuntsic, Montréal**

Ce que je vis dans ma famille va de pair avec ma réalité, mes convictions, ma vérité. Nous avons chacun notre propre vérité que nous exprimons ou manifestons avec la plus grande dévotion. Je tiens à ce que ma vie de famille soit basée sur l'équilibre, l'harmonie et l'entraide. Dans mon foyer, il n'est pas facile d'établir cet équilibre entre la raison et les émotions, le sens pratique et le sens esthétique, l'intelligence et les sentiments.

J'ai convolé avec Louise en juste noces le six septembre 1969. Elle est issue d'une famille nantie. Chez elle, il ne manque de rien. Son père est un commerçant syrien à succès très sympathique et abondamment généreux. Moi, je viens d'une famille très modeste. Parfois la raison quitte la maison et les émotions l'envahissent et prennent la place. Il nous arrive que nos décisions en tant que parents deviennent bien plus des affaires de cœur que de raison.

#### **Fil conducteur Allentown, Pennsylvanie**

Au mois de janvier 1970, nous déménageons, de Ahuntsic, Québec, à Allentown, Pennsylvanie, en fourgonnette neuve que nous nous étions procurée le mois précédent. Une nouvelle vie commence. Nous reconnaissons la diversité des familles. Nous respectons comme entité couple et entité famille. Les années 70, je suis certes contre la contraception et l'avortement et, pour avouer, je suis en faveur du maintien de mon épouse à la maison avec les enfants. Mais c'est l'amour au temps de la révolution féministe.

La tendresse embaume la maisonnée. Elle est non seulement essentielle et importante mais elle s'avère indispensable pour l'unité

et l'harmonie de notre petite famille et la joie de vivre. On ne fume pas. Nous venons d'arrêter de fumer en novembre 1968. On ne boit pas. On assiste à la messe dominicale à tous les dimanches. Nous croyons à l'épanouissement de la famille. Autant un peuple fort est composé de familles fortes, autant un couple fort est le pilier d'une famille harmonieuse et forte. La beauté de la tendresse n'a pas d'âge. Louise et moi sommes conscients que la famille est un organisme vivant qui doit s'adapter à son environnement et à toutes sortes de contraintes. La famille se perçoit comme le fondement de toute société.

Nos grands défis sont la participation de chacun, la confiance en soi d'abord et aux autres et respecter les intérêts communs et particuliers. Louise m'encourage et m'aide par son soutien à réaliser mon bac. Nous devons contrôler notre budget, nous améliorer sur différents points comme la communication et la négociation dans notre couple. Nous faisons des projets. L'un d'eux est de déménager dans l'Ouest, une place comme Phoenix, Arizona. Nous essayons de réinventer notre famille, d'intégrer une motivation et une dynamique de couple.

Nous visitons souvent nos parents au Québec. Nous sommes très occupés: chercher du travail, entretenir l'appartement, prendre soin du nouveau né, Patrick, exercer des loisirs, etc. Il n'y a rien de plus épanouissant que la vie de famille. En dehors de la famille et du couple, c'est du vent et tout peut devenir trompeur.

J'ai beaucoup de rattrapage à faire. Je cours comme un dératé sur les chapeaux de roues. Un emploi à temps plein, des cours du soir, du temps pour la famille, des visites, il se passe des périodes assez tordues, assez tirées par les cheveux.

### **Appellation Marcel contrôlée**

#### **Mes cours du soir pour l'obtention de mon Bac**

J'ai droit au GI Bill. Pour m'inscrire au cours je passe directement en avant des lignes d'attente d'inscription devant les autres étudiants.

## Les champs ensoleillés - L'entrée dans son foyer

---

J'ai longtemps désiré devenir professeur, mais mes premiers emplois sont en comptabilité. On me disait qu'avec une formation comptable, j'aurais toujours un emploi sûr et sécuritaire, car la demande est forte dans ce domaine. Je me suis inscrit au *Lehigh Community College*. J'ai gradué deux ans après. J'ai continué la formation dans ce domaine à l'université du New Hampshire à Manchester toujours en comptabilité.

### **Au bout de la rue**

#### **New-Hampshire 1971-1974**

Juin 1974, j'obtiens enfin mon *Bachelor of Science option Accounting* de l'université de Manchester, N.H., à l'âge de trente deux ans. Je réussis à graduer par la peau des dents d'une part grâce à ma ténacité et l'amour des études. Ces deux grandes qualités, je les possède toujours d'ailleurs. Je les ai héritées de mes parents, l'amour de l'étude, plus de ma mère. Il faut également ajouter l'aide, le dévouement et l'encouragement de Louise pour la réalisation de ce projet d'étude.

J'ai un emploi à temps plein, une famille, Patrick, maintenant âgé de 3 ans et Vincent, un an. Nous avons la responsabilité d'une nouvelle maison sur la rue Turn Pike à Suncook, New-Hampshire. C'est une rue près d'un boisé en terre-plein au haut d'une côte, en bas c'est un parc de roulottes. Mes enfants chantent et fredonnent. Ça me rend heureux. Moi, je les laisse chanter. Je me rappelle dans mon enfance, quand je chantais et que j'avais le malheur de manquer ma chanson, j'étais jugé et condamné pour la vie.

Nos deux fils, Patrick et Vincent ont chacun leur caractère, leurs qualités et leurs défauts. Nous les aimons. Nous voulons plus tard leur succès. Nous les préparons. Le temps au foyer manque. Je dois terminer mes études le soir à l'université en plus de mon travail régulier. J'ai des hypothèques sur la toute nouvelle et première maison à payer. La vie au foyer devient exigeante. Nous pensons différemment.

Les années 1970 et 71, en Pennsylvanie, sont des années pleines d'admirables expériences. C'est également le début du féminisme

aux États-Unis. Bien avant le Québec, les féministes arborent le slogan *Quittez la cuisine, vous n'avez rien à perdre*. Pour échapper à cette brutale conceptualisation, on se donne un mode de vie orienté sur des sorties de plein air: camping, dans les Poconos, les plages de New-Jersey, Atlantic city, Wildwood, Cape May. On voyage, on en profite. La vie est belle!

Dans ces années, Suncook est un village d'environ deux mille habitants situé à dix milles de Manchester et cinquante neuf milles au nord de Boston. La très grande majorité est francophone, des gens qui oublient leur français. Ils ont émigré du Québec pour vivre dans la misère et l'isolation. Ils ont travaillé dans des manufactures dans des conditions inhumaines sans syndicat, sans pitié. Ils ont tenté de bâtir des écoles françaises. Ils ne recevaient aucune subvention. Ils n'ont pas tenu le coup.

Au bout de la rue Turn Pike où nous vivons, la vie n'est pas toujours facile. Nous demeurons au bout de ce cul-de-sac de chemin de terre. Le printemps, on enfonce dans la boue. Après notre maison, c'est le bois dense. Il n'y a qu'une maison dans ce bois, habitée par une famille bizarre. J'ai parlé plusieurs fois avec le monsieur de la place. L'homme est raciste et n'aime pas les français. Il a un âne qu'il laisse libre. L'âne vient brouter notre gazon et dans nos plates-bandes autour de la maison. L'homme se promène souvent avec un fusil.

Au bout de la rue, dans un bois, habite un fou.

### **Il était une fée**

#### **Rue St-Exupéry, Saint-Hilaire**

Saint-Hilaire est une magnifique place. Nous demeurons au 68, rue St-Exupéry, un *bi-level*, un plancher à deux niveaux, dans un nouveau développement. Louise veut retourner sur le marché du travail et reprendre sa profession d'infirmière. Elle a perdu sa licence d'infirmière et ne peut plus pratiquer car elle a été deux ans sans pratique. Elle expérimente avec regret plusieurs emplois comme perceuse d'oreille, vendeuse, etc. Mais rien ne la valorise et ne lui plaît. Au Québec, c'est le début de l'encan des familles. La nôtre ne fera pas exception, elle y passera.

### **Éclabousses multicolores 68, Saint-André, Saint-Luc**

Elle m'avoue m'avoir tout donné. Elle m'a aidé à graduer, à trouver un emploi décent. Elle m'a encouragé dans mon perfectionnement. Elle, elle a tout perdu. Elle est descendu au bas. Elle m'accuse. Elle fait une dépression. Tout bascule, la discipline, le moral, les relations, le couple... Ça devient très difficile de garder les enfants avec nous à la table pour le souper. Ils sont toujours devant la télé. Ils adoptent plusieurs façons de consommer la télé.

Nous essayons de réinventer notre famille, d'intégrer une motivation de couple et une dynamique de sauvetage et durable. Bien éduquer nos enfants. Donner l'exemple en respectant nos propres parents. Être accueillant. Chercher un bon travail. Entretenir la maison. Maintenir des loisirs de famille, nous en avons pourtant en abondance... Mais il nous manque des outils. Je crois en la prière, elle, je sais plus. Il y a un peu de sable dans l'engrenage.

En temps normal, il n'y a rien de plus épanouissant comme la vie de famille. En dehors de la famille et du couple, c'est du vent et tout peut devenir trompeur.

Je suis conscient de l'existence de la diversité physique et biologique des humains. Il existe également une diversité aux niveaux de la compréhension et du comportement. J'essaie de bien comprendre Louise et également mes enfants. Mais à la fin des années 70, nous vivons dans une société en complète transformation. L'exemple, la motivation, montrer les vraies valeurs, tout cela ne fonctionne plus comme avant.

J'entends parler des enfants qui fuient leur foyer pour vivre leur vie: la fugue. Ils en veulent également davantage et plus rapidement. Souvent ils en arrivent dans la misère du monde. Ils étaient trop bien chez leurs parents. Tout cela me porte à réfléchir sur la façon de vivre dans le mariage et en famille. J'aime mon épouse, j'aime mes enfants, je les adore. J'aime ma famille. Plus tard, en 1995, l'année de la famille, le pape et l'ONU prônent les bienfaits de la famille. Mais déjà en 1996, en déménageant de St-Hilaire pour St-Luc, je

commence à sentir l'effritement de ma famille. J'ai beaucoup à dire à Louise. J'ai du mal à parler, les mots ne sortent pas. En même temps, j'ai du mal à me taire. Je l'aime et je ne peux m'exprimer. Le regard candide et pur de mes enfants me rend confiant et me réjouit.

Je m'implique dans beaucoup d'activités. J'entraîne les jeunes au hockey, au soccer et parfois au *baseball*. Nous faisons du camping. Je m'intéresse toujours à des mouvements qui prônent la souveraineté du Québec, la langue française, la langue officielle du Québec. Louise ne me suit plus dans mes idées. Elle a joint l'Église de la Scientologie. Je ne sais pas par quel hasard elle a abouti dans cette religion. Elle ne se relève pas de ses serremments de cœur et de ses déceptions personnelles. Elle puise dans le mouvement de la scientologie, une philosophie efficace pour régler certains problèmes mondiaux de drogue, de paix, d'harmonie, de santé, de gérance de soi. Elle me fait souvent des crises. Elle ne croit plus au couple. Elle veut expérimenter autre chose que le couple traditionnel. Un dimanche à l'église, alors que je faisais la lecture qui traitait de la soumission de la femme à son époux, elle m'a avoué que notre couple la nuisait. À la fin, c'est devenu la croix et la bannière. En septembre 1980, elle me quitte pour une autre vie, une vie bien à elle.

Durant ces onze ans de mariage, nos idées s'étaient jointes d'amitié, de désir, de passions, de sentiments, d'expériences... Mais à la fin, pour l'amour durable, il nous aurait fallu un rafraîchissement dans notre couple. Quelque chose de nouveau. Louise n'était pas prête à assumer la gageure d'un amour renouvelé. En fait, son idée était faite, sa décision prise. J'ai réalisé qu'il n'y avait plus de retour en arrière possible.

Pourtant, je l'aime toujours. J'aime mes enfants. Je leur veux du bien. Je trouve que nous formons une belle petite famille. Je suis perturbé, bouleversé, désorganisé... Je suis en crise avec moi-même, incapable de m'exprimer. Tout est emprisonné à l'intérieur de moi : les mots, les sentiments, les émotions... Je donne l'impression de dégager une grande indifférence, alors que je suis attristé et atterré. J'ai mal à mon âme.

C'est l'éclatement du couple et de la famille. Le début de mon apprentissage de l'évolution de l'être.

### **Évaluation à vase clos**

#### **Diverses anecdotes**

Elle garde ma photo dans un étui. Quel déchirement, lorsque devant moi, elle la retire et la déchire! Elle m'annonce la séparation. Peu de temps après, le huissier vient livrer l'acte de séparation. Je déménage en appartement. Je reviens demeurer à la maison. Dans la même semaine, le camion de déménagement vient déménager ses meubles. Elle part avec les enfants en logement. Le tout s'est passé à une vitesse incroyable. J'ai toujours aimé passer Noël avec les enfants. Cette année-là, je ne les ai pas vus. Aucune nouvelle. Je les attendais. J'ai passé un beau Noël seul.

Je demeurais toujours sur la rue St-André. Un jour, en visite à Valleyfield, j'avais un resserrement au cœur. Je croyais avoir une maladie de cœur, pourtant, j'étais en très bonne santé. Je me rends à l'hôpital. Le médecin me dit que c'était des gaz, des mélanges d'air dégluti et de produits volatils, des fermentations, dans le tube digestif. Ces flatulences appliquaient des pressions près du cœur. Il m'a donné des prescriptions. Quelques heures plus tard, une expulsion bruyante et longue s'est produite en flatuosité. Après je me suis senti bien comme un neuf.

### **Être amoureux nous enrichit**

#### **Les enfants**

Le rapport et la communication que j'ai expérimentés avec mes enfants furent un long apprentissage sur ma propre personne. Je m'exerçais à affronter les multiples problèmes et les diverses difficultés avec une confiance et une attitude positive. Je m'efforçais alors à développer une ambiance chaleureuse et sympathique tout en demeurant paternelle. J'ai rencontré des situations pas toujours faciles. Une attitude joyeuse n'est pas innée mais acquise.

Nous vivions dans un monde imparfait dans lequel l'équilibre se tarit, comme aujourd'hui d'ailleurs. Devant les mauvaises nouvelles, la télé, les propagandes, les publicités, les enfants sont affectés. Il

m'a fallu restructurer cet équilibre familial. Devant leurs demandes répétées de tout ce qu'ils désiraient, j'ai appris à dire « non ». J'ai montré à mes enfants à ne jamais employer le mot échec car ce mot est fatal et affecte négativement notre subconscient. Je leur disais d'employer plutôt des mots comme erreur, pépin, confusion, obstacle, faux départ...

En 1980, face à un problème familial de grande envergure, la séparation, je n'ai pas cru bon d'impliquer mes enfants Patrick et Vincent âgés alors de 11 ans et 9 ans. Je leur disais: Je vais prendre soin de vous. Le temps va arranger les choses. Ce fut difficile car les enfants ressentent toujours de la peine et parfois se sentent coupables. Il me fallait les encourager et les déculpabiliser. Juste le fait de me dire que je voulais avancer et régler la situation, j'avais déjà la moitié du chemin de fait.

Je n'ai jamais exigé ou démontré la perfection ou le haut niveau d'excellence à mes enfants. On réalise moins de choses en visant la perfection. De plus, la perfection pratiquée à long terme peut conduire à la dépression nerveuse. Je faisais du sport ou des travaux avec mes enfants, d'abord pour m'amuser avec eux.

J'aimais mes enfants. Je désirais les persuader de préparer leur avenir. J'ai deux fils nés de ma première épouse, Louise Alepins: Patrick né le 22 avril 1971 et Vincent, le 18 mai 1973. Sans les bousculer, je les aidais à aller de l'avant. J'ai eu une façon de les aimer et de les élever. Si c'était à recommencer je ferais probablement différemment.

Dès leur naissance jusqu'en 1978, année de mon engagement dans la fonction publique du Québec, je me cherchais souvent un emploi. J'ai travaillé dans différents domaines principalement en comptabilité sans jamais obtenir une permanence. Je fréquentais l'université le soir pour décrocher un bac. Plusieurs situations me rendaient impatient au foyer. Alors je me suis pris en main pour contrôler mon impatience et j'ai voulu par la même occasion inculquer à mes enfants la conscience de la puissance intérieure et la confiance en soi pour surmonter les difficultés, leur transmettre ce fervent désir de réussir. Nous avons beaucoup travaillé sur ce point ensemble.

## Les champs ensoleillés - L'entrée dans son foyer

---

Il m'a fallu faire le plein d'énergie souvent, car élever des enfants n'est pas chose facile. Je leur ai montré à s'attacher à des gens plein d'espoir. Deux ou trois personnes positives ensemble dégagent énormément d'énergie.

Pour augmenter mon pouvoir de concentration, j'ai transformé graduellement mes habitudes intellectuelles. Je désirais me connaître davantage et mieux connaître mes enfants. Pour moi, l'éducation de mes enfants est l'affaire de toute une vie et un travail sur moi-même. J'ai choisi soigneusement mon alimentation spirituelle. J'ai toujours entretenu une forte conviction spirituelle que je me suis efforcé de transmettre à mes enfants.

Le rire de mes enfants m'apporte une bonne leçon que je mets en application avec le temps. Mes enfants sont des réservoirs de bonheur et de joie. J'aime prendre des jours de congé avec mes enfants pour escalader le Mont St-Hilaire, visiter mes parents dans Grande-Île à Valleyfield ou mes beaux-parents à ville St-Laurent. Ces visites familiales font baisser le cholestérol et la pression artérielle, trouver des solutions aux problèmes familiaux et oxygènent les poumons. J'ai souvent pris des vacances avec mes enfants dans des centres de plein air: Baie St-François, la Cabouse à St-Donat, la Baie Mississiquoi, le lac Memphrémagog... nous avons fait de la planche à voile, des croisières, du camping, toutes sortes d'activités pour se mettre en forme et relaxer ensemble et rire. Si c'était à recommencer, je m'arrangerais pour rire encore davantage. Le rire conduit à la détente et devient un remède naturel. La joie du rire n'a rien à voir avec la richesse ou la pauvreté.

J'aime avoir un oeil nouveau en rapport avec les gens, ouvrir mes horizons avec mes enfants, faire de nouvelles connaissances, rester en contact avec plusieurs styles de personnes. Je pouvais être aussi heureux que j'avais décidé de l'être et transmettre ce bonheur à mes enfants. Le temps guérit tout. Et avec le temps j'ai beaucoup changé ma façon de penser. Je disais à mes enfants: *vous êtes capables*. Je surveillais leur automatisme. J'avais moi-même adopté des pensées automatiques qui n'étaient pas réellement les miennes. Il m'a fallu intégré à mon subconscient mes propres pensées automatiques

positives pour pouvoir les transmettre à mes enfants. La vie est une lutte difficile mais souvent gratifiante. J'ai travaillé à corriger ma façon de penser, enlever mes craintes, mes doutes, mes pensées catastrophiques... Au lieu de dire à mes enfants *Je ne peux supporter cela plus longtemps*, je me répétais en moi-même *Je peux le supporter un certain temps et en faire des corrections*.

Apprécier ce que nous possédions fut un grand défi face à mes enfants. Dès qu'ils ont atteint l'âge de 9 ans et 11 ans, ils ont commencé à envier à peu près tout ce que leurs copains possédaient. Ils m'ont demandé souvent des choses que je ne jugeais pas nécessaires pour eux, pas pour l'instant en tout cas. Ils m'ont souvent demandé d'avoir une piscine dans la cour arrière. Je n'avais pas les moyens de m'en procurer une. Ils allaient donc se baigner dans les piscines de leurs copains. Plus tard, lorsque les enfants sont partis de la maison, j'aurais aimé en avoir une creusée. Ça non plus, je n'ai jamais réussi.

J'ai quand même choisi la couleur que je voulais donner à chacune de mes journées. Le monde autour de moi, malgré tout, est rempli de bonnes choses que je peux savourer. Il s'agit de les constater, de les découvrir et de les réaliser. Je crois avoir développé la sagesse d'apprécier ce que j'avais ou que je pouvais avoir. J'ai fait appel à mon imagination pour me conditionner au succès. J'ai pratiqué la visualisation mentale. Pour moi, la pratique et la capacité mentale sont plus fortes que la pratique physique. Une de ces capacités mentales était d'adopter une attitude plaisante et souriante. Je me disais que cette attitude bénéficiait également à ma femme et mes enfants. Une autre était de me comporter d'une manière enthousiaste. Une bonne santé en sera le résultat.

Je répète à mes enfants *Le meilleur est encore à venir... faites-vous un idéal et ne le délaissez pas... développez vos talents, votre esprit et votre créativité...* J'aimais mes enfants et je voulais le manifester, le prouver, les rendre en sécurité. Je leur ai donné beaucoup d'amour. Je ne pouvais pas vivre sans amour. La rancune et l'hostilité écourtent la vie. Il est sain de manifester une impatience ou peut-être même une colère de temps à autre. C'est la constance et l'habitude qui ne sont pas saines.

## **Les champs ensoleillés - L'entrée dans son foyer**

---

J'échange les bonnes nouvelles. Je me suis même privé de la télé pendant quelques années alors que les enfants sont encore jeunes avec moi. Je trouve la télé néfaste pour eux. Je m'efforce à parler de mes malaises et de mes maux le moins possible. Je suis conscient qu'il existe beaucoup de sentiments qui émergeaient de mon subconscient. L'état d'esprit de mes enfants capte mon attention. J'accepte ce que je ne peux changer de leur attitude tout en développant la patience et la persévérance.





## Chapitre 7

### Le souffle de survie et d'abondance Le solitaire

#### L'Échappé de Grande-Île

##### Différents emplois

Durant ma carrière de comptable, avoir une bonne relation avec les gens qui m'entouraient dans mon milieu de travail avait toujours un effet positif. Cette carrière a duré de 1967 à 2007 soit 40 ans. Mais la période entre mon divorce et ma deuxième vie de couple, soit de 1980 à 2006, en fut une d'apprentissage et d'expérimentation. Entre autres, le retour à la prière et la découverte du don de la vie et de la santé ont fait toute la différence. Avant je croyais que l'expression *édifier dans la prière* était une figure de style. Aujourd'hui, je sais qu'être édifié dans la prière est une merveilleuse expérience morale et physique. J'ai mis ma foi comme centre de ma vie pour me soutenir et opérer. J'ai appliqué une grande partie de ma quête spirituelle, la méditation, la métaphysique et la prière, aux principes qui affirment ma vie d'une façon profondément personnelle.

#### Une période d'introspection et d'expérience

##### Thérapie pour se laver le cerveau

J'ai appris à affronter ce qui m'arrivait avec confiance et sans m'apitoyer sur mon sort. À travers toutes mes expériences, j'étais conscient des qualités innées en moi. Comme la générosité, le courage et l'entraide avec mes collègues de travail : vivre intensément, mur à mur, un feu vert sur mes actions. J'ai manifesté le désir de tendre la main aux gens, d'anticiper leur générosité et leur soutien, signes importants pour passer à travers certaines difficultés dans l'exercice de mes fonctions. Dans les moments où les craintes se fauillent, je trouve du soulagement dans la coopération, l'humour et la bonne entente des autres. La vie est prière et gratitude, un immense don.

Le respect de l'intégrité physique et morale des personnes est une valeur dans toutes les communautés de notre société. J'ai la hardiesse

de plaisanter de mes propres malheurs et de mes gaffes. J'apprécie également les gens qui se moquent de leurs travers ou de leurs erreurs ou de leurs bêtises. Dans plusieurs situations, j'ai fait des pieds et des mains pour m'en sortir. C'était plutôt drôle.

C'est dans cette période du mi-temps que j'ai commencé à faire mon arbre généalogique et à m'intéresser plus profondément à mes ancêtres. Un jour, je me suis posé la question suivante: pourquoi une descendance toujours patronyme et non matronyme? J'ai donc débuté ma descendance matronyme. J'ai la mémoire et les références et de ce passé, j'en garde la flamme et les souvenirs. Je cherche à obtenir le maximum d'intensité et de vibrations chromatiques dans mes mots, mes significations, mes poésies, tous mes textes...

Dans cette période de ma quarantaine, ma vie, mon esprit, mon âme avaient besoin de rafraîchissement. Plusieurs choses, soit sans importances, soit bouleversantes m'arrivent brusquement et à brûle-pourpoint comme dans ce cas: je suis assis sur le divan du salon une fin d'après-midi d'un jour ennuyeux de dimanche. Je lis et je me relaxe. Le repos a toujours sa place. Mon amie arrive à moi spontanément et me dit: «Vite! Vite! Il faut que je sorte la liste des membres de mon organisme.» Toute une commande à exécuter. Elle me dit que cette liste est facile à faire mais que je dois la constituer. Elle me met en cul-de-sac comme pris au piège. Quelles direction et attitude prendre pour mener à terme son projet? Je me sens déstabilisé. J'ai l'impression de manquer d'air. C'est facile de sortir la liste des membres en règle mais la commande n'est pas appropriée dans le temps et la façon. La vie est exigeante: vie professionnelle, vie sociale, vie familiale, vie affective, vie personnelle, etc. Le tout demande souvent des temps d'arrêt. Je vais chercher mon plaisir qui est éphémère et ma satisfaction liée aux besoins comblés sans procrastination, ressentiment, précipitation et jugement, mais dans le recul, l'introspection, la créativité et la prise de décision. L'écriture est ma thérapie pour me laver le cerveau, me libérer et retrouver mon équilibre. J'ai pris conscience de la vie, de la santé, de la beauté de l'instant et de la puissance de l'esprit, forteresse inexpugnable pour le meilleur du monde.

### La clef de soi Vacances en solitaire

*Ma solitude comble ma vie de bénédictions illimitées.*

Après onze ans de vie commune, mon mariage avec Louise est en crise. On fait chambre à part. J'ai couché tout l'hiver au sous-sol, une façon de retrouver une certaine paix intérieure. Maintenant elle fait sa vie sans moi. Pour l'instant, je retrouve une évidente solitude non désirée. Fin mai 1980, je prends une semaine de vacances, seul. J'en prendrai une autre au mois de juillet, encore plus plongé dans la solitude. C'est la première fois depuis de très nombreuses années que je me retrouve dans cet état. Mes deux fils vivent toujours avec nous mais différemment. Louise tend à les éloigner de moi et planifie le grand coup qui devra imprévisiblement arriver quelques mois plus tard. Il y a des doutes et des tourments. Malgré tout, j'entraîne les équipes de *baseball* et de soccer de Patrick et Vincent. Je retrouve mes enfants dans l'entraînement.

Je m'attends au mouvement naturel du bien dans ma vie et j'en suis reconnaissant. Je planifie trop de projets à réaliser pour ces vacances trop courtes: installer les barres fixes de sécurité aux fenêtres du sous-sol, bêcher les plates-bandes et transplanter des roses, rotoculter le jardin, y ajouter de l'amendement, semer, planter des arbres et des arbustes, épinettes, érables, vignes, rosiers, nettoyer la devanture de la maison et le garage, planter des fleurs, etc. Les radieuses mais douloureuses roses qui éclore en fin de juin me feront frémir et pleurer.

Un mois et demi plus tard, alors que Louise prend des vacances à l'extérieur avec les enfants, j'oriente ma deuxième semaine de mes propres vacances dans la chaleur du mois de juillet, seul, autour de la maison à me reposer, à réfléchir, à écouter ma voix intérieure, voix basse et légère, empreinte d'amour et de douceur. J'exploite la bonté, la sagesse et la force de mon être spirituel intérieur.

Il y a de la souffrance dans une chambre à part, une séparation, un éloignement d'esprit... il y règne l'abandon, la brouille, la

désunion, l'incertitude. J'espère toujours un rapprochement, un retour. Inconsciemment, les enfants aussi, mais je crois que leur mère a bien préparé son jeu. Elle les éloigne de moi, les entraîne vers elle. Je l'aime encore, mais d'un amour sans espoir. Aucune façon de communiquer, je suis un piètre athlète de la vie. Le rétablissement, le salut s'avère un miracle ou peut-être une simple manifestation du processus de vie et de renouveau. La vie elle-même se révèle un miracle. Je renonce à des pensées d'espoir frustrées. Je cultive une attitude d'attente reconnaissante guérissant mes blessures. Je dois poursuivre mon cheminement, j'ai encore beaucoup à réaliser dans la vie.

Je m'enlise à combattre cette éventuelle séparation avec Louise ne sachant comment et quand cela arrivera. Je lutte et je me débats sans voir poindre l'ombre d'une solution. Chaque fois que je me suis perdu dans un brouillard d'incertitude et d'incompréhension, une lumière m'a précédé pour éclaircir mes pas. Soudain, dans cet environnement, un lien sacré envahit mon être. Le destin tranche et j'éprouve un total abandon. Je délaisse mon plan, ma volonté, ma façon... Calme, serein et détendu, je ne me demande plus rien, mais, patient et réceptif, j'écoute simplement avec l'esprit et le cœur.

Je ne porte aucune idée préconçue et je m'ouvre à toutes les possibilités comme l'éclat d'une lumière. J'entretiens celle-ci en cultivant l'optimisme, la bienveillance, et l'enthousiasme. Que de découvertes, que d'efforts à faire! Deviendra-t-elle un phare qui inspirera et reconfortera mon entourage? On dit que c'est dans les difficultés que l'on grandit.

J'acquiers une mission plus noble pour ma vie. Cette lumière éclatante attirera d'autres êtres pleins de bienveillance et de lumière, des personnes merveilleuses et aimantes. Avec moi, ce n'est plus ce qu'elle veut vivre. Peut-être se sent-elle pressée comme un citron? Elle étouffe? Pour ma part, je ne travaille pas pour le roi de Prusse et je ne pars pas comme en quarante. Bien que je me sens séparé en esprit de mes êtres chers, enfants, frères, sœurs, mère, père, je suis sans cesse relié à eux et rapproché par la vitesse d'une pensée positive. Je suis doté d'un système immunitaire formé de cellules et

d'organes porteurs d'un processus naturel et automatique de guérison et de renouvellement. Je suis également un être spirituel doté d'une immunité spirituelle contre la maladie. Cette force, cette vitalité me régénère et anime chaque cellule et organe de mon être.

Réfléchissant et méditant sur la puissante dynamique de la perfection de mon corps et du trésor d'idées de mon esprit, je renforce mon immunité. Je remplace mes pensées de maladie par ma foi dans la pureté de la vie en moi. Les changements dans ma vie s'expriment en leçons de vie. Je me comprends à travers un nouveau degré de croissance. Je sens en moi l'éveil d'une forme de légèreté, de ravissement, d'espoir et de joie d'où naissent des frémissements s'amplifiant et apportant aux autres un sourire et une étincelle de lumière.

Je me déculpabilise. J'apprends de nouvelles habitudes, des manières différentes de vivre et je me familiarise avec mon nouveau moi et mes nouveaux choix. Un après-midi bien ensoleillé de ce merveilleux mois de juillet, je m'assois confortablement sur la chaise longue placée sur le gazon. Je déguste un bol de fruits minutieusement préparés. Je lis la biographie des fondateurs de *Amway*, une entreprise qu'on dit très florissante. Je me prélasser au soleil. Le confort de cette solitude me bénit et me gratifie d'une profonde quiétude qui m'assure de la présence d'une Existence supérieure veillant sur moi, sur mes êtres chers et sur tout mon environnement. La puissance cosmique est un immense chant d'énergie génératrice.

Je m'abandonne aux choses que j'ai accomplies avec Louise, les enfants, la famille, les voisins, les amis... Ce qui compte pour moi, ce sont les réalisations partagées avec les gens que j'aime. Je concrétise mes valeurs et tout ce qui me rend vraiment heureux. Je m'autorise à vivre avec assurance. Mes horizons s'élargissent. J'ai soif d'apprendre et d'employer mes connaissances de manière utile non seulement à moi-même, mais aussi aux autres et à mon environnement. Il n'y a pas de hasard dans ma vie. Tout concourt à réaliser mes rêves ou à les manquer. La transparence de mes enfants m'a beaucoup aidé et je donne libre cours à leur créativité et à la mienne. Mon milieu du travail ne me permet pas d'explorer en profondeur. Le temps que je

me donne est un cadeau. J'en suis reconnaissant et heureux. D'une autre approche, la vie est un service. Il me faut créer un nouveau réseau d'ami-e-s. Je développe une agressivité positive qui m'amène au goût de m'extérioriser. Je me valorise à mener de petits projets. Je dois disposer de mon espace vital et continuer à créer. La foi est un grand cadeau. J'approfondis le sens de l'existence. La vie est une expérience extraordinaire quand je passe à travers les difficultés. J'acquiers des forces qui m'entraîneront plus loin.

Il me faut réinventer mon existence, me créer de nouvelles stratégies pour colmater les brèches qui se manifestent comme un manque, un arrêt.

Pour un certain temps, après ma séparation, durant la période qui s'est échelonnée entre 1980 et 1986, j'ai médité, réfléchi, vagué... Dieu sait comment je me suis cherché. Puis, j'ai adhéré à la philosophie romanesque de Flaubert, *que c'est beau mourir d'avoir trop aimé*. Dans cette période également, j'ai emprunté la philosophie de Lamartine et de Baudelaire. J'ai rencontré quelques femmes intéressantes, les unes profiteuses, les autres me prêtaient leur épaule pour pleurer. J'ai réfléchi, prié, médité, expérimenté... Puis vint la philosophie de l'hédonisme qui débuta avec une fin de semaine passée à Joliette dans le nord de Montréal.

### **Liberté intimiste**

#### **Ste-Émilie-de-l'Énergie**

La période qui s'échelonne de 1980 à 1986 est remarquable pour ses nombreuses découvertes et apprentissages. Après le départ de Louise en 1979, j'entreprends des expériences de toutes sortes. Refoulé dans ma jeunesse à la maison, chez mes parents, aux séminaires et chez les fusiliers marins, puis mes onze années de mariage durant lesquelles j'ai bûché le jour à petit salaire pour acquérir ma première maison et étudié le soir pour décrocher un bac. Toute ma vie, j'ai fait de l'angélisme et je me retrouve involontairement seul. Il me faut expérimenter pour apprendre davantage, genre de rattrapage, mais aussi un peu pour me défouler. Je suis devenu comme une montgolfière, la tête enflée et le feu au cul. Je me console à la pensée que des amateurs ont construit l'arche de Noé et des professionnels ont érigé le Titanic. Dans mon apprentissage, je peux me permettre quelques erreurs.

D'un autre côté, je suis encore en période de recherche et de travail sur moi-même. Je vois chaque difficulté comme un défi, un pas en avant. Je cherche ma voix et mon plan avec persistance et persévérance. Derrière moi, toutes les portes se ferment, plus de marche arrière possible, je dois avancer, donner le meilleur de moi-même et agir à bon escient. Le temps est court.

Le 4 septembre 1980, je débute des cours d'ontologie, la science de l'être, donnés sur la montée conduisant près de l'hôpital Victoria. Lundi le 15 du même mois, j'entreprends des cours au conservatoire Lasalle: la phonétique, lecture de textes, de poèmes et de fables, expression en public, interprétation, improvisation, etc.

L'hiver d'avant, j'avais entrepris des cours de danse sociale à différents endroits à Longueuil et Saint-Jean-sur-Richelieu. Je voulais danser et caresser ma vie. Je fréquente entre autres, tous les jeudis soirs durant trois ans, la salle de danse Dorémi, située au 505, rue Bélanger à Montréal, la plus grande et la plus attrayante salle de danse que j'aie connue. Je vais souvent pratiquer au club La Barre 500 sur le boulevard Taschereau à Longueuil, aujourd'hui appelé Motel Royal La Barre, Club de danse sociale, ce qui me donne

également l'opportunité de rencontres idylliques et romantiques. C'est là qu'un bon soir du mois de juin 1981, j'ai demandé à une jolie et sympathique fille de m'accorder une cha-cha-cha. « Avec plaisir ! » me répondit-elle en se levant instantanément. On se dirige vers la piste. Après cette danse, c'est un rock puis un *slow*. Nous démasquons des atomes crochus l'un pour l'autre.

Ce fut l'amitié dès le début, l'échange de deux fantaisies, puis, l'amour, le contact de deux épidermes et la fusion de deux cœurs. C'était une jolie blonde, sportive aux décisions instantanées. Elle demeurait sur la rue Darveau à Longueuil et travaillait à l'hôpital Charles-Lemoyne. Un service en attire un autre. C'est ainsi qu'un soir, elle m'annonce que je serais un amour si j'acceptais avec gentillesse son invitation au chalet familial dans le nord, à Ste-Émilie-de-l'Énergie. En fait, c'est le chalet de son beau-père, le deuxième mari de sa mère. Elle me dit que nous serions seuls. La gentillesse était au rendez-vous et j'ai accepté l'invitation sans hésiter même si, à ce moment-là, j'avais aucune idée où était située Ste-Émilie-de-l'Énergie et ce village me paraissait au diable vauvert.

Par un magnifique chaud jeudi soir du neuf juillet, j'ai marqué cette date d'une pierre blanche, nous prenons la direction de St-Rock-de-l'Achigan, puis la route 158 est jusqu'à Joliette, de là, la 131 nord jusqu'à Ste-Émilie-de-l'Énergie. Nous arrivons au chalet vers 21 h 30. J'inspecte rapidement les lieux à l'extérieur et à l'intérieur. Pierrette veut m'amener au club de danseuses situé en bordure du village mais elle désire changer de vêtements et moi aussi d'ailleurs. Dans notre démarche, on se retrouve face à face nus dans la cuisine. Je m'approche d'elle en lui exprimant mon désir. « Non, me dit-elle brusquement, ce sera en revenant de notre sortie. » Il faut être patient avec Pierrette, car il y a toujours une période de probation. Nous nous habillons rapidement. Elle éteint la lumière et nous partons.

Éloigné de tout, ce club de danseuses n'affiche aucune restriction. Au début des années 80, il y a peu de surveillance morale dans les villages éloignés. On dit que c'est l'évolution. Aujourd'hui, avec l'apparition de nombreuses maladies, plus spécifiquement le sida, il existe une surveillance accrue. Pierrette est fière de m'amener à

ce club pour aiguïser mon appétit. Le meilleur spectacle qui éveille le plus mes instincts sensuels est celui de deux danseuses qui nous livrent un numéro de lesbiennes exorbitant. Entièrement nues, elles s'amuse et captent notre attention avec des jeux sexuels. Puis l'une d'elle, face à moi, bien appuyée sur le poteau, écartant ses jambes méticuleusement et langoureusement, m'offre un cours d'anatomie appliqué. Je me rince la dalle. Je deviens en quelque sorte hors de moi.

Cette longue fin de semaine-là, des filles de France et de Navarre m'apparaissent sur un plat d'argent. J'ai eu le cul bordé de nouille. Je me livre par des confidences et des séductions à une vie de bamboche, coureur, libertin, noceur, viveur... Voici un memento d'histoire. En revenant du club, Pierrette se déshabille et s'étend, nue, sur la table de cuisine Elle m'invite à me joindre à elle. Après une résistance cabotinée, je me livre en innocent au destin qui m'entraîne dans la tentation. Ce fut tout un exploit. Je sors réellement de l'ornière de ma routine traditionnelle. Je m'étends près d'elle à bras-le-corps, un bras bord en bord, une jambe par dessus bord. Nous faisons un baiser profond avec la langue. Nous roulons une escalope. Faire l'amour sur la table du chalet perdu dans le bois est une expérience unique. On entend des craquements et des soupirs. On jure qu'ils viennent de loin. Ses seins sont de bonnes tailles et dans mes mains qui les aiment, elle se sent pile-poil.

Après ce copieux repas à six services, on prend une bonne biture, toute une cuite. Puis on recommence, mais cette fois-ci dans le vieux lit du chalet. Je ne peux malheureusement décrire ces ébats à la fois amoureux et torrides car je m'endors sur l'action, avant même que je dise ma prière. Je me souviens tout simplement de quelques gestes horripilants et maladroits. Plus important et plus agréable de tout, cette nuit s'est passée dans le repos et l'harmonie.

Le lendemain, j'examine mieux l'intérieur du chalet, la lumière du soleil éclaire la pièce. Les étagères sont garnies de pièces légères qui confirment bien nos vacances. Il y a un mur fraîchement peint. Heureusement, ça ne sent plus la peinture. Quel bonheur d'être seul dans ce chalet avec Pierrette et de se sentir bien! J'explore

rapidement les alentours. Quelle douceur également de voir cet environnement champêtre! Je respire l'air frais du matin. J'enlève mes chaussures pour sentir l'herbe sous mes pieds. J'écoute le chant des oiseaux. Je porte attention en notant l'aspect distinct de chaque mélodie et rythme. J'hume le parfum de chaque type de fleurs. Je me délecte des couleurs et des textures. Puis je rentre au chalet, nous déjeunons avec de bonnes vieilles vaisselles craquelées et parées de simples thèmes champêtres et qui pourraient nous raconter de pétillantes histoires.

Après le repas, je fais une marche derrière le chalet. À cinquante mètres, une magnifique petite rivière serpente la propriété dans les maquis. Pierrette vient me rejoindre, me prend par le bras et ensemble nous suivons le bord de la rivière. Nous arrivons dans une clairière, un pré surplombé par un plateau à 400 mètres plus loin, arboré de chalets, probablement des camps de jeunes adultes. Nous sommes sur un galet lisse et derrière nous, à l'entrée du bois, un ruisseau discret sillonne le boisé.

Nous anticipons notre été avec beaucoup d'excitation, comme se faire bronzer en toute tranquillité. Pierrette étend une longue serviette de plage, elle se déshabille jusqu'au bikini et elle s'étend avec complaisance au soleil. Il semble y avoir personne autour. Elle apparaît radieuse, blonde, un peu grassette, un ventre plat, des belles cuisses rondes surmontées de jolies fesses bombées, des seins en évidence bien fermes. Il fait très chaud cette journée-là. Elle enlève son bikini et, languissante, elle s'allonge de nouveau. Ses ravissants seins se meuvent allègrement. Ses mamelons, bien évidents au milieu de ses grandes aréoles foncées, pointent vers le soleil. Je suis debout devant elle. Elle ne dit rien. Son corps me parle. Son silence est un appel, une prière, une invitation. Est-ce un cheminement naturel? J'ai l'impression d'invoquer Thalie, muse de la comédie ou Vénus, déesse de la beauté et de l'amour. Je préfère cette dernière et je me laisse aller au charme de la sensualité dans la divine grâce. Je tire parti de cette chance en or. Cette journée-là, je mérite un *honoris causa*.

J'enlève également mes vêtements pour un bronzage intégral. Cette sensation de nudité en plein air et la brise caressant la peau

me prodigue cette adorable sérénité de vacances, de bien-être et de liberté. Le minime risque de se faire surprendre nous excite davantage. Elle écarte un peu plus les cuisses pour mieux sentir la brise, c'est jouissif. Elle a les yeux fermés, le visage tendu vers le soleil. Je m'étends et je me colle près d'elle. Je sens la chaleur de sa peau. Son toucher est encore plus brûlant que les rayons du soleil. Je ne peux me retenir. Je lui caresse les seins. Je me penche sur elle pour l'embrasser. Je bouillonne à l'intérieur. Je suis projeté dans un fantasme que tout cela n'est pas réel. Elle m'offre une jolie paire de fesses fermes en spectacle sous mes yeux. Je sens son odeur enivrante et sa chaleur sur ma peau. Cela m'excite au plus haut point. Elle me caresse le lobe de l'oreille avec sa langue. Mes mains parcourent son corps de déesse doté de formes généreuses et envoûtantes. Elle gémit doucement. Nos bouches affamées goulument. J'observe son corps penché sur moi, son dos parfait, ses hanches et son cul divin. Inconsciemment, nous offrons les positions les plus provocantes ainsi que des touchers sexuels très intimes où la bouche, la langue et les doigts s'activent. Comme une recherche de l'esthétisme du sexe convaincant et extravagant, les acrobaties riment avec plaisir. Mes va-et-vient plus rapides nous procurent de chaudes sensations. Déchaînés et ivres de plaisir, nous savourons au maximum le délice du moment présent. Elle murmure et gémit. Un orgasme la foudroie.

Soudain, sur le plateau, passé le pré, on entend des jeunes, filles et garçons, s'amuser, sauter et rire aux éclats. Ils sont loin mais l'endroit est écho. Ils nous surveillaient. On les voit à peine. Surpris, nous sommes restés immobiles à nous regarder sans rien dire pendant plusieurs secondes. Puis, mine de rien, nous ramassons la couverture et nos vêtements, on se relève et, main dans la main, on se dirige vers le petit bois où serpente un ruisseau. Nous nous sentons euphoriques et c'est partie remise. Je lui dis que je l'aime. Je ne l'avais pas dit avant de peur de briser notre amitié. J'ai vu des larmes monter à ses yeux. Nos langues se mêlent. Pour se rafraîchir, elle s'étend dans le ruisseau face au courant et, à l'abri des regards, elle laisse l'eau chatouiller ses cuisses et ses côtes. Les coulées d'eau fraîche sur sa petite fente généreusement ouverte lui donnent des frissons partout et l'excitent.

C'est trop évoquant pour baisser pavillon. Une fois de plus, nous nous dirigeons vers le soleil mais par une autre direction. Nous nous installons dans une petite clairière bien à l'abri des voyeurs, du moins c'est ce que nous croyons. Je prends le temps de profiter de la beauté et du prodige de la vie. Au loin, à notre insu, dans un angle différent, les voyeurs nous observent toujours. Pierrette est bien sensible et aime l'érotisme comme tout le monde. Nous nous installons sur la couverture et nous reprenons le flambeau d'une autre aventure. Je cajole ses seins et je promène mes mains sur son ventre et ses cuisses ouvertes. Je lui procure une délicieuse jouissance. Elle me mordille les oreilles et me chuchote des mots doux : « Vas-y mon amour, prends-moi en toi, va butiner jusqu'au fond. » Ses cuisses ceinturent ma taille. Elle gémit de plaisir. Elle joue du vagin avec fureur. Soudain, un merveilleux spasme la traverse. Elle pousse des cris. Elle hurle. J'émet un long grognement sourd. Elle caresse mes fesses en admirant le ciel. Une pure délectation, nous sommes en extase. L'orgasme est monté en flèche, plus puissant que le précédent. Elle lance des cris d'animaux sauvages. Elle bouge sa tête de gauche à droite rapidement en hurlant des cris de jouissance. Je deviens incontrôlable. Je grogne comme une bête. Je rugis comme un lion. Puis, rassasié, je m'affaisse sur elle. Là encore, les jeunes vacanciers qui nous observaient silencieusement, se mettent à crier de joie comme si leur équipe de hockey préférée venait de compter un but spectaculaire. Avec un tonnerre d'applaudissements, filles et garçons hurlent leur plaisir et bonheur d'assister à ce spectacle à la fois spontané et original mais surtout naturel et dynamique. Ils se fendent la poire en sautant. On constate bien qu'ils ne s'ennuient pas. Nous avons fait bondir ces jeunes voyeurs, attiser leur flamme et provoquer des bouffées de chaleur inoubliables. Je crois que nous avons laissé personne indifférent dans ce décor naturel, luxueux et recherché.

Pour nous deux ça devient valorisant. C'est la meilleure thérapie que j'aie jamais eue de ma vie. Ce jour-là, Pierrette et moi avons touché un bon bout du paradis. J'ai la douce sensation qu'elle vient de perdre sa virginité une seconde fois tellement c'est intense. Fait important de ma vie : c'est à ce moment-là précis que le tabou sexuel

est littéralement disparu de moi. Parallèlement, j'aime l'humour et je développe une sensibilité toute fébrile.

À la fin de la journée, je prends le temps de contempler le soleil qui danse avec contentement vers la nuit et nous partons visiter le club de danse à Saint-Côme par la route 347. Je suis surpris et épaté de voir le spectacle des danseuses. C'est troublant d'observer ces « streap teaseuses ». Il y avait adjacent derrière ce bar un patio où les danseuses s'exhibaient nues sous les étoiles. J'ai trouvé ce spectacle original, stupéfiant et renversant. L'une d'elles s'approche de moi, nue, se colle les fesses et me laisse sentir son parfum de femme. Pierrette me glisse à l'oreille « Attends au chalet, je vais t'en faire goûter. » Ordinairement, lorsque mon désir est éveillé, je deviens impatient et je trouve épuisant qu'on me fasse croupir. Mais Pierrette était de nature spontanée et originale. Elle répondait à mes attentes et mes goûts.

Samedi, dans la soirée, nous nous dirigeons vers le club de danse Saint-Zénon par la route 131 nord entre Sainte-Émélie-de-l'Énergie et Saint-Michel-des-Saints. Cette place me paraît aux confins de la région touristique de Lanaudière. Nous longeons d'abord le Parc régional des Sept-Chutes, puis la vieille mine de granit et nous arrivons enfin devant le club aux lumières mauves et rouges scintillantes. Le plancher est rempli de danseuses qui m'estomaquent dans des danses orgiaques. La dernière danseuse, une princesse blonde aux yeux magnifiques, possédant assurément les attributs physiques sans aucune vulgarité. Elle se dénude sur la scène au rythme de la musique. Elle ondule les hanches en fermant les yeux. Je sirote une consommation en savourant chaque gorgée. J'assiste à un spectacle attrayant et respectable. Ce soir-là, Pierrette m'a promis encore d'attendre au chalet pour nous délecter et nous rassasier. Elle me promet tout un émoi. Elle s'attendait à être chérie mais aussi bien comprise. Je crois que j'ai satisfait toutes ses expériences. Elle en avait toujours de nouvelles. J'écoute et je respecte Pierrette. J'ai toujours été fidèle avec ma partenaire et ma conjointe. Avec elle j'ai appris beaucoup sur la nouvelle génération, toute différente de la mienne. Un poussin ne peut se dégager de sa coquille sans la briser,

un serpent ne peut pas grandir sans abandonner son ancienne peau, un bébé ne peut naître sans émerger du sein de sa mère. Je ne peux évoluer dans cette direction sans la confiance de quelqu'un, et cette personne est Pierrette. Je sors de ma coquille de sécurité et je prends connaissance du monde vaste et merveilleux qui m'entoure.

Le lendemain, dimanche, nous recevons le beau-père de Pierrette, le propriétaire du chalet, un autochtone qui travaille sur les ponts. C'est le nouveau conjoint de sa mère. Nous recevons également un couple d'amis. Je me nourris d'espace, d'amour et d'eau. Le monde est beau et diversifié. La vie est un déploiement constant. Je fais un peu d'aménagement paysager comme entretenir les plates-bandes. Je vais me baigner dans la rivière. Nous soupons ensemble et après le repas, les visiteurs du jour repartent tous. Pierrette et moi restons seuls à relaxer. Dans la tranquillité, le discernement des bonnes occasions devient clair.

Lundi en revenant par la route 125, nous arrêtons au club de nudisme de Chertsey. Nous reprenons du poil de la bête assez rapidement. La libido est encore au rendez-vous. Une jolie latino grassette entièrement nue nous accueille et enregistre notre inscription. Elle nous indique où stationner. C'est un stationnement sur gazon. C'est là qu'on se déshabille. On laisse notre linge dans l'auto. Nous nous promenons en sandale avec nos serviettes de plage explorant les lieux. Plusieurs vacanciers s'amuse au ballon volant ou à la piscine. On contourne un lac artificiel pas encore opérationnel. Le reste semble privé. On s'engage dans un bois, un sentier nous conduit vers un ruisseau qui descend en pente rapide. Nous laissons nos serviettes sur le bord et nous pataugeons dans cette eau fraîche. Allègrement, on s'amuse à affronter les cascades vers l'amont tout en cherchant un oasis confortable pour se prélasser. Rien de cela. Des familles entières circulent et s'amuse avec leurs enfants. Nous revenons en descendant le ruisseau en aval pour reprendre nos serviettes. Il manque la belle grande serviette de plage de Pierrette. Tout de go elle s'attriste. Nous la cherchons autour et nous ne la trouvons pas. Quelqu'un l'a volée.

Nous reprenons le sentier pour sortir du bois. Je lui offre ma serviette. On se balade dans les rues de terre du parc cherchant un

endroit, un coin discret. Tout est réellement privé. D'ailleurs, on se fait dire par un résident que cette place n'est pas permise aux visiteurs. Nous nous dirigeons vers l'auto et nous reprenons la route du retour. Nous n'aimons pas la routine et, chemin faisant, notre désir s'éveille, nous fantasmons réciproquement. Pierrette détache son soutien-gorge. Elle multiplie les mouvements lascifs en se frottant sur moi. Les expériences épicées nous stimulent. Nous nous engageons dans un petit chemin de terre isolé. On s'arrête, on étend la longue couverture de l'auto par terre. On s'allonge le plus confortablement l'un près de l'autre. Elle commence à m'enjôler. Nous frottons le lard de notre peau dorée. Elle goûte bon. Elle a les seins hallucinants. Son sexe humide et chaud chauffe comme un brasier. Je me délecte de son nectar. Elle jouit d'un court spasme intense. Nous exprimons pleinement nos pulsions sexuelles, du romantisme exacerbé. Soudain, elle pousse des gémissements à fendre l'âme.

J'ai connu certaines femmes qui se distinguaient à péter plus haut que leur cul. Dans une société qui prône la performance, l'utilitarisme, la facilité, la rapidité, le tout se transpose dans la sensualité. Je comprenais que la porno propose souvent des exemples irréalistes, comme des femmes qui jouissent dans des situations dont elles ne tireraient aucun plaisir dans la réalité. Avec Pierrette, tout était du vrai. Tantôt, elle se comportait comme une gonzesse, tantôt, comme une goule ou une goton. Elle possédait la science du gnosticisme sexuel, une vraie nymphe.

Comme du baume versé sur les plaies, nous venions de vivre une fin de semaine formidable, un peu en bâton de chaise mais inoubliable.

J'ai sorti plusieurs mois avec Pierrette. Elle est venue chez moi, au même endroit où je demeure encore. Nous sommes souvent allés danser ensemble. J'ai visité sa parenté, j'ai rencontré son père et sa mère. Elle avait plusieurs sœurs et frères. Toute la famille fumait du pot et consommait d'autres drogues. Seule avec moi, elle ne consommait aucune drogue. Mais je ne pouvais tolérer cet environnement familial de drogue. Je lui ai expliqué que je n'avais jamais consommé aucune drogue dans ma vie et que jamais je n'en consommerai. Elle me disait que pour comprendre le problème, il fallait en consommer. J'étais en

## La magie du passé

---

complet désaccord avec ça. Je n'ai pas à en consommer, je n'ai qu'à observer les résultats et les effets pervers de la consommation de la drogue sur les individus et la société. Je ne voulais pas me consumer en vains espoirs. Ma relation avec Pierrette n'a pas duré et c'est avec tristesse que j'ai dû la laisser. Je ne l'ai jamais revue.



### **Au jardin de mes souvenirs**

#### **Cadeaux de la nature**

Mes enfants sont les plus beaux cadeaux que la nature ait pu me donner ou plutôt prêter sur la terre. Un proverbe amérindien dit que nous n'héritons pas de la terre de nos ancêtres mais que nous l'empruntons à nos enfants. Un des rôles des parents envers leurs enfants est de leur transmettre des valeurs par leur confiance et leur exemple. Chaque parent se doit d'être pédagogue et l'art de la pédagogie est la répétition et l'exemple.

Les principales valeurs à transmettre à nos enfants forment la trame de notre vie: le sens des responsabilités, l'inspiration, la motivation, un but dans la vie, la passion et l'enthousiasme sont des valeurs essentielles dans l'accomplissement de leur évolution, mais il incombe à eux et à eux seuls de nourrir cette passion et cet enthousiasme. Lorsque les enfants ont réussi à se donner un but dans la vie, les encourager et leur faire confiance est la meilleure attitude à prendre. Il est important qu'ils nourrissent leur but. Il faut comprendre que s'ils perdent leur passion et leur enthousiasme, ils perdent leur but.

Nous avons du travail à faire pour corriger certaines situations et réorienter le futur de l'humanité dans la bonne direction, et ce travail commence avec nous vis-à-vis nos enfants. D'abord, il faut penser qu'aujourd'hui, il y aurait assez de nourriture sur la planète pour nourrir tout le monde. La distribution des vivres sur la terre est mal gérée. Un enfant sur six dans le monde meurt de faim. Même si on croit qu'aujourd'hui il y aurait assez de nourriture pour nourrir tous les enfants de la terre, le siphonnage des ressources naturelles sans penser au respect de l'environnement et à l'héritage que nous voulons leur léguer laisse à désirer pour leur avenir.

### **Au temple de la renommée**

#### **Les valeurs à transmettre à nos enfants**

Quand je pense à mes enfants, je pense aux enfants du monde. Le gros du travail à faire est sur soi: prendre conscience de ce qu'on possède, qu'on aime et qu'on apprécie, découvrir sa beauté intérieure,

la beauté du cœur, découvrir celle des autres, réaliser de petites choses et se sentir gagnant, capable de se sourire dans le miroir, être fier de soi, apprendre à vivre de rejets et d'insatisfactions, apprendre à s'approprier, à recommencer et à réussir, apprendre à s'aimer soi-même pour pouvoir aimer les autres, vivre sa vie pleinement, sa vie de couple, sa vie familiale, sa vie professionnelle, demeurer à la recherche de son intérieur, vivre sa sexualité malgré les stéréotypes physiques...

### **Rêve à l'aube de l'infini**

#### **La confiance et l'exemple**

L'enfant apprend de ses parents à aimer les choses de la nature. Armé pour la vie, cet enfant, à la campagne ou sur la chaussée, saura différencier le vrai du faux. Il saura reconnaître la pacotille de l'authentique. Il pourra enfin trouver son bonheur dans sa cour, dans son jardin ou sur son perron car il aura parsemé son environnement de fleurs, d'arbres, de cabanes d'oiseaux et de quelques graines. Les enfants enregistrent tout ce qu'on leur enseigne. Ils nous observent, nous voient, nous entendent. Nous devons leur montrer l'exemple et leur faire confiance.

Un des meilleurs exemples que je peux laisser à mes enfants, Patrick et Vincent, est de manger de la nourriture saine et leur enseigner la normalisation de l'alimentation. Une façon de se procurer cette nourriture saine est de cultiver son propre jardin biologique. À l'heure où surgissent de nouvelles infections comme le sida, attribuable à une déficience acquise du système immunitaire et dans laquelle, en réponse à l'attaque d'un virus, apparaît une maladie contagieuse à mortalité élevée. Il y a une importance et une urgence de renforcer l'état immunitaire de la population par la meilleure méthode: la normalisation de l'alimentation.

### **Cuisine moléculaire et aphrodisiaque!!!**

#### **Régime alimentaire**

Grâce à la normalisation de l'alimentation, une race sans maladie a pourtant existé, il s'agit des Hounzas, peuplade vivant dans l'Himalaya, à l'extrême nord du Pakistan occidental. Je mentionne les Hounzas car leur conception de la vie se rapproche de la mienne.

Je crois que notre civilisation industrielle et moderne aura avantage à prendre les Hounzas comme modèle. *Leur pays forme une enclave entre le Pamir russe, l'Afghanistan et le Tibet chinois, trois pays séparés par des montagnes culminant à 7 000 mètres d'altitude... Ils ont obstinément refusé l'importation de denrées alimentaires industrielles et se nourrissent exclusivement du produit de leur sol. Pour en maintenir la fécondité, ils récoltent soigneusement les excréments des hommes et des bêtes pour les restituer au sol et assurent ainsi le circuit de la matière organique et minérale, qui passe de la terre à la plante, de la plante à l'animal et à l'homme, pour retourner ensuite à la terre.*

Aucun déchet organique n'est jeté, tant la pénurie de fourrage est grande et, dès l'arrière-automne, les enfants s'en vont glaner partout quelques brins d'herbe ou de feuilles oubliées et ramassent les moindres vestiges de plantes ou de fumier.

Il n'y a donc aucune nourriture permettant d'engraisser du bétail, rien qui permet d'élever des porcs. Les poules et les œufs sont rares pour la même raison.

Peuple de grande frugalité, leur régime alimentaire se compose essentiellement de céréales et de fruits, accessoirement de légumes. La viande est maigre et rare, les produits laitiers peu abondants. Les céréales qu'ils cultivent sont le millet, le sarrasin, l'orge et le froment.

Le soleil de cette région est suffisamment puissant pour permettre deux récoltes par an même sur les terres les plus hautes, à condition de savoir alterner les cultures. Ainsi, on sème sur un même terrain d'abord l'orge d'été et ensuite le millet. Le sarrasin mis en terre après la récolte du froment peut encore arriver à maturité avant les grands froids.

*Les Hounzas disposent de raisins, de pommes, de mûres blanches très sucrées, analogues aux raisins sultans et qui poussent sur de grands arbres; mais leur fruit principal est l'abricot. Il est plus petit que celui de nos pays. Son amande est comestible. Elle fournit une excellente huile. Tous ces fruits sont séchés pour la mauvaise saison.*

*Les Hounzas disposent de pommes de terre, de lentilles et des mêmes variétés de légumes que nous, mais en quantité restreinte (revue «Lumière» du 7 octobre 1999).*

Les Hounzas demeurent des gens actifs, propres, ordonnés, pleins d'égards, cordiaux et enjoués. La sous-alimentation périodique et passagère, le jeûne qu'ils doivent absorber au printemps à cause des réserves alimentaires quasi épuisées, ne porte aucun préjudice à la santé de ce peuple, au contraire, ils ne connaissent pas la maladie et la vie ne s'éteint qu'à un âge avancé, 120, voire 140 ans.

### **Bons collaborateurs**

#### **Pour le meilleur de toi et de moi**

J'ai toujours considéré le couple dans la famille comme la pierre angulaire, le pilier de cette magnifique institution. Je m'étais fait un idéal du couple demeurant le modèle, le guide, les personnages mythiques dans cette société tourmentée. Il n'est jamais trop tard pour un couple de donner l'exemple. Mieux vaut tard pour bien faire que tôt pour mal faire. J'ai appris qu'avec l'amour et la passion, le couple peut soumettre toutes choses et ainsi grandir avec les enfants. Je leur ai montré à faire les premiers pas.

Pour la présentation du 17 mars 1996 de Rendez-Vous, croissance du couple

**Les moments charnières**

**Les premiers pas**

Les premiers pas proviennent toujours de nous  
Ils partent de notre intérieur, de nos propres efforts.

L'enfant qui fait les premiers pas est valorisé.  
Il est fier et ses parents le récompensent.  
Il vient d'accomplir un acte naturel en lui-même  
Qu'il pourra perpétuer sa vie durant.

Toute notre vie, nous faisons face  
À plusieurs premiers pas.  
Tous proviennent de nous-même  
De notre bonne volonté.  
Personne ne fera nos premiers pas à notre place.

Même pour le plus grand voyage,  
Le plus grand projet de nos rêves,  
Pour le plus chaleureux des sourires  
Que l'on veut conquérir  
Le plus important demeure le premier pas.

Il n'en tient qu'à toi.  
La récompense des premiers pas est là.  
Elle t'attend.

Pour la réconciliation  
Pour le meilleur du pardon  
Pour la communication  
Pour les fruits de la négociation  
Le plus important demeure le premier pas.

Même un chemin de mille kilomètres  
Commence par un premier pas.  
Il n'en tient qu'à toi.  
La récompense des premiers pas est là.  
Elle t'attend.

### **L'économie du savoir!!!**

#### **Ma carrière à Revenu Québec**

Grâce à mes études universitaires et à ma formation comptable, j'ai décroché un emploi de vérificateur de corporation à Revenu Québec. J'ai rencontré différentes personnes importantes dans une variété de compagnies et sociétés. C'était un travail très différent de routine de bureau. Pas juste confiné à la vérification, à la fiscalité et à la comptabilité, mais également à l'apprentissage du processus de différents systèmes de production, de distribution et de gérance.

### **Antique grandeur**

#### **Je m'ennuie d'Elvis**

Le jeudi 16 août 1977, je travaillais dans les bureaux de la comptabilité pour la compagnie Noranda située sur la rue Sherbrooke dans l'est de la ville lorsque le décès d'Elvis Presley fut annoncé. La nouvelle a eu l'effet d'une bombe. Pour la plupart des gens, c'était la disparition d'un héros national.

Je ne connaissais pas tellement la jeunesse d'Elvis, mais à partir de 1956, l'année où il devint une vedette nationale états-unienne, j'entendais parler de lui constamment. J'avais quatorze ans et j'étudiais au cours classique du Séminaire de Valleyfield, Elvis venait de passer à l'émission de télévision *The Ed Sullivan Show*. Pour ne pas scandaliser la population, on nous montrait juste le haut de son corps. Les évêques et les dirigeants d'autres religions, qui avaient du pouvoir en ce temps-là, prétendaient qu'il provoquait par sa musique rythmée, son habillement, son allure, ses jeux de scène, son déhanchement, en fait tout ce qu'il représentait de *rock'n'roll*. Au séminaire, on le surnommait Elvis *Pressé*.

Elvis a rompu avec la tradition voulant des relations respectueuses et dociles entre parents et enfants. Il devient l'idole d'une jeunesse rebelle et indisciplinée... est apparue la coupe de cheveux Elvis, la guitare Elvis... un engouement général de chanter comme Elvis, d'avoir le *look* d'Elvis et de l'imiter dans ses moindres détails surtout avec son blouson de cuir noir ou ses combinaisons garnies de franges et de paillettes. J'avais des confrères qui adoraient sa musique et ses chansons, mais dans ce temps-là, elles ne m'ont pas charmé. Peut-être

parce que j'avais une conception et une philosophie antivedettariat que j'ai toujours gardé d'ailleurs. Écouter Elvis nous rendait un petit plaisir coupable. Aujourd'hui, face à ce courant Elvis, il existe plusieurs baby-boomers nostalgiques.

Mes parents, ma sœur Lise et mon frère René, organisaient des soirées de famille chez-nous entre cousinage et amis. Nous faisons jouer sur une table tournante, des 78, des 45 et des 33 tours pour danser. Les 45 tours existaient déjà depuis 1946. Les chansons d'Elvis ont passé dans tous nos gramophones, *pick-up* et stéréos, mais ma mère les sectionnait. *Jailhouse Rock* ne passait pas le test.

Comme acteur, Elvis a suivi les traces de James Dean. Puis, d'autres chanteurs et acteurs ont emprunté celles d'Elvis, incarnation mythique de notre jeunesse qui se cherchait. L'apparition de cette nouvelle ère brisait l'étouffement de cette jeunesse inquiète, en constante évolution et qui n'a pas cessé sa progression depuis. Issu d'une fusion de blues, de country et de gospel sur un nouveau rythme et style truculent, sa musique, particulièrement reconnue comme le *rock'n'roll*, s'appropriait à notre génération d'après guerre qui explorait du nouveau. Nous ne voulions pas ressembler à nos parents. Pour la majorité des jeunes de cette époque, Elvis Presley était un être sublime, divin, c'est pourquoi on le nomma le King. De nos jours, il porte toujours ce surnom.

Les souvenirs des années 50 et 60 que je porte en ma mémoire sont des années glorieuses à part quelques exceptions. Comme on dit *c'était le bon temps!* Je me souviens des cigarettes bonbons. Quelles erreurs d'apprendre aux enfants à fumer et surtout leur donner le goût! Je me remémore les espadrilles lacées haut. Pour moi, c'était un luxe. je reconnais les *reagans*, les pantalons *jersey*, les *long jones*, les soldats en plastique évoquant la violence et la guerre. Je me souviens du livreur de lait avec les bouteilles en verre et bouchons en carton, le *brylcreem* qui était censé faire capoter les filles, les restos avec les *jukes boxes* attachés à la table, les enregistreuses à ruban, les disques 45 rpm avec les attaches du milieu en plastique, les cubes de glace faits dans un plateau en métal avec levier, le fusil avec bouchon de liège, le logo de Pontiac, tête indienne avec de longues plumes en

arrière, la clef pour patin à roulette, les fameux timbres verts. Tout le monde les collectionnait.

Je garde en mémoire les annonces de cigarettes pour Noël, l'arbre de Noël en aluminium, les cartes de *baseball* à .05 cents, la bière Falstaff. J'en ai bu dans les années 70. Je n'ai pas oublié la vieille laveuse à linge avec les rouleaux tordeurs, le timbre à 5 sous, la caméra Brownie, les lampes de caméra, les hamburgers Macdonald à 15 cents. J'en mangeais dans le temps mais depuis qu'ils sont considérés de la malbouffe, je n'en mange plus. Je garde en mémoire l'essence à 25 cents le gallon. Toute une histoire de pétrole depuis ce temps.

Avec l'arrivée de la musique Disco des années 70, de la musique Rock des années 80 et d'autres musiques modernes que je trouve à majorité aberrantes, abêtissantes et archi plates ainsi que leurs chanteurs, je proclame haut et fort que je m'ennuie sincèrement du King et de ses chansons mais pas nécessairement de son côté matériel comme sa Cadillac rose, sa moto Harley-Davidson, son MG rouge de *Blue Hawaii*, ses *Stutz Blackhawk*...

### **Un doux bonheur à partager**

#### **L'Amour, de civilisations en générations**

*Dans les bras l'une de l'autre, la mère et la fille sont en larmes. C'est au sujet de l'amour. L'une y entre, l'autre en sort.*

Félix Leclerc

L'Amour, c'est l'âme d'un pays, d'une civilisation, d'un peuple, d'une génération. Dans notre famille et à la petite école du rang de Grande-Île, on nous enseignait que Dieu a créé sa création avec Amour. Plus tard, au séminaire Valleyfield et celui des Saints-Apôtres de Côte-Sainte-Catherine, j'ai découvert l'Amour par l'histoire de différentes époques et générations.

L'Amour courtois sous forme de lettres, l'art épistolaire, constituées de poèmes et de chansons d'amour que les troubadours composaient et chantaient à leurs bien-aimées s'est manifesté à

partir du XII<sup>e</sup> siècle. Je vois une certaine association avec les lettres d'amour de l'Antiquité, les plus célèbres étant celles d'Héloïse et Abélard Ovide. Ce poète romain, du 1<sup>er</sup> siècle après J.-C., a écrit à sa femme des lettres d'amour stupéfiantes et remarquables qui resteront dans l'histoire.

Aujourd'hui, les jeunes envoient des SMS par cellulaire assimilables à des lettres d'amour. C'est l'amour électronique, également avec les iPods, iPads, iPhones, les courriels, les téléphones et caméras intelligentes et autres bidules électroniques. C'est l'atterrissage en douceur entremêlé de *flashback*, de bulletins brefs, de communiqués éclairs, d'informations rapides, d'idées urgentes, etc.

Au Moyen Âge, dans une société où la possession de la terre est la source réelle du pouvoir politique, des liens de vassalité et de royauté renforcent l'influence et le pouvoir militaire de la noblesse créant ainsi de puissants royaumes. Pour éviter que ses États ne passent à la couronne de France, Marie de Bourgogne épousera l'empereur germanique Maximilien de Habsbourg. Par des « liens d'amour » et des conquêtes militaires, leurs petits fils, les empereurs Charles Quint et Ferdinand établissent des empires prestigieux. En 1469 le « mariage d'amour » de Ferdinand II le Catholique d'Aragon avec Isabelle de Castille prépara l'union d'un puissant royaume. C'est ainsi qu'ils ont pu chasser les musulmans de l'Espagne et financer les expéditions de Christophe Colomb. De même avec « l'union par amour » de Philippe le Hardi et Marguerite de Flandre, Jean le Bon et Isabelle de Portugal et plusieurs autres. Ils ont bâti des royaumes et des empires. L'histoire regorge de ces personnages qui se sont accouplés « par amour » pour augmenter leur richesse, leur prestige et leur pouvoir. Ça donne le *nosebulus*.

La première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, des mots savoureux ont aidé les amours. Plusieurs amours se sont rencontrés en délectant le *chiard*, les cipailles, les cretons, les dindes, les gibelottes, les gourganes, les pets de sœurs, les pleurines, les poutines, la soupane, les tireliches, les tourtières, etc. L'amour commençait avec un succulent repas d'époque. Une décennie plus tard, dans certaines salles de danse, au

Pavillon Wilson et Grande-Île entre autres, j'ai connu des nymphettes. Il me fallait, à un moment donné lâcher la grappe et abandonner une future relation non désirable.

Au Québec, dans les années 1930, apparaissent les mouvements d'Action catholique: *La relève*, *Jeunesse étudiante catholique*, *Jeunesse ouvrière catholique*, «visa idéologique» contribuant à la valorisation du monde. Puis les années 1950 sont créatrices de *Cité libre*, avant-gardiste du projet social-démocrate et de *Pax Romana* s'abreuvant à la pensée du jésuite Joseph Ledit qui compare le pacifisme chrétien et le pacifisme communiste.

D'autres mouvances ont fait évoluer le sens de l'amour au Québec. L'exode rurale des années 1950 dont j'ai été témoin a apporté la baisse du revenu net des agriculteurs, la montée du prix des biens de consommation et l'effet des moyens de communication sur la mobilité géographique par la capacité d'achat d'automobiles, l'amélioration du système routier et la stimulation des médias d'information. Nous avons pu constater déjà, dans ces années, l'affaiblissement de l'Église catholique. La centralisation scolaire, accompagnée du transport scolaire, constituera la première étape de la réforme en profondeur que connaîtra le système durant la décennie suivante. Les écoles de rang disparaissent.

Une méthode de contraception est devenue à la mode, la méthode Ogino-Knauss. Elle répondait aux normes morales de l'époque. Elle préconisait l'abstinence pendant la période de fécondité de la femme. Aujourd'hui, cette méthode en fait sourire plusieurs. Nous sommes entrés dans l'ère de la contraception chimique. Les mœurs de l'amour s'en trouvent transformées. Les parents, le clergé et toute la société se préoccupaient des fréquentations entre jeunes hommes et jeunes femmes. Rappelons-nous l'émission radiophonique du père Marcel-Marie Desmarais sur *L'amour à l'âge atomique*, les conférences radiophoniques *De l'adolescence à la maturité, 12 à 20 ans* de la psychologue Thérèse Gouin-Décarie, professeure de l'Université de Montréal.

Je compare souvent l'amour à une paire de gants. Un couple d'amoureux va comme un gant ou l'un deux a une main de fer dans un gant de velours agissant comme leur petit doigt leur dit. Un autre couple peut porter les gants d'une personnalité connue. L'homme semble avoir un gant jaune en demandant la main à son amoureuse. Elle met sa main au feu qu'elle est innocente et vierge. Elle devient souple comme un gant. Par la suite, elle perd ses gants ou les jettent tout simplement. Elle reprend d'autres gants, les relève, les raccroche et retourne à son amant comme un gant. Elle se donne les gants de son mérite.

L'Amour est une terre encore en friche. Nul ne connaît la vérité absolue sur l'Amour. Une chose est certaine, l'amour ou les formes et les manifestations d'amour évoluent. Beaucoup de livres aux titres évocateurs ont été publiés à ce sujet dans les générations précédentes: *L'âme de l'adolescent*, de Pierre Mendousse (1954), *Toi qui devient homme* de Jean le Presbyte (1953), *Elle et toi, jeune homme*, du jésuite Léopold Honoré (1956), *Ce que tout jeune homme devrait savoir*, *Ce que toute jeune fille devrait savoir*, *Les mystères du Broadway*, *Quoi dire, comment dire et quoi faire*, etc. En somme, la formalité sexuelle des années 1940 et 1950 avec leurs effets persistants nous ont laissé les souvenirs d'un climat de peur et d'angoisse généré dans la société québécoise. Alors que l'essentiel dans l'amour est de garder l'étincelle, l'imagination, la curiosité, l'émerveillement, un changement profond s'est effectué au cours de cette période. L'amour est passé d'un rapport étroit à la famille et à la parenté à l'amour en lien avec le bonheur individuel.

Le côté culturel est venu également changer la tradition des amours. Le tout a commencé avec les manifestes *Prisme d'yeux* et *Refus global* valorisant une revendication radicale non seulement artistique mais aussi sociale. Puis des films comme *La Petite aurore*, *l'enfant martyr* (1951), *Tit-Coq* (1952), etc. Cette décennie fut surtout marquée par la naissance de la télévision au Québec (1952). Des programmes de plus en plus suivis font irruption: *Pépinot et Capucine*, *Les Plouffe*, *Le Survenant*, *Point de mire* (1956). Plusieurs postes de radio et de télévision font la promotion de jeunes vedettes comme Michèle Richard dans *Ti-Blanc Richard et ses gais lurons*,

Clémence DesRochers, les Bozos, Yvon Deschamps, Jean-Pierre Ferland, Marc Gélinas, Raymond Lévesque (*Quand les hommes vivront d'amour*), Félix Leclerc (*Ne vas pas voir un mort si tu es amoureuse: on comprendrait bien mal pourquoi tu lui souris*), Michel Louvain (*Buenos noches mi amor*), etc. Ces années ont préparé la social-démocratie et la Révolution tranquille.

L'amour est un arbre généalogique. Chaque génération a sa façon de s'exprimer. Aussi, dans la même génération, ce qui est bon pour un couple d'amoureux n'est pas nécessairement bon et adaptable pour un autre couple. Les couples amoureux s'adoptent inconsciemment selon leur environnement, leur éducation reçue, leur tradition, leur génération, leur représentation et surtout leur sens du mariage.

Dans un mariage, il y a deux mages.

En décortiquant le concept de l'amour et du mariage.

Sous forme d'équations simples, nous obtenons plusieurs scénarios.

Pour certains, dans un couple,  $1 + 1 = 0$  (couple manqué),

un couple idiopathique (maladie qui n'a pas de cause connue),  
de la crotte de bique (sans valeur) et qui se prend pour un autre (anthropomorphique).

Suivant,  $1 + 1 = 1$ . Le couple se confond dans une entité unique, comme nous l'enseignait la religion catholique. Malédiction! C'est la fusion!

Un autre,  $1 + 1 = 2$ , couple des années 1970 qui évolue et se crée, chacun conservant sa propre entité.

Nouveau,  $1 + 1 = 3$ . C'est le couple moderne depuis les années 1980.

Ce sont les sages de l'amour et du mariage,  
une perspective plus réaliste de l'union conjugale.

Chacun possède ses goûts, ses amis, ses activités, ses sorties,  
mais le couple reconnaît une troisième entité symbolique,  
des goûts, des amis, des activités, buts et sorties en commun.

Nos ébats coquins

Réveillent les voisins.

Dans notre lit d'amour,

Nous y resterons pour toujours.

Enfin, je connais quelqu'un qui a convolé en justes noces

une adorable épouse. Il lui a proposé  $1 + 1 = \text{infinité}$ . C'est la dernière version connue de la nouvelle génération, conception jamais comprise. Cinq mois suivant leur alliance, À regret, s'amorçait la déviance.

Les étapes importantes que l'être humain doit franchir se résument à l'attachement, l'estime de soi et l'érotisme. Ce dernier se manifeste par un besoin de séduire et d'être séduit par un partenaire potentiel. Le climat puritain d'autrefois et celui hypersexualisé d'aujourd'hui viennent corrompre le développement sain de l'Amour.

J'ai eu connaissance dans les années 1940, 50 et même 60, qu'on enseignait la sexualité comme quelque chose d'impur, de mauvais, voire de dégoûtant. Aujourd'hui, le jeune couple amoureux équilibré comprend que l'Amour et la sexualité supposent un heureux mélange de deux énergies: la libido (le désir) et l'agressivité. Ce couple jouit pleinement de sa sensualité dans le respect de l'autre. C'est beau l'Amour. Il y a des règles à respecter: la fidélité, la confidentialité, le respect de son corps, et la protection de sa santé. En amour, l'actuelle génération a supprimé les tabous et profite plus des plaisirs sensuels dans une sexualité épanouie, mais vit difficilement à l'intérieur d'une relation stable.

L'être humain se développe constamment et ses rapports avec les autres changent également. De nombreuses difficultés jalonnent son passage dans ces grands enjeux cachant des blessures profondes. Des défis de taille attendent les amours, mais les résultats sont merveilleux et d'une telle beauté.

### **La retraite du *baby boomer***

#### **C'est le bouquet**

Il faut apprendre à vieillir individuellement et collectivement. Nous ne supportons pas plus le grand âge des autres que nous n'anticipons le nôtre. Comme la retraite, la vieillesse, ça se prépare. Il faut demeurer actif comme faire des voyages. Entreprendre une deuxième carrière est très excitant comme auteur, éditeur, diffuseur, distributeur, imprimeur, lecteur ou animateur.

Faire du bénévolat est également excellent pour la santé physique, morale, intellectuelle et spirituelle. Le bénévolat en milieu familial est en très grande demande. Les violences en résidences privées sont inadmissibles et elles peuvent être évitées. Les causes et les difficultés sont très profondes : le monoparental, le décrochage, la malnutrition, les drogues, l'alcoolisme, les abus sexuels, la malpropreté, l'imprudance, le manque de respect envers mère Nature, l'ignorance, la pauvreté, etc.

Voici venu le temps! Après un long cheminement dans les méandres de la vie et une carrière à Revenu Québec, je planifie prendre une retraite bien méritée le 31 d'août 2007. *Je vais faire rejaillir le feu d'un volcan que l'on trouvait trop vieux* (Jacques Brel). Les années filent, certains souvenirs s'effacent pour faire place à d'autres réalités et passent les saisons... Je nourris de bons projets pour ma retraite et je veux profiter de chaque seconde que mon Créateur m'accorde pour vivre pleinement. J'aime la vie et la vie m'aime, la vie me sourit.

Le simple fait de fixer une date pour la retraite et la rendre officielle déclenche une réaction psychologique. L'esprit demeure centré sur cette date et sa direction me mène vers des découvertes nouvelles satisfaisantes. Je planifie et prépare ma retraite depuis quelques années et en déterminer la date active plus intensément la préparation. La concentration au bureau devient de plus en plus difficile.

Voici comment j'entends utiliser le temps à ma retraite pour me réaliser et pour m'accomplir... mes projets, mes loisirs, mes passions, mes préoccupations, etc. Je désire d'abord passer plus de temps avec mon épouse. Être plus souvent ensemble. Nous caressons de nombreux projets en commun.

Nous aimons le jardinage biologique. En plus d'avoir le plaisir de récolter de savoureux fruits et légumes, le jardinage combine l'effort physique et la gymnastique mentale et entretient l'acuité intellectuelle. Nous enjolivons notre propriété en aménageant une variété de plates-bandes, nous avons du plaisir à cultiver des jardins sillonnés par des allées que nous rafraîchissons chaque année. Nous savourons la nature.

Nous nous oxygénons en faisant des marches sur une base régulière dans la nature. C'est pour nous deux se retrouver et en même temps une sorte de garantie-santé et un investissement dans notre bien-être et notre longévité. Nous longeons les rivières, le bord des lacs et de la mer. Nous marchons dans les sentiers boisés, nous visitons des jardins. En marchant, nous amenons la matière grise à mieux fonctionner et nous solutionnons plus facilement et plus rapidement certains problèmes. L'augmentation du rythme cardiaque provoque une meilleure irrigation sanguine du cerveau. Il en résulte une plus grande efficacité.

Je vise à suivre des cours de danse et passer d'agréables soirées sociales. La danse est un exercice efficace pour le plaisir et pour la bonne forme physique et la souplesse mentale.

Je vais prendre des cours de cuisine végétarienne et biologique. Je n'ai jamais pris le temps de goûter à ce loisir intéressant et pratique à la fois. J'imagine que ce doit être très valorisant de préparer un bon repas et de le servir à son épouse et des invités.

La vie est courte. La retraite est à ma porte. J'aimerais voir mes deux fils en Californie: Patrick, 35 ans, demeure à Los Angeles et Vincent, 32 ans, à San Francisco depuis janvier 2007. Je n'ai pas de petits-enfants encore. Peut-être qu'un jour, ils se marieront chacun avec une femme qui leur apportera le bonheur et auront des enfants. Je pense bien à mes parents et à mes grands-parents qui ont façonné ce monde d'aujourd'hui. À eux de continuer. Mes enfants, je les aime bien en santé. Je prie pour leur succès dans la vie et qu'ils connaissent l'abondance.

Je désire ouvrir mon cœur à la bonté des gens, les personnes qui m'entourent, qui m'affectionnent. Je souhaite vivre de nombreux et variés beaux petits moments, embellir ma vie en mettant un sourire sur le visage de quelqu'un d'autre à chaque jour. Me permettre de développer l'humour, l'entraide, tout ce qui nous fait aimer la vie.

J'aime l'écriture. Je projette d'écrire mon autobiographie, genre littéraire: nouvelles historiques. J'ai plusieurs autres manuscrits

à éditer traitant sur l'environnement, la liberté et la démocratie, la longévité, les valeurs, etc. J'aurai toujours ma maison d'édition, *Les Éditions Belle Feuille*, que je m'efforce d'améliorer et de rendre plus accessible et rentable grâce à la nouvelle maison de distribution que nous venons d'adhérer, *Bayard Novalis Distribution* (BND). J'ai participé à d'autres maisons d'édition auparavant qui m'ont permis d'apprendre et d'expérimenter telles que *Raffin* et *La coop de distribution et de diffusion du livre* (CDDL).

J'ai des projets plein la tête, des voyages, voir les plages de Cuba avec immersion espagnole et d'autres dans les Caraïbes, République Dominicaine, Vénézuéla..., visiter la France avec ses mers, ses vins et ses châteaux. Et plusieurs autres pays. Je planifie visiter certaines régions du Québec: l'Abitibi, la Gaspésie, Saguenay-Lac-Saint-Jean, Lac-Mégantic, la Côte-Nord, la Baie-James, etc. Je n'ai jamais eu le temps ou l'occasion de visiter ces jolis coins de notre beau pays, le Québec. En attendant, Micheline et moi, nous enrichissons nos connaissances.

Je projette la construction d'une éolienne derrière chez moi. Les éoliennes commerciales ont une hauteur équivalent à un édifice de vingt étages. Je me propose la construction d'une éolienne personnelle pour le plaisir. Des kits se vendent même pour ériger sa propre éolienne.

Donc, beaucoup de projets pour m'occuper. Je demande à l'Infinie puissance la santé, la longévité, la discipline, le temps et la force pour réaliser mes projets avec amour et plaisir.

Je dois me glisser dans le courant de l'amour, la compréhension, l'adaptation et toutes les bonnes choses que la vie m'offre. Comme au début de chaque année, je me fixe des objectifs différents pour aiguïser mes valeurs, ce programme représente des résolutions non seulement dans le contexte d'une année mais de dix ans, excepté pour le jardinage. Quant aux valeurs, leurs longévités sont éternelles. Je demande à la vie une certaine flexibilité. Je ne désire pas que, au cours de ma vie paisible, ces plans et vues m'apportent certains stress non désirés. Mes projets ne sont pas écrits dans le ciment. Ils peuvent

## **Le souffle de survie et d'abondance - Le solitaire**

---

être modifiés en cours de route ou certains peuvent même faire place à d'autres plus accessibles ou plus agréables. Je désire une vie saine et paisible m'apportant un équilibre salubre. L'expérience m'a appris que rien m'est dû. La route est surprenante et mon approche à la découverte m'apportera sûrement d'agréables surprises.





# Conclusion

## Les catharsis

### L'axiome de Marcel

La race humaine a été formée par des habitudes, des instincts, des automatisations, des accoutumances, des comportements répétitifs et stéréotypés trop souvent mensongers et déformés. Nous sommes la concrétisation de nos pensées et de nos actions génétiquement accumulées depuis des millions d'années. Dans la généralité des cas, à ces facteurs s'ajoutent l'indifférence, les plaisirs éhontés du monde, l'amour de l'argent, les sectes religieuses, la religion, l'occultisme, l'ambition mal placée, l'orgueil, la malhonnêteté, etc. Il faut nettoyer nos pensées, notre subconscient et voir la lumière resplendissante et radieuse se manifester en nous à travers une catharsis.

*Je pense, donc je suis.* Je me touche, je me vois, je me sens, je m'écoute, donc je suis. Mais il y aura toujours des personnes indifférentes qui vont ignorer mon existence, ma foi, ma logique et ma philosophie. C'est ce que j'appelle l'axiome de Marcel. Je suis une vérité non démontrable mais évidente et admise sans plus de démonstrations du chasseur de tendresse.

En écrivant ce livre j'ai désiré que le lecteur autant que l'auteur s'amuse tout en apprenant certaines choses de la vie. *La magie du passé*, c'est écrire, dire, lire et rire.



## Annexe

### Aux confins de mon entité

#### Fondation des associations de famille

J'ai fondé tout récemment l'Association des familles Bellefeuille et Taillefer. Ce sera un long travail de recherche de la généalogie et de l'histoire du patronyme en Amérique. Cette présente publication constitue un genre d'introduction à cette œuvre.

Plus tard, de nouvelles informations à partir de photos de famille, documents d'archives, d'actes religieux et civils permettront de rafraîchir une publication dans une version plus globale. J'espère qu'ensemble, nous pourrons rapatrier beaucoup d'information pour faire paraître une œuvre intéressante. Je fais appel à tous afin de m'aider à regrouper encore plus de matière pour bonifier ce document.

Tous sont invités à me transmettre toute information qu'ils possèdent concernant les Bellefeuille et les Taillefer: actes de baptême, de mariage, de décès, photographies, actes civils, etc. Je souhaite votre collaboration et je vous invite à transmettre vos trésors directement à [marceldebel@videotron.ca](mailto:marceldebel@videotron.ca) J'insiste surtout sur vos textes littéraires relevant des anecdotes de vie.

Les nouveaux documents seront publiés sous deux formats livres et seront intitulés *Généalogie et histoire des Bellefeuille en Amérique* et *Généalogie et histoire des Taillefer en Amérique*. Selon les informations reçues, nous vous informerons des publications.

Un GROS MERCI!!!

P.-S.: Coordonnées additionnelles:  
Généalogie-Bellefeuille Taillefer  
Marcel Debel  
Les Éditions Belle Feuille  
68, chemin Saint-André  
Saint-Jean-sur-Richelieu (Québec)  
J2W 2H6  
Tél.: 450.348.1681  
[marceldebel@videotron.ca](mailto:marceldebel@videotron.ca)  
[www.livresdebel.com](http://www.livresdebel.com)



# Sommaire

<b>Page couverture et page adjacente</b> .....	9
<b>Avant-propos</b> .....	13
<b>Introduction</b> .....	17
<b>CHAPITRE 1. L'étoile du Nord</b> .....	19
<b>Les dessous du chasseur de tendresse</b>	
<b>CHAPITRE 2. Une valeur ajoutée</b> .....	65
<b>La famille biologique</b>	
<b>CHAPITRE 3. La relève</b> .....	91
<b>Prime jeunesse</b>	
<b>CHAPITRE 4. Le vent du large</b> .....	107
<b>Jeune mousse</b>	
<b>CHAPITRE 5. L'univers insolite</b> .....	139
<b>Majeur et vacciné</b>	
<b>CHAPITRE 6. Les champs ensoleillés</b> .....	163
<b>L'entrée dans son foyer</b>	
<b>CHAPITRE 7. Le souffle de survie et d'abondance</b> .....	175
<b>Le solitaire</b>	
<b>Conclusion</b> .....	209
<b>Annexe</b> <b>Fondation des associations de famille</b> .....	211

**Aux Éditions Belle Feuille**  
**68, chemin Saint-André**  
**Saint-Jean-sur-Richelieu (Québec) J2W 2H6**  
**Tél.: 450.348.1681**

Courriel: [marceldebel@videotron.ca](mailto:marceldebel@videotron.ca)  
[www.livresdebel.com/catalogue](http://www.livresdebel.com/catalogue)

**Distribué par Bayard Novalis Distribution**

[www.bayardcanada.com](http://www.bayardcanada.com)

Ginette Saindon

Tél.: 514.844.2111 poste 247

Fax: 514.278.0072

Courriel: [ginette.saindon@bayardcanada.com](mailto:ginette.saindon@bayardcanada.com)

**Distribution numérique: Agrégateur Anel-DeMarque**

[www.vitrine.entrepotnumerique.com/editeurs/181-les-editions-belle-feuille/publications](http://www.vitrine.entrepotnumerique.com/editeurs/181-les-editions-belle-feuille/publications)

**Titre par catégorie**

**Auteurs**

**ISBN**

**Poésie**

<i>Fantaisies en couleur</i>	Marcel Debel	978-2-9810734-1-9
<i>Bonheur condensé</i>	Magda Farès	2-9807865-8-6
<i>Arc-en-ciel d'un ange</i>	Diane Dubois	978-2-9810734-0-2
<i>À la cime de mes racines</i>	Mariève Maréchal	2-9807865-5-1
<i>Un miroir sur ma tête</i>		
<i>Voyage au centre de la pensée</i>	Louis Rodier	978-2-9810734-8-8
<i>Amalg'âme</i>	Angéline Bouchard	978-2-9811691-1-7

**Nouvelles**

<i>Lumière et vie</i>	Marcel Debel	2-9807865-1-9
<i>La Vie</i>	Marcel Debel	2-9807865-0-0
<i>Quelqu'un d'autre que soi</i>	Micheline Benoit	2-9807865-4-3
<i>Une femme quelque part</i>	Micheline Benoit	2-9807865-2-7

**Essais**

<i>Univers de la conscience</i>	Yvon Guérin	2-9807865-7-8
<i>Les Jardins,</i> <i>expression de notre culture</i>	Pierre Angers	2-9807865-3-5
<i>Au jardin de l'amitié</i>	Collectif	978-2-9810734-2-6
<i>Vivre sur Terre, le prix à payer</i>	Alexandre Berne	978-2-9811696-3-1

**Romans**

<i>Méditation extra-terrestre</i>	Olga Anastasiadis	2-9807865-9-4
<i>Rose Emma</i>	Gisèle Mayrand	978-2-9810734-4-0
<i>Les millions disparus</i>	Bernard Côté	978-2-9811696-0-0

**Cas vécus**

<i>L'instinct de survie de Soleil</i>	Gabrielle Simard	978-2-9810734-3-3
<i>L'insomnie une lueur d'espoir</i>	Carole Poulin	978-2-9810734-7-1
<i>Récit d'un fumeur de cannabis</i>	Stéphane Flibotte	978-2-9811696-4-8

**Récits**

<i>L'Arnaquée</i>	Gisèle Roberge	978-2-9811696-6-2
-------------------	----------------	-------------------

**Recueils de fantaisie pour enfant**

<i>L'anniversaire de Marilou</i>	Hélène Paraire	978-2-9810734-5-7
<i>Les oreilles de Marilou</i>	Hélène Paraire	978-2-9811696-2-4

**Recueils de contes**

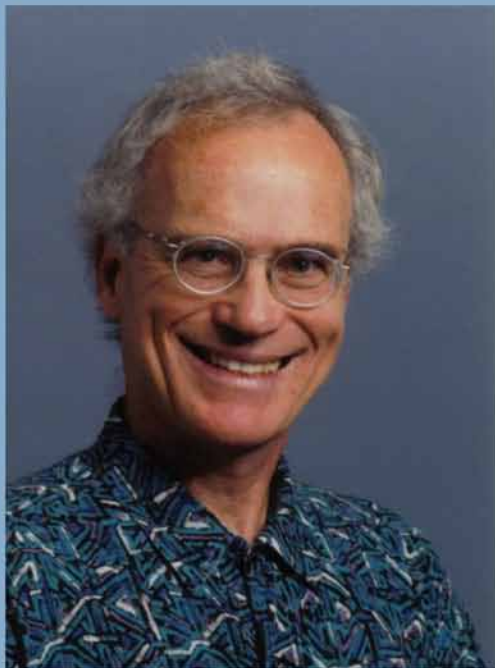
<i>Le Diamant inconnu</i>	Pierre Barbès	978-2-9810734-6-4
<i>Contes de l'au-delà</i>		
<i>L'aventure de Vent des Neiges</i>	Sophie Bergeron	978-2-9811696-7-9

**Anecdotes de vie**

<i>La magie du passé</i>	Marcel Debel	978-2-9811696-9-3
--------------------------	--------------	-------------------







**E**ssayiste, nouvelliste, poète, **Marcel Debel** s'est fait remarquer par son indépendance d'esprit, l'acuité de ses textes et l'originalité de son regard. Dans ses lettres d'opinion, il examine la société québécoise en s'inspirant des exemples internationaux, en l'analysant par rapport à d'autres sociétés qui l'ont influencé. Il a collaboré à des magazines et il a publié quatre ouvrages dont un recueil de poésie préconisant l'avancement culturel du Québec.

Après des études au cours classique, il découvre le monde. Il exerce divers métiers, décroche un bac en

sciences comptables et poursuit une carrière comme vérificateur. Enfin, toutes ces expériences le ramènent à la littérature. Il a écrit ce livre avec amour, humour et imagination, dévoilant son vécu, ses expériences, son intérieur. Il met son âme à nu. Il raconte avec tendresse et simplicité quelques événements, expériences ou périodes importantes et marquantes dont il a été témoin.

**La magie du passé**, tome I d'une trilogie, fait partie de ces ouvrages exceptionnels dont on apprécie toute la saveur et la richesse. Vous priserez toutes les anecdotes qui composent ce recueil. Du choc à la peine, à la colère... du moment de bonheur à la joie, à l'amour... l'auteur nous les fait vivre par le biais de faits et d'expériences cocasses et humoristiques qui meublent l'existence. Original et spirituel, Marcel Debel cherche et développe des thèmes et des échos qu'il expose avec une sensibilité et une couleur bien à lui. L'auteur n'a pu diriger le vent, mais il a appris à ajuster ses voiles.

De belles gueules d'aventures, des fresques hautes en couleur, des scènes d'improbables autorités, c'est un monde nouveau où l'auteur se révèle à lui-même.

